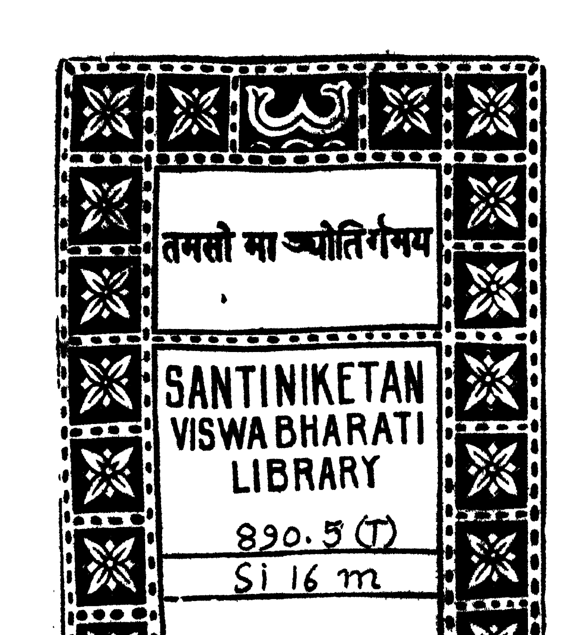


तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
890.5 (T)
Si 16 m
43713

ESQUISSES AU FUSAIN

MARYSIA

SUR LA COTE D'AZUR

DU MÊME AUTEUR

En Vain, roman, traduit par Gaston Lefèvre, 7e mille. 1 vol. in-16..................... 3 fr. 50

HENRI SIENKIEWICZ

ESQUISSES AU FUSAIN

Marysia

Sur la Côte d'Azur

Traduit du polonais par Mlle B. NOIRET

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1901

Il a été imprimé 20 exemplaires numérotés
sur papier de Hollande Van Gelder.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

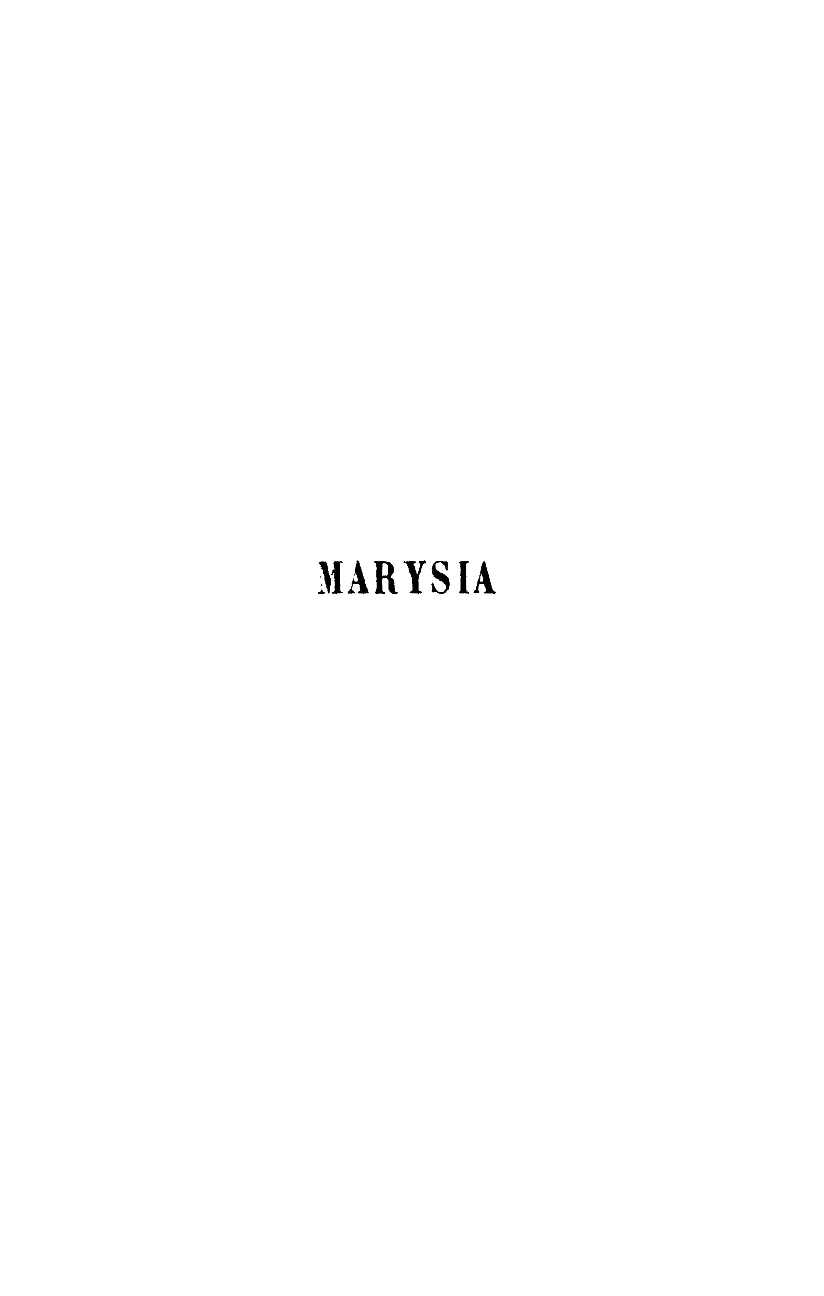
Des deux petits romans que contient ce volume, l'un, *Marysia* (*Esquisses au fusain*), date déjà d'une trentaine d'annés. C'est, avec *En Vain*, la première œuvre importante de M. Sienkiewicz ; et, comme dans *En Vain*, malgré la différence des sujets et du ton, la jeunesse de l'auteur s'y reconnaît clairement à un mélange très particulier de verve ironique et d'ardente passion. Mais, ici, la verve domine, et la passion même s'emploie à son profit. *Marysia* est, avant tout, un tableau satirique des mœurs rurales polonaises, un tableau d'autant plus saisissant que la satire n'y épargne personne, ni les gentilshommes paresseux et égoïstes, imaginant mille beaux prétextes pour se dérober à leurs devoirs naturels, ni les prêtres, qui prêchent à leurs paroissiens des sermons incompréhensibles au lieu de les instruire et de les

conseiller, ni les paysans stupides, s'amusant à singer les hommes d'État, ni les maires qui s'enrichissent à leurs dépens, ni les Juifs qui les ruinent, ni même les auteurs et éditeurs varsoviens, représentés, dans l'espèce, par M. Breslauer et son *Isabelle d'Espagne:* pour ne rien dire de ces tyranneaux prétentieux que sont les greffiers de mairie, et dont la race tout entière se résume, pour nous, dans le type monumental de Zolzikiéwicz. Jamais, par la suite, l'écrivain polonais n'a plus rien écrit d'aussi audacieux; et l'on comprend que ses compatriotes aient gardé une affection spéciale à cette « esquisse au fusain », où, en dépit de quelques inexpériences de forme, et d'un dénouement peut-être un peu trop cruel, il a librement épanché toute sa flamme intérieure. Ajouterons-nous que, d'ailleurs, les mœurs polonaises qu'il y a dépeintes, si différentes qu'elles soient de nos mœurs françaises, n'en diffèrent pas au point que nous ne puissions retrouver, dans mainte de nos provinces, des maires, des greffiers et des conseils com-

munaux du genre de ceux de Barania-Glova ?

Le second récit est de date plus récente. Son héros, le peintre Swirski, figure déjà parmi les personnages de la *Famille Polaniecki* : et tous les lecteurs de ce roman seront heureux d'apprendre que le sympathique dilettante, après une nouvelle mésaventure amoureuse, a enfin trouvé un cœur tout à fait digne du sien. Mais, ici encore, l'intérêt principal est moins dans l'idylle des fiançailles de Swirski et de la belle Italienne que dans la satire sociale dont cette idylle forme l'épilogue. En M[me] Elzen et les hommes qui l'entourent, M. Sienkiewicz a évidemment voulu incarner l'espèce, très abondante et très caractéristique, de ce qu'on pourrait appeler le « Polonais de Monte-Carlo ». Et quelques touches rapides lui ont suffi pour nous présenter cette espèce dans tout son relief, avec son vide profond et sa frivolité, avec son désir confus d'une vie supérieure et son incurable impuissance à y atteindre jamais.

C'est là, dans cette peinture des vains efforts de délivrance de Mme Elzen, que doit être cherchée surtout la signification de *Sur la Côte d'Azur*. Et nous avons pensé que le lecteur français aurait plaisir à trouver réunis, dans ce volume, les deux ouvrages où se montre le mieux le remarquable talent satirique de l'auteur de *Quo Vadis*.



MARYSIA

MARYSIA

ESQUISSE AU FUSAIN

I

OÙ NOUS COMMENÇONS A FAIRE CONNAISSANCE AVEC LES HÉROS DE L'HISTOIRE

Le plus grand calme régnait dans la pièce servant de secrétariat à la mairie de Barania-Glova : on eût pu se croire dans le royaume de Morphée. Le maire du village, un paysan d'un certain âge, — nommé François Bourak, — assis à une table, griffonnait quelque chose sur un papier d'une blancheur douteuse ; le greffier, jeune homme donnant les plus belles espérances, — M. Zolzikiéwicz, — se tenait près de la fenêtre et paraissait très occupé à chasser les mouches qui

l'importunaient. Il y en avait tant, de ces mouches, *qu'on se serait cru* plutôt dans une étable. Elles avaient taché les murs, qui ne gardaient plus trace de leur ancienne couleur; elles recouvraient le verre de l'image sainte suspendue au-dessus de la table, ainsi que le crucifix, le papier, le cachet et les registres de la mairie. Mais ce qui les attirait plus que tout cela, c'était la tête pommadée — à l'œillet — de M. Zolzikiéwicz. Tout un essaim de mouches voletait au-dessus de cette tête, s'abattait sur les cheveux luisants, y formait des taches noires, mobiles et animées. De temps à autre, M. Zolzikiéwicz levait prudemment la main, puis la laissait retomber soudain; — on entendait un coup sec, l'essaim s'élevait au plafond en bourdonnant, le greffier baissait la tête, enlevait les cadavres restés dans sa chevelure, et les jetait par terre.

Il était environ quatre heures de l'après-midi. Le silence le plus complet régnait dans tout le village, la plupart des habitants étant occupés aux champs. Seule, une vache, qui paissait sous la fenêtre de la mairie, levait de temps en temps son mufle noir, dégouttant de salive, pour

chasser les mouches qui la tourmentaient ; chaque fois elle heurtait de ses cornes la cloison de bois, et chaque fois aussi M. Zolzikiéwicz, se penchant par la fenêtre, lui criait :

— Ah! si le diable pouvait t'emporter...

Puis il se mirait complaisamment dans une petite glace accrochée près de cette fenêtre, et arrangeait ses cheveux.

Le maire rompit enfin le silence.

— Monsieur Zolzikiéwicz, — dit-il, — écrivez-moi ce rapport, çà ne me réussit pas, et puis c'est vous, le greffier...

Mais M. Zolzikiéwicz était de mauvaise humeur, ce jour-là; et quand il était de mauvaise humeur, le maire devait se débrouiller seul.

— Que vous importe que je sois greffier, répondit-il avec mépris ; le greffier est nommé pour écrire au chef de district, au commissaire, et non pas à un simple maire de village... vous pouvez lui écrire vous-même !

Après un instant, il reprit, avec un majestueux dédain :

— Et qu'est-ce qu'un maire, pour moi?... Un paysan, rien de plus... Faites au paysan tout ce

que vous voudrez... il restera toujours paysan !

Puis il se lissa les cheveux, et se regarda de nouveau dans la glace.

Le maire se sentit offensé.

— Voyez-moi ça, fit-il, comme si je n'avais pas pris le thé avec le commissaire!

— Grande affaire qu'un verre de thé, vraiment — repartit Zolzikiéwicz — et du thé sans rhum, encore!...

— Ce n'est pas vrai, il était au rhum !

— Va pour le rhum, mais c'est justement pourquoi je n'écrirai pas votre rapport !

Le maire s'emporta.

—Puisque vous êtes d'une nature si distinguée, qu'aviez-vous besoin de devenir greffier?

— Est-ce vous qui m'avez donné cette place? Ce n'est que grâce à ce que je connais le chef du district...

— Belle connaissance! quand il vient ici, vous n'osez jamais desserrer les dents...

— Bourak! Bourak! je vous préviens que vous avez la langue trop longue! J'en ai assez de vos airs de paysan et de votre mairie! Un homme ayant de l'éducation ne peut que deve-

nir vulgaire, parmi vous... et si, un jour, je me fâche, je vous enverrai au diable, vous et toute la commune!

— Oui!... et que ferez-vous?

— Hein? Est-ce que vous croyez que je serai en peine, hors de votre mairie? Un homme ayant de l'éducation se tirera toujours d'affaire... Ne craignez jamais rien pour un homme instruit... Pas plus tard qu'hier, le réviseur Stablicki me disait encore : « Oh! vous, Zolzikiéwicz, vous feriez un démon et non un sous-réviseur, car vous entendez l'herbe croître! » Dites-le aux sots maintenant, je crache sur votre mairie!... Un homme qui a de l'éducation...

Le maire se gratta la tête :

— Allons, allons! dès qu'on vous dit un mot, vous montez tout de suite sur vos ergots...

— N'ayez pas la langue si longue...

— Bien... bien... on le sait.

Le silence régna de nouveau, on n'entendit plus que la plume du maire grinçant sur le papier.

Enfin il se redressa, essuya sa plume sur son pantalon.

— Grâce à Dieu, j'ai fini! s'écria-t-il.

— Lisez un peu ce que vous avez gribouillé!

— Qu'avais-je à gribouiller? J'ai écrit tout juste ce qu'il fallait.

— Je vous dis de me lire votre gribouillage!

Le maire prit le papier, et commença:

« Au maire du village de Vrzeciondza. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Le chef de district Kozel veut que les inscriptions militaires soient devant la Vierge et les métriques à la paroisse, chez le prêtre, et que les moissonneurs à la journée soient aussi inscrits devant la Sainte Vierge ayant fini dix-huit ans: et, si vous ne le faites, vous en porterez la peine, ce que je vous souhaite et à moi aussi. Amen. »

L'honnête maire, entendant chaque dimanche le prêtre achever ainsi son sermon, croyait ces formules finales indispensables et répondant à toutes les exigences du style le plus élevé. Zolzikiéwicz éclata de rire.

— Comme çà!... fit-il.

— Ecrivez-le mieux!

— Certainement que je vais le faire, car j'aurais honte pour toute la commune!

Et, s'asseyant, il prit une plume, l'essuya à plusieurs reprises comme pour se mettre en train, et commença à écrire rapidement.

Le document fut bientôt prêt. L'auteur rejeta ses cheveux en arrière et lut à haute voix:

« Le maire de Barania-Glova au maire de Vrzeciondza:

« Comme les listes militaires, d'après l'ordre des autorités supérieures, doivent être prêtes le... courant, nous avertissons le maire de Vrzeciondza que les actes de naissance des habitants de Barania-Glova qui se trouvent actuellement à la mairie de sa commune doivent nous être envoyés dans le plus bref délai. Les ouvriers du village de Barania-Glova occupés chez les cultivateurs de Vrzeciondza devront se présenter en personne au jour fixé. »

Le maire était tout oreilles; son visage exprimait la plus grande attention, il paraissait absorbé dans quelque méditation religieuse. Que cela lui semblait donc majestueux, solennel, tout pénétré de force administrative! Le commen-

cement, par exemple: « Comme les listes militaires, etc... » Le maire adorait cette formule, mais jamais il n'avait pu s'habituer à l'employer, ou plutôt il débutait souvent ainsi sans jamais parvenir à aller plus loin. Pour Zolzikiéwicz, au contraire, tout marchait comme sur des roulettes. Et puis il n'y avait que lui pour humecter ainsi le cachet et l'apposer de manière à faire trembler la table.

— Enfin, vous pouvez vous vanter d'avoir une forte tête!... soupira le maire.

Et, après un instant de réflexion, il reprit :

— Avec vous, les inscriptions iront comme un éclair.

— Oui, mais il faut que vous ayez soin de débarrasser la commune de toute la canaille!

— Dieu nous en débarrassera !

— Et moi, je vous répète que le chef du district s'est plaint de la population de Barània-Glova : « On ne fait que boire, m'a-t-il dit, et Bourak ne les surveille pas. Mais un beau jour, il en pâtira...

— Je le sais bien... que tout retombera sur mon dos! Quand Rose Kovaliçka a fauté, le con-

seil communal l'a condamnée à vingt-cinq coups de verges. Qui a fait cela? Moi. Et pourtant ce n'était pas moi, mais le conseil communal. Est-ce que ça me regarde, moi? Que toutes se conduisent mal, que m'importe? C'est le conseil qui a condamné, et c'est à moi qu'on en a voulu!

A ce moment, la vache heurta si fort le mur de la mairie que le bâtiment tout entier trembla. Le maire cria, d'une voix furieuse :

— Hé! là-bas! que tous les diables...

Le greffier, qui s'était assis sur la table, recommença à s'admirer dans la glace.

— C'est bien fait pour vous! — dit-il, pourquoi ne les surveillez-vous pas mieux? Tous y passeront. Une brebis galeuse conduit le troupeau et l'entraîne au cabaret.

— Quoi d'étonnant qu'on aime à boire? On a besoin d'un verre, quand on travaille aux champs!

— Et moi, je ne vous dis qu'une chose : il faut se débarrasser de Rzépa et tout ira très bien.

— Qu'est-ce que je lui ferai? lui couperai-je la tête?

— Vous ne lui couperez pas la tête, mais voici

le moment des inscriptions militaires, il faut l'inscrire, il tirera au sort, le tour sera joué.

— Mais il est marié, il a un enfant d'un an.

— Hé! qui le saura? Il n'ira pas se plaindre, et si même il y allait on ne le croirait pas. Personne n'a le temps d'écouter dans ces moments-là.

— Monsieur le greffier, monsieur le greffier... il me semble que ce n'est pas l'ivrognerie de Rzepa qui est ici en jeu, mais sa femme! Et c'est offenser Dieu...

— Est-ce que cela vous regarde? Pensez à votre fils, qui vient d'avoir vingt ans et qui doit partir!

— Je le sais, qu'il doit partir; mais, s'il le faut, je le rachèterai.

— Si vous êtes tellement riche!...

— Dieu a permis que je récolte un peu de billon; j'en ai très peu, mais j'en ai.

— Vous paierez huit cents roubles avec du billon?

— Quand je vous dis que je paierai, je paierai, même avec du billon — et si Dieu permet que je sois encore maire, peut-être, avec Sa

puissante protection, rentrerai-je dans mes débours avant deux ans !

— Vous y rentrerez ou vous n'y rentrerez pas, tandis que, si nous inscrivions Rzepa à la place de votre fils, cela vous ferait une fameuse économie ; on ne trouve pas huit cents roubles dans le pas d'un cheval !

Le maire réfléchit quelques instants. L'idée d'économiser une telle somme commençait à le tenter et à lui sourire.

— Oui, mais c'est toujours dangereux, fit-il enfin.

— Ce n'est pas votre tête qui en répondra.

— Voilà justement l'affaire ! — C'est votre tête qui le fera, et la mienne qui paiera !

— Comme vous voulez ! Payez donc huit cents roubles.

— Je ne dis pas que ce ne soit dommage...

— Mais si vous pouvez les ravoir, qu'avez-vous à regretter ? Ne comptez pas trop, toutefois, sur vos fonctions de maire ; on ne sait pas encore tout, mais si on savait ce que je sais, moi...

— Mais vous prenez encore plus que moi sur ce qui revient à la mairie !

— Je ne parle pas d'à présent, mais d'avant.

— Ça, je ne le crains pas, je n'ai fait que ce qu'on m'a commandé!

— C'est bien... nous reparlerons de tout cela!

Et le greffier prit sa casquette de drap vert à carreaux et sortit, laissant le maire tout perplexe.

Le soleil était déjà bas à l'horizon ; les travailleurs revenaient des champs. M. le greffier rencontra d'abord cinq moissonneurs, la faux sur l'épaule, qui le saluèrent du traditionnel « Dieu soit loué! » — Pour toute réponse, il se borna à incliner la tête — car il trouvait qu'un homme ayant de l'éducation ne pouvait pas répondre : « Dans tous les siècles des siècles! »

Si nous possédions la biographie de tous nos grands hommes — comme cela devrait être — nous verrions, dans celle de cet homme sortant de l'ordinaire, qu'il avait fait ses études à Oslo-viça, le chef-lieu de district d'Osloviçki, district dont dépendait Barania-Glova. A dix-sept ans, il entrait en seconde, et serait allé beaucoup plus loin si des temps orageux n'étaient venus inter-

rompre sa carrière scientifique. Entraîné par l'enthousiasme particulier à la jeunesse, M. Zolzikiéwicz, qui, du reste, avait toujours été persécuté par d'injustes professeurs, se mit à la tête des élèves mécontents, donna un charivari à ses persécuteurs, déchira ses livres, cassa ses plumes, ses règles, et, délaissant Minerve, s'engagea dans une autre voie. C'est en suivant ce nouveau chemin qu'il parvint au greffe et, comme nous l'avons entendu de sa bouche, en vint même à rêver un poste de sous-réviseur.

La place de greffier était assez lucrative. Des connaissances approfondies réussissent toujours à inspirer du respect et, comme je l'ai déjà dit, mon sympathique héros savait maintes choses sur le compte de chaque habitant du district d'Oslovicki. Aussi éprouvait-on pour lui une sorte de respect mêlé de terreur: tous craignaient d'offenser un tel personnage. Les gens intelligents le saluaient tout aussi bien que les paysans qui, dès qu'ils l'apercevaient, ôtaient leur casquette et s'empressaient de dire: « Dieu soit loué! »

Ici je dois expliquer à mes lecteurs pourquoi

M. Zolzikiéwicz ne répondait jamais le traditionnel « Dans tous les siècles des siècles! »

J'ai déjà dit qu'il jugeait qu'une telle réponse ne convenait pas à un homme ayant de l'éducation; mais il avait encore d'autres motifs. Les esprits extrêmement indépendants sont, en général, hardis et radicaux, et M. Zolzikiéwicz avait acquis la conviction « que l'âme est une vapeur, rien de plus ». Ensuite, il lisait en ce moment une publication d'un auteur varsovien, M. Breslauer, intitulée *Isabelle d'Espagne ou les mystères de la cour de Madrid*. Ce roman, remarquable sous tous les rapports, lui plaisait tant et l'enthousiasmait à un tel degré qu'il avait eu, pendant quelques instants, l'idée de tout quitter et de partir pour Madrid. « Cela a bien réussi à Marfor, pensait-il ; pourquoi cela ne me réussirait-il pas à moi ? » Il serait même parti, étant d'avis que, « dans ce sot pays, un homme ne pouvait que gaspiller ses facultés ». Mais, heureusement, il en était empêché par des causes que nous révélerons par la suite.

Et après avoir lu *Isabelle d'Espagne*, publiée périodiquement, pour la plus grande gloire de

notre littérature, par M. Breslauer, M. Zolzikiéwicz devint très sceptique à l'égard du clergé et de tout ce qui touchait directement à la classe sacerdotale. Voilà pourquoi il ne répondait jamais « Dans tous les siècles des siècles! » aux moissonneurs, mais passait son chemin.

Il rencontra ensuite des faneuses revenant à la maison, la faucille sur l'épaule. Elles passaient près d'une mare et allaient à la file, la jupe relevée, laissant à découvert leurs jambes, rouges comme des betteraves. M. Zolzikiéwicz les accosta immédiatement : « Comment allez-vous, mes mésanges? » — et il vint se planter juste en face de la première, la prit par la taille, l'embrassa et la poussa dans l'eau — mais comme ça, histoire de rire seulement.

Les filles criaient : « Aïe! Aie!... » et ouvraient la bouche si grande qu'on leur voyait jusqu'au fond de la gorge. Quand toutes furent passées, M. le greffier les entendit, non sans quelque plaisir, se dire l'une à l'autre : « C'est un beau cavalier que notre greffier! » — « Et il est rouge comme une pomme! » — « Sa tête sent si bon que, quand il vous prend la taille, on croit

s'évanouir, » dit une troisième. M. le greffier continua sa route, tout joyeux.

Non loin de là, près d'une chaumière, il entendit des voix, et s'arrêta de l'autre côté d'une palissade entourant un jardin planté de cerisiers; deux femmes causaient debout près d'une ruche. L'une avait des pommes de terre dans son tablier relevé et les pelait; l'autre disait :

— Ma Stachova, j'ai si peur qu'on me prenne mon François comme soldat que j'en ai la chair de poule.

Et la Stachova de répondre :

— Allez chez le greffier, que je vous dis, s'il ne peut rien, personne ne pourra rien.

— Et avec quoi irais-je chez lui? On ne peut pas y aller les mains vides. Le maire est bien meilleur : si on lui apporte ou des écrevisses, ou du beurre, ou du lin, ou même une poule, il accepte tout sans faire le dégoûté; mais le greffier, lui, ne regarde même pas. Il est affreusement ambitieux. Il faut tout de suite mettre la main à la poche et lui donner un rouble.

— Vous ne voudriez pas — marmotta à part lui le greffier, que je prenne vos œufs ou vos

poules ? Suis-je donc un marchand de volaille? Allez porter vos poules au maire, allez...

Il écartait les branches pour appeler les femmes, lorsqu'il entendit tout à coup le roulement d'une voiture. Il se retourna pour voir qui arrivait. Un jeune étudiant, la casquette sur l'oreille, la cigarette à la bouche, était assis dans une briska que conduisait ce même François dont les femmes venaient de parler l'instant d'auparavant

L'étudiant se pencha hors de la voiture, aperçut M. Zolzikiéwicz, fit un signe de la main, et cria :

— Comment allez-vous, Zolzikiévicz ? Qu'y a-t-il de nouveau ? Vous mettez-vous toujours deux pouces de pommade ?

— Je suis votre serviteur, Monsieur, dit Zolzikiévicz en saluant très bas, mais lorsque la briska fut à une certaine distance il murmura, tout en la suivant des yeux :

— Si tu pouvais te casser le cou avant d'arriver...

M. le greffier avait une dent contre cet étudiant, le cousin de M. et Mme Skorabiewski, chez qui il venait passer l'été. Non seulement Zolzi-

kiévicz ne pouvait le souffrir, mais encore il en avait une peur affreuse ; car l'étudiant, grand blagueur et grand fat, ne perdait jamais l'occasion de se moquer de lui. Il était, du reste, le seul de toute la contrée qui osât se le permettre. Un jour même qu'il assistait à une séance de conseil communal, il déclara catégoriquement « que Zolzikiévicz n'était qu'un sot, et que les paysans n'avaient nul besoin de l'écouter ». Depuis ce temps, le désir de la vengeance était entré dans le cœur du greffier : mais... que pouvait-il faire? Il savait bien des choses sur le compte de chacun, sur celui de l'étudiant — rien.

Cette arrivée ne lui était donc pas très agréable ; aussi poursuivit-il son chemin le front pensif. Il ne s'arrêta que bien plus loin, près d'une chaumière bâtie à une certaine distance de la route. A la vue de cette habitation, le front du greffier s'éclaircit légèrement ; et pourtant l'aspect de la chaumière était encore plus misérable que celui des chaumières voisines, quoiqu'elle fût assez bien entretenue. La cour était en ordre. Des bûches de bois étaient mises en pile contre la palissade, une cognée gisait auprès. Non loin

de là s'élevait une grange, dont la porte était entr'ouverte en ce moment; à côté, une remise servait à la fois d'étable et d'écurie; plus loin, un cheval paissait l'herbe d'un petit enclos. Deux porcs se vautraient sur un tas de fûmier, devant leur étable; des canards barbotaient dans une mare fangeuse; près du cheval, un coq fouillait la terre, puis, dès qu'il avait trouvé quelque grain ou quelque vermisseau, il appelait ses poules, et celles-ci d'accourir et de se disputer la proie.

Devant la porte de la chaumière, une femme était occupée à broyer des grains de chanvre dans un brisoir, tout en fredonnant un monotone refrain. Un chien était couché près d'elle, les pattes allongées; il essayait vainement d'attraper les mouches qui venaient se poser sur son oreille fendue.

La femme était toute jeune encore et remarquablement belle. Elle portait la coiffure des paysannes de l'endroit; sa chemise de toile blanche était retenue à la taille par un cordon rouge. Elle paraissait jouir d'une santé florissante; ses hanches et sa gorge étaient très développées,

sa taille fine, souple — une vraie liane. Ses traits étaient menus, sa tête petite, et son teint, un peu trop pâle peut-être, était légèrement doré par les rayons du soleil. Elle avait de grands yeux noirs, des sourcils dessinés comme au pinceau, un petit nez droit et des lèvres rouges.

De magnifiques cheveux s'échappaient de son bonnet.

A la vue du greffier, le chien se leva, mit sa queue entre ses pattes, et commença à grogner en montrant deux rangées de dents pointues.

— Krouczek ! — appela la femme d'une voix harmonieuse, quoique menue, — est-ce que tu vas te taire ? Attends, je vais t'en donner !

— Bonsoir, la Rzepova, fit le greffier.

— Bonsoir, monsieur le greffier, répondit la femme, sans interrompre son travail.

— Votre homme est à la maison ?

— Non, il est dans la forêt.

— C'est dommage, on le demande à la mairie !

La « mairie » est un mot très redouté des simples paysans : aussi Rzepova cessa-t-elle de piler et, levant ses beaux yeux sur Zolzikiéwicz, elle demanda, inquiète :

— Qu'y a-t-il ?

M. le greffier avait franchi le seuil et se tenait près d'elle.

— Laissez-moi vous embrasser, et je vous le dirai !

— Vous vous en passerez ! fit la femme.

Mais le greffier l'avait déjà prise par la taille, et essayait de l'attirer à lui.

— Monsieur ! Monsieur ! je vais appeler... s'écria la Rzepova en s'arrachant à l'étreinte.

— Ma charmante Rzepova... Marysia...

— Monsieur... c'est une offense à Dieu... mon... sieur...

Et, tout en criant, elle se débattait ; mais le greffier, qui était robuste, ne paraissait nullement disposé à lâcher prise. Krouczek vint heureusement au secours de sa maîtresse. Le poil hérissé, furieux, il se jeta sur le greffier ; et, comme celui-ci n'était vêtu que d'un veston très court, il le saisit là où finissait ce veston, mordit l'étoffe du pantalon, la peau, la chair, et, quand il se sentit la bouche pleine, il se mit à secouer de toutes ses forces.

— Jésus ! Marie ! s'exclama le greffier, oubliant

qu'il appartenait à la catégorie des esprits forts.

Mais Krouczek ne paraissait pas vouloir lâcher monsieur le greffier ; et ce ne fut que lorsque ce dernier put parvenir à saisir une bûche et à lui en asséner un vigoureux coup sur le dos qu'il le laissa enfin et se mit à gémir. Encore, un instant après, voulut-il ressaisir sa proie.

— Otez ce chien, ôtez ce diable! hurlait le greffier en agitant désespérément la bûche.

La femme appela le chien et le mit dehors. Le greffier ne le quittait pas des yeux.

— Je me vengerai, criait-il, je me vengerai, malheur à vous ! Attendez, votre Rzepa ira être, soldat! Je voulais vous protéger. Mais maintenant venez donc me trouver!... malheur à vous...

La pauvre jeune femme blémit, joignit les mains, ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, mais le greffier, relevant sa casquette tombée sur le sol, s'éloigna vivement, la bûche dans une main, et essayant de dissimuler de l'autre la déchirure de son pantalon.

II

OÙ NOUS VOYONS ENTRER EN SCÈNE UN NOUVEAU PERSONNAGE

Une heure après, Rzépa revint de la forêt avec le charretier Lucas. C'était un robuste paysan, droit comme un peuplier, grand de taille, un vrai bûcheron. Il allait chaque jour à la forêt ; le maître du château ayant vendu la haute futaie à un juif, Rzepa devait couper les pins. Il gagnait largement sa vie, étant très laborieux. Quand il avait craché dans ses mains et saisi sa hache, il la brandissait, puis tapait si fort que l'arbre tout entier en était ébranlé. Il était aussi le premier pour charger un chariot. Les juifs, qui parcouraient la forêt un mètre à la main et regardaient les cimes des arbres comme pour y chercher des nids de corbeaux, admiraient sa force peu commune. Un riche marchand d'Oslovica, Drysla, lui dit même un jour :

— Toi, Rzepa, que le diable t'emporte! Tiens, voici six sous pour prendre un verre... non, attends, voici trois sous pour un verre d'eau-de-vie !

Rzępa n'en paraissait pas plus fier. Il brandissait toujours sa hache, criant à pleins poumons, comme pour s'encourager :

— Hop! Hop!

Et de nouveau le silence se faisait dans la forêt, silence qui n'était troublé que par la hache du bûcheron ou par le murmure habituel des pins.

Au cabaret, Rzépa n'était pas non plus le dernier. Il aimait l'eau-de-vie, et avait la tête près du bonnet quand il était ivre. Une fois, il fit une telle blessure à Damas, le charretier de la ferme, que Joséphine, la femme de charge, assurait qu'on pouvait voir son âme par ce trou. Une autre fois, quand il avait à peine dix-sept ans, il se battit avec des rouliers. M. Skorabiewski, qui était alors maire de la commune, le fit venir à la mairie, et lui administra une paire de soufflets, mais pour la forme seulement, puis il lui demanda :

— Comment as-tu fait, Rzepa? A quoi t'es-tu exposé? Ils étaient sept contre toi!

Et Rzépa de répondre :

— C'est égal, Monsieur, ils ont les jambes si faibles que dès qu'on les touche, ils tombent!

M. Skorabiewski étouffa l'affaire. Depuis longtemps il avait un grand faible pour le bûcheron. Les femmes du village disaient même, tout bas, que Rzepa était son fils. Mais ce n'était pas vrai, quoique la mère de Rzepa fût connue de chacun, son père, de personne. Le bûcheron avait d'abord loué une chaumière et trois arpents de terre, dont il était devenu propriétaire dans la suite; et, comme il était laborieux, ses affaires prospéraient. Il avait épousé une femme dont on n'aurait pu trouver la pareille même avec une lanterne; — tout aurait donc été pour le mieux sans son malheureux goût pour les liqueurs fortes.

Mais que pouvait-on faire? Si parfois on se hasardait à lui adresser quelque reproche, il répondait aussitôt :

— Je bois pour mon argent, n'est-ce pas? et puis est-ce que ça vous regarde ?

Il ne craignait personne dans le village, et ne

baissait pavillon que devant le greffier. Lorsqu'il apercevait de loin sa casquette verte, son nez retroussé, et sa barbiche, le tout monté sur de longues jambes et allant lentement, vite il prenait sa casquette à deux mains. C'est que Zolzikiévicz connaissait un des secrets de Rzepa. A l'époque des troubles, on avait confié au bûcheron certains papiers, avec l'ordre de les remettre à leur destinataire — et il s'était acquitté de sa mission. Qu'avait-il à y voir ? Au reste il n'avait que quinze ans alors, et paissait encore les porcs et les oies. Mais plus tard, quand il eut atteint l'âge de réflexion, la pensée lui vint qu'il pourrait bien lui en cuire si on le savait : aussi craignait-il la langue du greffier.

Tel était Rzepa.

Ce jour-là, lorsqu'il revint de la forêt, sa femme accourut au-devant de lui en se lamentant et en criant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mes yeux ne te verront plus longtemps... je ne laverai plus tes mouchoirs, je ne te préparerai plus ta nourriture ! Tu t'en iras, pauvre malheureux, au bout du monde !

Rzepa en resta tout ébahi.

— Qu'as-tu, femme? as-tu bu ? un taon t'a-t-il piquée ?

— Je n'ai pas bu et aucun taon ne m'a piquée, mais le greffier sort d'ici et il a dit que tu devais être soldat... Que tu n'y échapperais pas... Tu t'en iras, tu t'en iras au bout du monde !

Il se mit alors à l'interroger, et elle lui raconta tout, en omettant toutefois la tentative de séduction, car elle craignait que son mari n'allât dire quelque chose de désagréable au greffier, ce qui n'aurait pu qu'envenimer davantage encore l'affaire en question.

— Tu n'es qu'une sotte — dit enfin Rzepa ; pourquoi pleures-tu? On ne me prendra pas, parce que je suis trop vieux, et puis aussi parce que je possède une chaumière, du bien, parce je t'ai toi, sotte, et cette malheureuse écrevisse aussi !

Et, en disant cela, il montra le berceau où la malheureuse écrevisse, un robuste enfant d'un an environ, agitait les jambes et criait à vous rendre sourd.

La femme s'essuya les yeux du coin de son tablier, et répliqua :

— Et qu'est-ce que ça signifie ? Ne te rappelles-tu plus les papiers que tu as portés d'une forêt à l'autre ?

Rzepa se gratta l'oreille.

— Comment ne pas se les rappeler?

Et, après quelques instants de réflexion, il ajouta :

— J'irai lui parler. Peut-être n'est-ce pas si terrible?

— Va, va, fit la femme, et prends un rouble, car sans argent on ne peut l'approcher.

Rzepa tira un rouble d'un coffre, et s'en fut chez le greffier.

Celui-ci, étant célibataire, n'avait pas de maison à lui, mais il louait deux chambres avec entrée particulière dans une grande construction de pierre située non loin de l'étang. Dans la première pièce, il n'y avait pour tout ameublement qu'un peu de paille et une paire de guêtres; la seconde servait à la fois de salon et de chambre à coucher. Il y avait là un lit qui n'était jamais fait, et sur lequel on voyait deux

oreillers sans taies d'où le duvet s'échappait ; à côté du lit, une table; sur la table, un encrier, une plume, les registres de la mairie, quelques livraisons de l'ouvrage de M. Breslauer, *Isabelle d'Espagne*, deux cols sales, un pot de pommade, du papier à cigarettes, et enfin, dans un chandelier en fer-blanc, une bougie dont la mèche était toute rousse et couverte de mouches venues se noyer là, dans la stéarine chaude.

Près de la fenêtre on avait suspendu un assez grand miroir; en face de cette fenêtre était placée une commode renfermant toute la toilette de M. le greffier : il s'y trouvait des pantalons de différentes couleurs, des gilets de nuances fabuleuses, des cravates, des gants, des bottines vernies, et même le gibus que M. le greffier mettait lorsqu'il devait se rendre au chef-lieu du district.

Outre cela, au moment où nous parlons, on voyait encore près du lit le pantalon et le veston de M. le greffier; le greffier lui-même était étendu sur le lit, et lisait une livraison d'*Isabelle d'Espagne*.

Sa position était si horrible, qu'il faudrait

avoir le style de Victor Hugo pour en décrire toute l'horreur.

Tout d'abord, sa blessure le faisait cruellement souffrir. La lecture de cette *Isabelle*, jadis la plus agréable de ses distractions et une véritable consolation, ne parvenait, maintenant, qu'à aviver encore non seulement ses souffrances, mais aussi l'amertume dont son âme était remplie après l'incident avec Krouczek. Il avait aussi un peu de fièvre, et ne pouvait parvenir à rassembler ses idées. D'affreux cauchemars le poursuivaient. Il lisait précisément le passage où l'auteur raconte l'arrivée à l'Escurial du jeune Serrano, tout couvert de blessures, après la brillante victoire qu'il a remportée sur les carlistes. La jeune Isabelle le reçoit, toute émue et très pâle; la mousseline se soulève rapidement sur sa blanche poitrine.

— Général, seriez-vous blessé? — demande-t-elle à Serrano, un tremblement dans la voix.

A ce passage, le malheureux Zolzikiéwicz se crut Serrano en personne.

— Aïe! aïe... oui, je suis blessé — dit-il d'une voix faible, que Votre Majesté me pardonne! Ah! que le tonnerre...

— Reposez-vous, général, asseyez-vous. Contez-moi vos héroïques exploits !

— Je puis vous les conter, mais en aucune façon je ne puis m'asseoir, s'écria Serrano, désespéré. Aïe !.. Que Votre Majesté m'excuse... Ce maudit Krouczek... je voulais dire... Don José... Aïe !.. aïe !...

Ici la douleur fait évanouir le rêve. Serrano regarde autour de lui. La bougie est allumée sur la table et crépite, une mouche vient de s'y brûler à l'instant même... d'autres mouches courent sur les murs... Ah ! c'est son logement, et non l'Escurial... La reine Isabelle n'est pas là... M. le greffier revient complètement à lui, se soulève, mouille son mouchoir dans une cruche placée près du lit, et change la compresse sur sa blessure.

Puis il se tourne vers le mur, s'assoupit, ou plutôt rêve, à demi éveillé, à demi endormi, et repart en poste pour l'Escurial.

— Mon cher Serrano, mon aimé, je panserai moi-même tes blessures ! — murmure la reine.

Les cheveux de Serrano se dressent sur sa tête. Il sent toute l'horreur de sa position.

Comment ne pas obéir à la reine, mais aussi comment lui montrer les cruelles blessures? Une sueur froide inonde son visage lorsque, tout à coup...

Tout à coup la reine disparaît, la porte s'ouvre avec fracas, et dans l'embrasure se montre Don José, l'ennemi juré de Serrano.

— Que me veux-tu? Qui es-tu? crie Serrano.

— C'est moi, Rzepa! répond le sombre Don José.

Zolzikiéwicz s'éveille pour la seconde fois; l'Escurial redevient la maison de pierre, la bougie brûle toujours, une mouche vole autour de la mèche, Rzepa se tient debout sur le seuil, et derrière lui... la plume m'en tombe des mains... derrière lui apparaît la tête du chien Krouczek.

Le spectre regarde fixement le greffier, et semble sourire.

Une sueur froide perle aussitôt au front de Zolzikiéwicz et une pensée lui traverse l'esprit: Rzepa est venu lui casser les os, et Krouczek, de son côté...

— Que voulez-vous tous les deux? demande-t-il d'une voix effrayée.

Mais Rzepa pose un rouble sur la table et, de son ton le plus humble :

— Monsieur le greffier... je suis venu... à cause de ce recrutement.

— Va-t'-en — va-t-'en ! — crie de toutes ses forces Zolzikiéwicz, qui a recouvré ses esprits.

Et, furieux, il veut se jeter sur Rzepa ; mais la blessure carliste se fait cruellement sentir à ce moment même, et il retombe sur son oreiller en poussant des gémissements étouffés.

III

RÉFLEXIONS ET EURÉKA

La blessure ne se cicatrisait pas.

Je vois mes jolies lectrices prêtes à verser un pleur sur mon héros, mais je me hâte d'ajouter, avant qu'aucune d'elles se soit évanouie, qu'il ne mourut pas des suites de sa blessure. Il était écrit qu'il vivrait encore longtemps. Et puis, s'il en était mort, je briserais ma plume et terminerais mon récit ; mais, comme il vécut encore de de longues années, je continue.

Cette blessure ne se cicatrisa donc pas tout de suite ; mais elle tourna au plus grand avantage du greffier de la mairie de Barania-Glova, et de la manière la plus naturelle ; elle lui tira les humeurs de la tête. Aussi commença-t-il à raisonner plus sainement et comprit-il bientôt que, jusqu'ici, il n'avait fait que des sottises. Veuillez

écouter : le greffier n'avait d'yeux que pour la Rzepova, et on ne saurait s'en étonner, car elle n'avait pas sa pareille dans tout le district d'Osloviçki — aussi voulait-il se débarrasser du mari. Le mari soldat, le greffier aurait pu se frotter les mains d'aise; mais ce n'était guère facile de faire partir ce bûcheron à la place du fils du maire. Un greffier de mairie est une puissance, certainement, et Zolzikiévicz était le plus puissant de tous les greffiers, mais, par malheur, en fait de recrutement, il n'était pas la dernière instance. Ici, on avait affaire à une commission militaire, au chef du district, au chef de police, qui, eux, n'avaient aucun intérêt à prendre Rzepa pour Bourak fils. L'inscrire sur les listes militaires? et après ? — se demandait mon sympathique héros. On contrôle les listes, les actes de naissance doivent y être joints — et puis il était difficile de fermer la bouche à Rzepa et, la chose divulguée, on lui prendrait sa place de greffier, et tout serait dit.

Les gens les plus célèbres ont commis maintes sottises dès qu'ils se sont laissé guider par la passion; mais tout leur génie a été de savoir

s'arrêter à temps. Et M. le greffier se dit qu'en promettant au maire de faire inscrire Rzepa au lieu de son fils il avait commis une première sottise ; en allant trouver la Rzepova et en l'attaquant près de son brisoir, il en avait commis une seconde. Minute suprême, où un homme de génie s'avoue à lui-même « qu'il n'est qu'un âne » ! — tu es arrivée pour Barania-Glova, tu es descendue comme à tire-d'aile de ces hauteurs où plane le génie, car Zolzikiévicz vient de se dire : « Je suis un âne ! »

Devait-il toutefois abandonner son plan, alors qu'il l'avait arrosé du sang de sa propre... (dans son ardeur il disait : du sang de sa propre poitrine) ? Devait-il l'abandonner alors qu'il lui avait sacrifié un pantalon tout neuf, — pantalon qu'il n'avait même pas encore payé à Sroul et qu'il n'avait porté que deux ou trois fois?

— Non, non — jamais !

Au contraire, maintenant qu'à ses vues sur la Rzepova était encore venu s'ajouter le désir de se venger du mari, de la femme, et du chien, Zolzikiévicz se jura à lui-même de se considérer

comme un rien qui vaille s'il n'écorchait Rzepa tout vif. Et il se mit à réfléchir sur les moyens à employer pour en venir à ses fins, il y réfléchit la première journée en changeant les compresses, il y réfléchit la seconde en changeant encore les compresses, il y réfléchit la troisième en changeant toujours les compresses : et savez-vous ce qu'il imagina enfin ? Il imagina rien du tout.

Le quatrième jour, le garde lui apporta du diachylon de la pharmacie d'Osloviça. Zolzikiévich se l'appliqua et — ô propriété merveilleuse de ce remède — à l'instant même il s'écria : « J'ai trouvé ! » Effectivement, il avait trouvé.

IV

QU'ON POURRAIT INTITULER : LA BÊTE PRISE AU PIÈGE

Quelques jours après, je ne me rappelle plus si c'est cinq ou six, le maire Bourak, le bûcheron Rzepa et l'échevin Gomoula étaient assis à une des tables de l'unique cabaret de Barania-Glova. Le maire leva son verre.

— Vous cesserez enfin de bougonner sans savoir pourquoi! fit-il.

— Et moi, je vous dis que les Français ne se laisseront pas battre par les Prussiens! dit Gomoula en frappant la table du poing.

— Les Prussiens sont rusés, observa Rzepa.

— Eh bien! et puis après? Les Turcs aideront les Français; et ils sont les plus forts de tous, les Turcs!

— Qu'est-ce que vous racontez? Le plus fort, c'est Haroubanda (Garibaldi).

— Vous avez dû vous lever le... en avant. Où avez-vous pris Haroubanda?

— Et où devais-je le prendre? Est-ce qu'on n'a pas raconté qu'il descendait la Vistule avec de grands bateaux tout pleins de soldats? Sans doute que Varsovie ne lui a pas plu, il est allé plus loin.

— Ne blasphémez pas en vain! Chaque Prussien est un juif.

— Mais Haroubanda n'est pas un Prussien.

— Eh bien, quoi donc?

— Quoi? il doit être tzar, rien de plus.

— Oh! comme vous êtes savant!

— Vous ne l'êtes pas plus que moi.

— Eh! bien, puisque vous l'êtes tant, dites-moi le nom de notre premier père!

— Comment? mais chacun le sait. C'est Sadam.

— Ça, c'est son nom de baptême, mais son nom de famille?

— Est-ce que je sais?

— Voyez-vous? Et moi, je le sais. Il s'appelait « le tenté ».

— Vous perdez la tête!

— C'est dit dans une prière.

— Vous feriez mieux de boire, interv int le maire.

— A la vôtre!

— Que Dieu vous donne du bonheur!

Tous les trois vidèrent leur verre, mais Gomoula en revint bientôt à la politique.

— Buvons encore un coup! dit Bourak après une courte pause.

— Que Dieu vous donne du bonheur!

— Que Dieu vous le rende!

— A votre santé!

Et ils burent encore. Comme c'était du rhum qu'on leur avait servi, Rzepa posa bruyamment son verre vide sur la table, en disant :

— Pour être bon, c'est bon...

— En voulez-vous encore? — demanda Bourak.

— Donnez!

Rzepa devenait de plus en plus rouge, et Bourak versait toujours.

— Et vous, d'une main vous levez un sac de pois, et cependant vous auriez peur d'aller à la guerre! dit enfin le maire au bûcheron.

— Qu'aurais-je à avoir peur? S'il faut se battre, on se battra!

Gomoula s'empressa d'ajouter:

— Les uns sont petits, mais courageux, les autres grands et robustes, mais poltrons.

— Ce n'est pas vrai, je ne suis pas poltron! cria le bûcheron.

Et Gomoula de dire:

— Qui vous connaît ?

— Et moi je vous le dis, et si je vous administrais une pichenette de la main que voici, vous tomberiez en poussière comme un vieux tonneau!

— Oui !... et peut-être que non?..

— Voulez-vous l'essayer ?

— Laissez donc, intervint le maire, n'allez-vous pas vous battre, quoi? Buvez, plutôt !

Ils firent remplir leurs verres, mais Bourak et Gomoula se contentèrent d'y tremper leurs lèvres, tandis que Rzepa vida le sien d'un trait. Ses yeux prirent un éclat inaccoutumé.

— Embrassez-moi! dit Bourak.

Rzepa se jeta en pleurant dans les bras du maire, ce qui signifiait qu'il avait assez bu, puis il commença à se plaindre et à regretter

amèrement un veau, qui était mort par une belle nuit, environ quinze jours auparavant.

— Quel beau veau Dieu m'a repris ! gémit-il plaintivement.

— Ne vous désolez pas, consola Bourak, le greffier n'a-t-il pas reçu une lettre disant que la forêt du château sera partagée entre nous ?

Rzepa répondit :

— Ce n'est que justice, est-ce notre monsieur qui l'a plantée ?

Mais il recommença bientôt ses jérémiades.

— Pour un veau, c'était un veau, et un bon veau !

— Le greffier a dit...

— Qu'est-ce que ça me fait, votre greffier? interrompit Rzepa d'un ton colère. Le greffier, pour moi, vaut autant que ça...

— Ne dites pas de bêtises, buvez !

Ils burent de nouveau, et cela parut consoler Rzepa, qui se rassit tranquillement. Soudain la porte s'ouvrit, et on aperçut la casquette verte, le nez retroussé et la barbiche du greffier.

Rzepa se découvrit immédiatement, se leva et balbutia :

— Que Dieu soit loué !

— Le maire est ici? demanda Zolzikiévicz.

— Oui, il est ici, répondirent trois voix.

Le greffier s'approcha; Samuel, le cabaretier, accourut un verre à la main. Zolzikiévicz le flaira, fit la grimace et s'assit près de la table.

Le silence régna pendant quelques instants. Enfin Gomoula reprit:

— Monsieur le greffier !

— Que me voulez-vous?

— Est-ce vrai, ce qu'on dit de la forêt ?

— C'est vrai, mais vous devez signer une pétition collective.

— Je ne signerai pas, moi, fit Rzepa qui, comme tous les paysans, détestait d'avoir à donner sa signature.

— Personne ne te le demande! Si tu ne signes pas, tu n'auras rien. Comme il te plaira, donc!

Le bûcheron se gratta la nuque; le greffier se tourna vers le maire et l'échevin et dit, d'un ton officiel :

— C'est vrai, pour la forêt, mais chacun devra entourer sa part d'une palissade, afin qu'il n'y ait pas de querelles.

— Cette palissade coûtera plus que la forêt ne vaut, observa Rzepa.

Le greffier parut n'avoir pas entendu.

— Le Gouvernement enverra l'argent nécessaire pour cette clôture, continua-t-il; chacun y gagnera encore, car on recevra cinquante roubles par tête.

Les yeux de Rzepa lancèrent des éclairs.

— Si c'est ainsi, je signerai. Où est l'argent?

— Chez moi, répondit Zolzikiévicz; et voici les documents!

Il tira de sa poche un papier plié en quatre, lut quelque chose que les paysans ne comprirent pas, en vérité, mais dont ils se réjouirent beaucoup. Si le bûcheron avait été moins ivre, il aurait pu apercevoir le signe que fit alors le maire à l'échevin. Puis le greffier, ayant pris de l'argent dans son gousset, ajouta :

— Qui veut être payé le premier?

Ils signèrent à tour de rôle, mais quand Rzepa prit la plume, le greffier attira le papier à lui et observa :

— Peut-être ne veux-tu plus signer? Tu es libre!

— Et pourquoi ne le voudrais-je plus?

Le greffier appela : — Samuel!

Samuel parut.

— Que voulez-vous, monsieur le greffier.

— Viens ici, et sois témoin que tout se passe librement !

Puis, se tournant vers Rzepa, il insista :

— Peut-être ne le veux-tu plus?

Mais celui-ci signa, prit l'argent, cinquante roubles en assignats, et les cacha dans sa poitrine en criant :

— Hé là-bas! donnez du rhum !

Samuel servit du rhum, ils en prirent deux verres. Rzepa posa ses coudes sur ses genoux et s'assoupit.

Il inclina la tête une fois, une seconde fois, et tomba enfin du banc, en marmottant :

— Soyez-moi miséricordieux, mon Dieu !

Puis il s'endormit profondément.

Sa femme ne vint pas le chercher, elle ne savait que trop que, quand il avait bu, mieux valait le laisser en repos. Il lui arrivait parfois de recevoir quelques horions quand son mari était ivre : en autre temps, jamais même il ne lui disait

une parole désagréable. Cette fois-là, il passa donc toute la nuit au cabaret.

On l'éveilla le lendemain à la pointe du jour. Il regarda, se frotta les yeux, et fut très étonné de se trouver, non dans sa chaumière, mais dans la salle commune du cabaret.

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit...

Il regarda plus attentivement encore ; le soleil était déjà levé et ses rayons dorés entraient par la fenêtre ; près de cette fenêtre, Samuel, vêtu de la chemise de deuil, priait à haute voix.

— Samuel! Hé! sang de chien... appela Rzepa.

Mais Samuel ne répondit pas. Il continua de s'incliner en avant, en arrière, ne paraissant nullement disposé à interrompre ses oraisons.

Rzepa se mit à fouiller ses poches, comme le fait habituellement chaque paysan après une nuit passée au cabaret. Il trouva enfin l'argent. Jésus! Marie! qu'est-ce que tout cela?

Samuel, qui avait achevé sa prière, ôta la chemise de deuil, alla la serrer dans une armoire, puis revint d'un pas grave et mesuré.

— Samuel !

— Que me veux-tu ?

— A qui est cet argent ?

— Es-tu fou de ne pas le savoir ? N'as-tu pas consenti, hier, à remplacer le fils du maire au tirage au sort ? C'est alors que tu as reçu cet argent, quand tu as signé l'engagement !

Le bûcheron devint pâle comme un linge ; il jeta sa casquette sur le sol, s'y jeta ensuite lui-même, et se mit à hurler si fort que les vitres en tremblèrent.

— Va-t'en, soldat ! fit flegmatiquement Samuel.

Une demi-heure après, Rzepa arrivait devant sa maisonnette ; sa femme, qui était occupée à préparer la nourriture des bestiaux, l'entendant ouvrir la porte, se précipita vers lui, très en colère.

— Ivrogne ! cria-t-elle.

Mais, après l'avoir regardé, elle s'effraya du changement qui s'était opéré en lui.

— Qu'as-tu donc ?

Le bûcheron entra dans la chaumière, s'assit sur un banc et resta muet comme une carpe, les

yeux fixés sur le sol. Sa femme l'interrogea, et fut bientôt au courant.

— Ils m'ont acheté ! balbutia-t-il.

Alors ce fut au tour de Marysia de se désespérer ; le bûcheron l'imita, l'enfant se mit à pousser des cris perçants, Krouczek à aboyer de telle manière que les voisins sortirent sur le seuil de leur maison, la cuiller à la main, pour se demander « ce qui était arrivé chez les Rzepa. »

— Il la bat, sans doute !

Et Marysia se lamentait toujours, criant plus haut encore que son mari, car elle l'aimait plus que tout au monde.

V

OÙ NOUS FAISONS CONNAISSANCE AVEC LE CORPS LÉGISLATIF DE BARANIA-GLOVA ET SES PRINCIPAUX CHEFS

Le lendemain, il y avait séance du conseil communal. Les conseillers de tous les villages et hameaux dépendant de la commune s'y rendirent, à l'exception des quelques nobles qui se trouvaient investis de ces fonctions; car ceux-ci, ne voulant pas trop différer des autres, s'en tenaient à la politique anglaise, c'est-à-dire à la non-intervention tant prônée par le célèbre homme d'État John Bright. Ce qui n'empêchait pas toutefois « l'intelligence locale » d'exercer quelque influence sur les affaires de la commune. Si un membre de « l'intelligence » avait quelque question à régler, la veille de la séance il faisait venir chez lui M. Zolzikiévicz; on appor-

tait alors, dans la chambre du représentant « de l'intelligence », de l'eau-de-vie, des cigares, et la chose s'arrangeait avec le plus grande facilité. Ensuite on servait le dîner, et M. Zolzikiévicz était invité à en prendre sa part, dans les termes les plus aimables : « Asseyez-vous donc, monsieur Zolzikiévicz, asseyez-vous ! »

M. le greffier s'asseyait et, le lendemain, on l'entendait dire au maire, d'un ton négligent :

—J'ai dîné hier chez les Miédzizewski, ou chez les Skorabiewski, ou chez les Oscierzynski... Hum! il y a là une jeune fille... Je sais ce que ça veut dire...

Pendant le dîner, M. Zolzikiévicz s'efforçait de montrer ses belles manières, de manger différents mets énigmatiques, comme il voyait les autres faire, et surtout ne pas laisser paraître combien cette intimité avec des châtelains le réjouissait.

C'était un homme de beaucoup de talents, et sachant se trouver à sa place partout; aussi ne perdait-il jamais sa présence d'esprit en pareille occurrence ; mais il se mêlait à la conversation et n'oubliait jamais d'y parler de cet

« honnête commissaire » ou de « cet excellent chef du district » avec lesquels il avait joué aux cartes la veille, à un copeck le point.

En un mot, il tâchait de prouver qu'il était à tu et à toi avec les principales autorités du district d'Oslovięki. Plus d'une fois, à vrai dire, il avait remarqué que, dès qu'il parlait, les dames baissaient les yeux sur leur assiette, mais il croyait que telle était la coutume dans le beau monde. Plus d'une fois aussi il s'était étonné quand, après le dîner, quelque propriétaire, n'attendant pas qu'il fît lui-même mine de se retirer, lui tapait sur l'épaule en disant : « Au revoir, monsieur Zolzikiéwicz, portez-vous bien ! » Mais, ici aussi, il supposait que telle était la mode dans cette société. Et puis en serrant la main du propriétaire, il y sentait toujours quelque billet d'un rouble, billet que lui, Zolzikiéwicz, s'empressait de faire passer de la main de son hôte dans la sienne, sans oublier de dire invariablement... :

— Cher monsieur, entre nous, c'est inutile ; quant à l'affaire en question, soyez tranquille !

Grâce à la souplesse de caractère et aux talents

innés de M. Zolzikiéwicz, les affaires de la commune auraient marché comme sur des roulettes si ce n'est, malheureusement, que le greffier ne croyait devoir prendre la parole que dans certains cas, pour expliquer au conseil comment il convenait d'envisager les choses au point de vue de la loi ; dans tous les autres cas, lorsque le débat n'avait pas été précédé de quelques espèces sonnantes, il laissait l'affaire suivre son cours naturel et restait assis le plus tranquillement du monde, sans mot dire, pour la plus grande inquiétude des conseillers qui se trouvaient alors privés de leur bras droit.

De tous les nobles, un seul, M. Floss, le fermier de Maly Postenpoviça, avait d'abord assisté aux séances de conseil communal en qualité de conseiller, car il était persuadé que « l'intelligence devait y prendre part ». Mais on le désapprouva hautement. La noblesse affirmait que M. Floss devait être « un rouge » ; les paysans, de leur côté, trouvaient qu'il ne convenait pas à un monsieur de s'asseoir sur le même banc qu'eux, et comme preuve de ce qu'ils avançaient ils disaient « que les autres ne le faisaient



pas ». En général, les paysans en voulaient à M. Floss de n'être pas un seigneur parmi les seigneurs. M. Zolzikiévicz, de son côté, ne l'aimait guère, car le fermier n'avait jamais essayé d'acquérir son amitié au moyen de « quelque espèce sonnante » et une fois même, pendant la séance, il lui avait imposé le silence, sa qualité de conseiller lui permettant d'offenser ainsi le greffier. Personne ne l'aimait.

Un jour, il lui arriva même un incident fort désagréable : un des conseillers, son voisin de banc, déclara devant tout le conseil « que M. Floss n'était pas un monsieur, que M. Oscierzynski en était un, M. Skorabiewski aussi, mais que lui, Floss, n'était qu'un fermier ». En entendant cela, M. Floss, qui venait justement de se rendre acquéreur de Kroucho-Volo, quitta la salle, et laissa administrer la commune par les paysans. La noblesse, alors, pour défendre ses principes de non-intervention, s'empressa d'invoquer un proverbe, qui affirmait « qu'on ne saurait rendre un paysan meilleur ».

La commune, débarrassée ainsi de « l'intelligence », arrangea ses propres affaires sans le

secours d'une plus haute autorité, et à l'aide seule du bon sens de Barania-Glova, bon sens qui devait suffire à Barania-Glova en vertu du principe « que la raison de Paris suffit à Paris ». Et puis, du reste, n'est-ce pas chose reconnue que ce qu'on est convenu d'appeler « le bon sens paysan » vaut plus, à lui seul, que toutes les facultés de l'intelligence ?

Cela ne tarda pas à être démontré à Barania-Glova. Pendant la session dont il a déjà été question plus haut, on lut un papier administratif où l'on demandait « si la commune ne voulait pas réparer à ses propres frais, sur toute l'étendue de son terroir, le chemin vicinal conduisant à Oslovica » ? Ce projet n'obtint point l'approbation générale des « patres conscripti » ; — l'un des sénateurs de l'endroit émit même l'avis qu'il était inutile d'entretenir un chemin, alors qu'on pouvait passer par la prairie de M. Skorabiewski. S'il avait assisté à cette séance, M. Skorabiewski aurait sans doute fait quelque objection, mais il était absent, s'en tenant aux principes de non-intervention; et le projet aurait été adopté à l'unanimité si M. Zolzikiéwicz n'avait pas dîné

chez ce monsieur la veille, et s'il n'avait pas raconté à Mlle Edvige la scène de l'étranglement des deux généraux espagnols à Madrid, scène qu'il avait lue tout récemment dans *Isabelle d'Espagne*. En sortant de ce dîner, M. Zolzikiéwicz avait senti que M. Skorabiewski lui glissait quelque chose dans la main; aussi maintenant, au lieu d'écrire, posa-t-il la plume, ce qui signifiait toujours qu'il désirait prendre la parole.

— M. le greffier veut dire quelque chose, — firent plusieurs voix.

— Je veux vous dire que vous êtes des imbéciles, — dit flegmatiquement le greffier.

La puissance de l'éloquence parlementaire, même réduite à sa forme la plus concise, est telle qu'après cette phrase, phrase qui était une protestation contre l'avis et, en général, contre l'administration du conseil de Barania-Glova, les membres du dit conseil communal se jetèrent des regards inquiets, et se grattèrent le noble organe de la pensée, ce qui était toujours, chez eux, le signe infaillible qu'ils allaient au fond des choses.

Enfin, après un long silence, l'un des conseillers dit, d'un ton interrogateur :

— Eh ! bien, et pourquoi?

— Parce que vous êtes des imbéciles !

— Ça doit être ainsi, fit une voix.

— La prairie est la prairie — ajouta un autre.

— Et au printemps on ne peut y passer, conclut un troisième.

En fin de compte, l'amendement concernant la prairie fut repoussé ; on vota le projet de l'administration, et il fut décidé que l'entretien se ferait aux frais de la commune et que chaque habitant devrait fournir un certain nombre de journées. La justice était ancrée à un tel point dans l'esprit du corps administratif de Barania-Glova que nul n'osa se soustraire aux corvées, à l'exception du maire et de l'échevin Gomoula, qui se chargèrent de surveiller l'exécution des travaux afin de les activer. Il faut avouer cependant qu'un tel sacrifice désintéressé de la part du maire et de Gomoula, comme du reste chaque vertu sortant de l'ordinaire, éveilla une certaine jalousie parmi les autres membres du conseil. L'un d'eux protesta même d'un ton irrité :

— Et pourquoi ne paieriez-vous pas, vous autres ?

— Et qu'avons-nous besoin de donner de l'argent inutilement? Ce qu'on a donné suffira — répondit à cela Gomoula.

C'était un de ces arguments que non seulement un esprit sain de Barania-Glova, mais aussi de maint autre endroit, n'aurait pu réfuter ; la voix qui s'était élevée pour protester se tut donc un instant, puis soupira d'un ton convaincu :

— C'est vrai !

L'affaire était terminée, et on allait passer à d'autres, quand deux cochonnets s'introduisirent sans façon dans la salle des délibérations. Ils entrèrent en courant, par la porte entrebâillée, et commencèrent, sans motif raisonnable, à se promener dans la pièce, à se faufiler entre les jambes, et à crier à tue-tête.

La séance fut, naturellement, interrompue; le conseil se mit à la poursuite des intrus et, au bout d'un certain temps, les membres répétèrent l'un après l'autre, avec un rare accord : « syk ! syk ! que le tonnerre... » et d'autres malé-

dictions du même genre. Pendant ce temps, les petites bêtes s'étaient réfugiées entre les jambes de M. Zolzikiévicz et lui avaient souillé d'une matière verdâtre un magnifique pantalon de couleur sable : matière verdâtre qu'il ne put parvenir à détacher, bien qu'il eût employé à cet effet du savon à la glycérine et sa propre brosse à dents. Grâce, cependant, à l'énergie et à la fermeté dont le conseil communal fit plus que jamais preuve en ce cas, les intrus furent saisis par les pieds de derrière et jetés dehors, malgré leurs bruyantes protestations. Cette opération faite, on put enfin passer à l'ordre du jour.

On avait précisément inscrit à cet ordre du jour l'affaire du paysan Sroda contre M. Floss, celui-là même dont nous avons parlé plus haut. Voici de quoi il était question : les bœufs de Sroda, après s'être repus pendant toute une nuit du trèfle de M. Floss, avaient quitté le lendemain matin même ce monde de larmes et de misères pour passer dans un meilleur... monde des bœufs. Le pauvre Sroda, au comble du désespoir, était venu exposer cette affaire devant le conseil communal, implorant aide et justice.

Le conseil, après avoir approfondi la chose, se convainquit, avec sa sagacité habituelle, que, même en supposant que Sroda ait lâché ses bœufs exprès dans le trèfle de M. Floss, il n'en était pas moins avéré que si, au lieu cette « horreur » de trèfle, on avait semé de l'avoine ou du froment, les bœufs jouiraient encore de la plus florissante des santés et ne seraient pas passés de vie à trépas, victimes de ce maudit gonflement. Partant de là et suivant une ligne aussi logique que strictement judiciaire, le conseil décida que, dans tous les cas, ce n'était pas à Sroda que devait être imputée la mort des bœufs, mais bien à M. Floss; — donc, M. Floss devait payer les bœufs de Sroda et il devait en outre verser une somme de cinq roubles à la caisse communale comme prix de l'avertissement que le conseil voulait bien lui donner, pour l'engager à plus de prévoyance dans l'avenir.

On débattit encore maintes affaires civiles; mais comme elles n'importaient que peu au génial Zolzikiéwicz, elles furent pesées dans les balances de la plus pure justice, balances accrochées à la saine raison des conseillers de Barania-

Glova. Grâce aussi à la non-intervention — imitée de l'Angleterre — à laquelle s'en tenait la noblesse du crû, comme nous l'avons dit plus haut, l'accord général et l'unanimité furent rarement troublés.

Enfin on passa à la discussion des affaires criminelles;et le garde reçut l'ordre de faire comparaître les inculpés. Je n'ai point besoin de vous dire qu'on avait adopté à Barania-Glova le plus nouveau des systèmes et le plus en rapport aussi avec les exigences de la civilisation : le système cellulaire. Nul ne doit se permettre d'en douter. Aujourd'hui encore, chacun peut se convaincre que,dans l'étable à porcs du maire de la commune de Barania-Glova,il y a quatre stalles. Les prisonniers y restent seuls,en compagnie des animaux dont certaine *Zoologie à l'usage de la Jeunesse* dit : « Le cochon est un animal très bien nommé à cause de sa malpropreté. » ... Les prisonniers étaient donc mis en cellule en telle société — société qui ne devait guère les empêcher de se livrer à des méditations et à des réflexions sur le mal commis, ni de prendre le ferme propos de se corriger.

Le garde se rendit immédiatement aux dites cellules, dans le but d'amener devant les juges non deux prisonniers, mais bien un prisonnier et une prisonnière, d'où le lecteur peut se figurer de quelle délicate nature étaient les affaires embrouillées et profondément psychologiques que devait juger parfois le tribunal communal de Barania-Glova.

L'affaire était, en effet, des plus délicates.

Certain Roméo, autrement dit Valentin Rechnio, et certaine Juliette, autrement dite Barbe Iabianka, étaient tous les deux au service d'un métayer, elle comme fille de basse-cour, lui comme valet de ferme. Et pourquoi le taire? ils s'aimèrent jusqu'à ne pouvoir plus vivre l'un sans l'autre. La jalousie se glissa cependant bientôt entre Roméo et Juliette, quand cette dernière eut vu son Roméo s'entretenir un peu trop longtemps avec Jagna, — la servante. A partir de ce jour, Juliette ne guetta plus que l'occasion de se venger. Or, une fois que Roméo revenait, suivant Juliette, un peu trop tôt des champs, et demandait qu'on lui servît immédiatement son souper, il y eut un éclat, et, à la suite

d'explications très orageuses, on échangea même quelques coups de poing et de cuiller à pot. Les marques des coups étaient encore visibles aussi bien sur l'idéal visage de Juliette que sur le front découvert de l'énergique Roméo. Et maintenant le tribunal avait à décider, dans sa haute sagesse, de quel côté étaient les torts, et lequel des deux devait payer comme dommages-intérêts, tant pour l'amour trahi que pour les suites de l'esclandre, la somme de soixante-quinze copecks en argent.

Le souffle empoisonné de l'Occident n'était pas encore parvenu à corrompre la saine raison des membres du tribunal ; aussi, méprisant dans son âme et conscience l'émancipation féminine comme chose tout à fait contraire au caractère idyllique des Slaves, le dit tribunal donna-t-il d'abord la parole à Roméo, qui, tout en tenant sa tête endolorie dans ses deux mains, déclara :

— Vénérable tribunal ! Ce sang de chien ne me laisse pas en repos ! Je viens comme un autre pour souper, et elle : « Toi, chien marron, dit-elle, le maître est encore aux champs et toi, dit-elle, tu es déjà à la maison, et maintenant tu vas

te vautrer sur le poële et grogner contre moi! »

— Moi, je n'ai jamais grogné, mais depuis qu'elle m'a vu avec Jagna, la servante du château, quand je l'aidais à ramener son seau du puits, depuis lors elle est furieuse. Elle m'a jeté mon écuelle sur la table, le manger s'est presque répandu, et ensuite elle ne m'a pas même laissé manger, mais elle a bougonné, bougonné : « Toi, fils de païen ! dit-elle, toi, enfant trouvé! toi, choléra ! » Alors, quand elle m'a appelé « choléra », je lui ai envoyé quelque chose sur la g..., mais là, bien en colère, et elle me l'a rendu avec sa cuiller à pot...

Ici l'idéale Juliette ne put se contenir davantage et, fermant le poing, elle le mit sous le nez de son Roméo, et cria, d'une voix étranglée :

— Tu mens, tu mens, et tu mens! Tu aboies comme un chien...

Et puis, fondant en larmes, elle se tourna vers le tribunal et s'écria :

— Respectables juges! je suis une pauvre orpheline, — mon Dieu, secourez-moi! Ce n'est pas près du puits que je l'ai trouvé avec Jagna — qu'ils deviennent aveugles tous les deux! Qu'il

se consume! Que sa langue devienne une épine! Je ne l'ai pas battu avec ma cuiller. Oh! mon Dieu! mon pauvre sort! une vraie souche! Le soleil est encore haut, et voilà que ça revient et ça veut manger! Je lui dis poliment, comme à un autre : « Toi, portrait de voleur, le maître est encore aux champs et te voilà déjà ici! » Mais « choléra », non je ne le lui ai pas dit, aussi vrai que j'ai besoin de la bénédiction de Dieu. S'il pouvait...

Le maire interrompit l'inculpée, la rappela à l'ordre, en lui faisant une remarque qui pouvait être tout aussi bien une question :

— Est-ce que tu ne fermeras pas bientôt ta g..., possédée!

Le silence se fit, le tribunal se mit à réfléchir sur la peine à appliquer et — quelle délicatesse! — il n'infligea à aucune des parties l'amende de soixante-quinze copecks; mais, pour sauvegarder son prestige et en même temps pour donner un exemple à tous les couples amoureux de Barania-Glova, il condamna les deux inculpés à passer vingt-quatre heures encore en cellule et à payer un rouble d'argent « à la mairie ».

« De Valentin Rechnio et de Barbe Jabianka — pour la mairie, chacun un rouble, » inscrivit M. Zolzikiévicz.

La séance fut levée. M. Zolzikiévicz remit un peu d'ordre dans sa toilette, les conseillers prirent leurs casquettes et leurs fouets. Ils se disposaient à sortir tous ensemble quand la porte, qui avait été hermétiquement close après l'irruption des petits cochons, s'ouvrit toute grande, et Rzepa, sombre comme la nuit, sa femme, et son chien parurent sur le seuil.

La Rzepova était pâle comme un linge; ses traits délicats exprimaient une certaine tristesse mêlée de résignation; des larmes brillaient dans ses grands yeux noirs.

En pénétrant dans la salle des délibérations, le bûcheron avait la mine hautaine ; mais, dès qu'il eut aperçu les membres du conseil, il devint tout confus, et ce fut d'une voix à peine perceptible qu'il murmura :

— Que Dieu soit loué !...

— Dans tous les siècles des siècles ! répondirent les conseillers en chœur.

— Que voulez-vous ? demanda d'une voix me-

naçante le maire, qui avait paru d'abord troublé, mais avait déjà recouvré ses esprits. Avez-vous encore eu quelque aventure? Vous vous êtes battus?

Au moment où l'on s'y attendait le moins, le greffier intervint :

— Laissez-le parler! dit-il.

Rzepa commença.

— Respectables juges... que le Tout-Puissant...

— Attends, attends un peu! fit sa femme, vivement; laisse-moi parler et tiens-toi tranquille!

Et, après avoir essuyé du coin de son tablier les larmes qui coulaient sur ses joues, elle raconta l'affaire d'une voix tremblante. — Ah! où était-elle venue? Elle était venue se plaindre au maire et au greffier — du maire et du greffier. « Ils l'ont pris, dit-elle, ils lui ont promis du bois pour qu'il signe : et qu'avait-il à faire? Il a signé. Ils lui ont donné cinquante roubles, et, comme il était ivre, il ne s'est pas aperçu qu'il se vendait, qu'il me vendait, qu'il vendait aussi notre enfant! Il était ivre, respectables juges, ivre comme un païen, continua-t-elle en sanglotant;

quand on a bu, sait-on ce qu'on fait? On sait ça très bien au tribunal; aussi, quand quelqu'un fait quelque chose en état d'ivresse, on se contente de le mettre à l'amende... Au nom du ciel, est-ce qu'un homme irait vendre son sort pour cinquante roubles?... Ayez pitié de lui, ayez pitié de moi, de notre enfant innocent! Que deviendrai-je moi, malheureuse, toute seule au monde, sans lui, sans mon pauvre malheureux?... Dieu vous le rendra... il vous donnera du bonheur... il vous récompensera du bien fait aux malheureux... »

Les sanglots étouffaient sa voix; Rzépa qui pleurait aussi, se mouchait dans ses doigts à chaque instant; les conseillers, bouche béante, se regardaient l'un l'autre, regardaient le maire, puis le secrétaire, tout perplexes.

Mais la femme reprit :

— Le pauvre garçon va comme un fou! Je te tuerai, dit-il, je tuerai l'enfant, je mettrai le feu à la maison, mais je n'irai pas, non, je n'irai pas... Et qu'est-ce que j'ai donc fait, moi? Qu'a fait mon enfant? Il ne s'occupe plus ni des champs, ni de sa faux, ni de sa cognée, il reste

à la maison et soupire, soupire... mais j'attends votre jugement avec confiance; vous avez Dieu dans le cœur et vous ne permettrez pas qu'on nous fasse du tort! Jésus de Nazareth! Notre Dame de Czenstochowa! intercédez pour nous! intercédez pour mon enfant!...

Et pendant quelques instants on n'entendit plus, de nouveau, que les sanglots de la Rzepova.

Le plus âgé des conseillers prit enfin la parole.

— Ce n'est pas très beau de saoûler un homme, et de l'acheter après.

— Non, ce n'est pas beau, en vérité...

— Que Dieu et sa sainte Mère vous bénissent — s'écria la femme en tombant à genoux sur le seuil.

Le maire était confondu, Gomoula avait l'air mécontent; tous deux regardaient le greffier, qui se taisait; mais quand Marysia eut fini de parler, Zolzikiévicz déclara, s'adressant aux conseillers:

— Vous n'êtes que des imbéciles!

Un silence de mort plana sur l'assemblée. Le greffier continua :

— Il est écrit en toutes lettres que qui se mêlera d'un contrat volontaire, celui-là sera jugé par un tribunal maritime ; et savez-vous, imbéciles, ce que c'est qu'un tribunal maritime ? Tas de sots, vous n'en savez rien, n'est-ce pas? Eh bien ! un tribunal maritime c'est...

Il prit son mouchoir, se moucha bruyamment, et reprit, d'un ton de calme, officiel :

— Celui qui se moque parce qu'il ne sait pas ce que c'est qu'un tribunal maritime, celui-là n'a qu'à fourrer son nez dans cette affaire et il saura ce qu'il lui en coûtera ; il y perdra sa peau. Quand on trouve quelqu'un qui consent à signer, ce n'est pas à un autre à s'en mêler. L'affaire est conclue, il y avait des témoins — en voilà assez —, ça se comprend ainsi en jurisprudence, et qui n'y croit pas n'a qu'à voir la procédure. Et si on boit alors, qui ça regarde-t-il ? Est-ce que vous ne buvez jamais, vous autres imbéciles, vous qui buvez toujours et partout?

Si la justice, tenant d'une main une balance, de l'autre une épée nue, était apparue en ce moment aux conseillers ébahis, elle ne les aurait

guère effrayés plus que les expressions « tribunal maritime », « procédure », « jurisprudence ».

Un silence pénible régna pendant quelques instants ; ce fut Gomoula qui osa enfin le rompre, en balbutiant d'une voix mal assurée :

— C'est pourtant vrai, tu vends un cheval, tu bois, tu vends un bœuf, tu bois, tu vends un cochon, tu bois aussi : c'est l'habitude.

— Et nous avons bu comme ça se fait toujours, ajouta le maire.

Les conseillers se tournèrent hardiment vers le bûcheron.

— Puisque tu as tiré du vin, bois-le !

— Est-ce que tu n'as que six ans ? Tu ne sais pas encore ce que tu fais ?

— On ne te coupera pas la tête, après tout !

— Et quand tu partiras, tu pourras prendre un valet ; il te remplacera et aux champs et auprès de ta femme !

La gaieté gagna peu à peu tous les conseillers.

Le greffier ouvrit la bouche, tous se turent.

— Vous ne savez pas de quoi vous devez vous mêler, ni à quoi vous ne devez pas toucher. Vous pouvez très bien vous mêler de ce que Rzepa

a menacé de tuer sa femme et son enfant, de brûler sa maison ; vous ne devez pas tolérer de telles menaces. Puisque Rzepa est venu se plaindre, qu'il ne s'en aille pas sans qu'on lui ait rendu justice !

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas moi, protesta Maryzia, au désespoir, je ne me suis pas plainte, il ne m'a jamais fait de mal ! O Jésus ! ô blessures du doux Seigneur vivant ! est-ce que le monde va finir ?

Mais ces lamentations n'intimidèrent pas le tribunal ; il décida donc que, pour assurer la vie de la Rzepova, son mari serait mis en cellule pendant deux jours ; et, pour que de pareilles idées ne lui vinssent plus à l'esprit dans l'avenir, on le condamna en outre à payer à la mairie deux roubles cinquante en argent.

Mais Rzepa se démena comme un forcené et cria qu'il ne se laisserait pas enfermer et que, quant à l'amende, ce n'était pas deux roubles mais cinquante qu'il paierait ; et il jeta à terre l'argent reçu du maire, disant : « Que celui qui les veut les ramasse ! »

Un tapage infernal s'ensuivit. Le garde voulut

emmener le bûcheron, mais celui-ci lui administra quelques coups de poing à la suite desquels le garde empoigna Rzepa par les cheveux ; la bûcheronne se mit à hurler de telle manière qu'un conseiller la prit à la gorge et la mit dehors, non sans lui avoir asséné un vigoureux coup de poing ; les autres conseillers aidèrent le garde à entraîner Rzepa vers l'étable.

Pendant ce temps, le greffier inscrivait : « Reçu de Laurent Rzepa, un rouble vingt-cinq copeks pour la mairie.. »

Marysia regagna sa chaumière à demi-évanouie. Elle ne voyait rien, se heurtait à tous les cailloux du chemin, se tordait les mains et sanglotait.

Le maire, qui avait bon cœur, dit à Gomoula, en se rendant avec lui au cabaret :

— Je plains cette pauvre femme. Je lui donnerai un quart de mesure de pois en plus, n'est-ce pas ?

VI

IMOGÈNE

Je suppose que le lecteur a déjà suffisamment compris et apprécié le génial plan de mon sympathique héros. M. Zolzikiévicz avait fait échec et mat Rzepa et sa femme. Inscrire Rzepa sur la liste des conscrits n'aurait servi à rien. Mais l'enivrer, s'arranger de manière à ce qu'il signât lui-même le contrat, prît l'argent, cela embrouillait légèrement l'affaire et était d'une habileté pouvant démontrer que, dans n'importe quelle circonstance, M. Zolzikiévicz serait toujours à la hauteur de son rôle. Le maire, qui était tout prêt à débourser huit cents roubles pour son fils, accueillit ce plan avec un plaisir d'autant plus grand que Zolzikiévicz, aussi modeste que génial, n'avait demandé que vingt-cinq roubles pour arranger l'affaire. Et ce n'était pas par amour du gain

qu'il partageait avec Bourak la moitié des revenus de la mairie. Avouerai-je que M. le secrétaire était toujours le débiteur de Sroul, le tailleur d'Osloviça, qui approvisionnait la région de « toutes les dernières nouveautés parisiennes? »

Et maintenant que je me suis engagé dans la voie des aveux, je ne tairai pas non plus pourquoi M. Zolzikiévicz s'habillait avec tant d'élégance. Ce soin de sa personne venait sans doute en partie d'un sentiment esthétique, mais il y avait toutefois encore une autre cause : M. Zolzikiévicz était amoureux. N'allez pas croire qu'il aimait Marysia ! Il avait un certain « appétit » d'elle, comme il le disait dans son langage choisi ; rien de plus. Mais M. le greffier était en outre susceptible de sentiments plus hauts, et beaucoup plus compliqués. Les lectrices, et peut-être même les lecteurs, devinent déjà, sans aucun doute, que l'objet de ces sentiments ne pouvait être que M[lle] Edvige Skorabiewska.

Il arrivait à M. Zolzikiévicz, alors que la lune argentée montait à l'horizon, de prendre son accordéon, — instrument dont il jouait admirablement, — de s'asseoir sur un banc placé

devant sa maison, et de chanter, les yeux tournés vers le château, en s'accompagnant de sons tantôt mélancoliques, tantôt étouffés:

« Depuis la première aube du jour,

« Jusque très tard dans la nuit, je verse des larmes ;

« Pendant la nuit, je pousse des soupirs profonds.

« J'ai perdu toute espérance. »

Sa voix s'envolait vers le château, au milieu du poétique silence de la nuit ; et M. Zolzikiévicz reprenait, après une courte pause :

« Hommes ! hommes! hommes insensibles

« Vous qui osez empoisonner la vie d'un jeune homme... »

A celui qui oserait accuser M. Zolzikiévicz de sentimentalité, je dirais qu'il se trompe. Le greffier était doué d'un trop grand bon sens pour être sentimental. Dans ses rêves, Mlle Edvige prenait toujours les traits d'Isabelle d'Espagne, lui ceux de Serrano ou de Marfor. Mais comme la réalité diffère souvent un peu du rêve, cet homme au caractère de bronze trahit ses sentiments un certain soir. Ce soir-là, il vit, suspen-

dus à une corde pour y sécher, des jupons marqués des deux initiales E. S. surmontées d'une couronne; il reconnut immédiatement à qui ils appartenaient. Alors, dites-le moi, qui aurait pu se dominer ? Il ne le put pas non plus, mais il s'approcha, couvrit de baisers un des jupons : ce que vit Malgosia, la fille de basse-cour, qui courut immédiatement annoncer à l'office « que M. le greffier s'était mouché dans un des jupons de mademoiselle ». Heureusement pour lui, on ne crut pas la bavarde ; et le sentiment de M. le greffier resta ignoré de tous.

Caressait-il quelque espoir, du moins? Ne lui en faites pas un crime, cher lecteur, mais il espérait. Chaque fois qu'il était appelé au château, une voix intérieure, très faible à la vérité, mais très persuasive, lui murmurait à l'oreille : « C'est sans doute aujourd'hui, dans quelques instants, que Mlle Edvige posera son pied sur le tien, sous la table, pendant le dîner... »

La lecture des publications de M. Breslauer lui fournissait mille exemples de caresses de ce genre. Or non seulement Mlle Edvige n'avait jamais posé son pied sur le sien,

mais — qui comprendra jamais une femme? — elle le regardait comme elle regardait une assiette, une haie, un chat, ou quelque chose de semblable. Et pourtant, que de peine ne se donnait-il pas, le pauvre diable, pour attirer son attention? Plus d'une fois, au moment de nouer une cravate de nuance extraordinaire ou de revêtir un pantalon neuf de couleur invraisemblable, il se disait en lui-même : « Aujourd'hui, elle devra enfin me remarquer! » Sroul, le tailleur, en lui livrant un vêtement, ne manquait jamais de lui dire : « Avec un tel costume, sauf votre respect, on peut se présenter même chez une comtesse! » Mais bah! Il arrivait pour le dîner. Mlle Edvige faisait son entrée; elle était, comme toujours, fière, sans tache et propre comme une reine; sa robe, ses volants froufroutaient; puis elle s'asseyait, prenait sa cuiller entre ses doigts blancs et — ne levait pas même les yeux.

— Est-ce qu'elle ne comprendra jamais ce que tout ça me coûte? pensait Zolzikiévicz, au désespoir.

Et cependant il gardait encore une petite lueur d'espérance. « Si je pouvais passer sous-réviseur,

se disait-il, j'aurais l'occasion d'être toujours au château. De sous-réviseur à réviseur, il n'y a qu'un pas. J'aurais une voiture, des chevaux et peut-être en viendrait-elle enfin à me serrer la main sous la table... » Et, lâchant bride à ses pensées, M. Zolzikiévicz ne s'en tenait pas aux serrements de main... mais nous ne trahirons pas ses pensées par trop secrètes.

Ce qui, mieux que tout, nous prouvera de quelle riche nature M. Zolzikiévicz était doué, c'est la facilité avec laquelle il plaçait, à côté de son amour idéal pour Mlle Edvige — amour répondant aux dispositions aristocratiques du jeune homme, — son « appétit » également significatif pour la Rzepova. Il est vrai que celle-ci était ce qu'on est convenu d'appeler une belle femme ; mais ce Don Juan de Barania-Glova ne l'aurait pas honorée de tant d'attention sans la résistance singulière de cette paysanne, résistance qui méritait bien d'être châtiée. De la résistance de la part d'une simple paysanne — et à qui résistait-elle ? à lui ? Non, cela semblait à M. Zolzikiévicz d'une audace si incroyable que non seulement Marysia en prenait à ses yeux tout

l'attrait du fruit défendu, mais encore qu'il avait décidé de lui apprendre à qui elle avait affaire. L'incident avec Krouczek ne fit qu'encourager le secrétaire à persévérer dans ses projets; mais, sachant que sa victime se défendrait énergiquement, il arrangea entre le maire et le bûcheron ce contrat qui mettrait à sa merci le sort de Rzepa et de sa famille

Cependant, après le jugement du conseil communal, Marysia ne se tint pas pour battue. Le lendemain, — qui était un dimanche, — elle décida d'aller entendre la messe à Vrzeciondza et de demander ensuite conseil à un prêtre. Il y en avait deux dans cette paroisse : l'un, le chanoine Oulanowski, était si vieux que, de vieillesse, les yeux lui sortaient de la tête comme aux poissons, et que sa tête branlait de tous côtés; ce n'était donc pas à lui qu'elle voulait s'adresser, mais au vicaire, à l'abbé Czyjyk, personnage très raisonnable et très pieux, qui était, en outre, de bon conseil, et pouvait en même temps lui prodiguer quelque consolation. Marysia aurait bien voulu aller le trouver encore avant la messe; mais, son mari étant enfermé, elle dut faire la besogne de

deux et lorsqu'elle eut donné à manger au cheval, aux vaches et aux porcs, eut rangé la maison, préparé le déjeuner, porté une double ration à son mari, le soleil était déjà haut; et elle se dit alors que jamais elle ne serait à l'église avant l'office.

La messe avait déjà commencé quand elle arriva. Des femmes, vêtues de couleurs voyantes, étaient rassemblées dans le cimetière; quelques-unes essayaient d'entrer leurs pieds dans les grosses chaussures qu'elles avaient tenues en main jusque-là; Rzepova les imita et, cela fait, entra dans l'église. L'abbé Czyjyk venait de monter en chaire; le chanoine, assis près de l'autel, écarquillait ses gros yeux et branlait sa tête, selon sa coutume. Le vicaire, je ne sais à quel propos, parlait de l'hérésie des Kathares et expliquait à ses paroissiens comment ils devaient envisager cette hérésie et la bulle « Ex stercore » lancée contre elle. Puis, avec autant d'éloquence que de conviction, il mettait en garde ses ouailles, pauvres, simples comme les oiseaux du paradis, et par conséquent chères à Dieu, contre différents faux sages et en général contre les gens aveuglés par un orgueil satanique, qui vont, se-

mant l'ivraie et non le bon grain et ne récoltant que larmes et péchés. Ici, il faisait allusion, en passant, à Condillac, à Voltaire, à Rousseau, à Ochorowicz, n'apportant aucune différence entre eux; et finalement, il en vint à décrire les tourments divers réservés aux réprouvés dans l'autre monde. Maryzia se sentit réconfortée à l'instant même: car quoiqu'elle ne comprît pas ce que disait le vicaire, elle se dit « qu'il devait bien parler puisqu'il criait si fort et était tout couvert de sueur, et puis les gens soupiraient tant qu'on les croyait prêts à rendre l'âme ». Le sermon fini, la messe continua. Comme elle pria, la pauvre paysanne! Elle pria comme jamais encore peut-être elle n'avait prié, et elle sentit sa peine devenir de plus en plus légère. Enfin le moment solennel arriva; le prêtre prit dans le ciboire une hostie blanche comme une colombe, la mit dans l'ostensoir, se tourna vers le peuple prosterné et, tenant le Saint-Sacrement de ses mains tremblantes, il resta un instant les yeux fermés, la tête baissée, comme reprenant des forces, puis il entonna le *Tantum ergo*.

Et le peuple répondit en chœur « Tantum ergo

Sacramentum », etc. Les voix ébranlèrent les vitraux; l'orgue y mêla ses sons graves; les cloches tintèrent, le tambour battit devant l'église, une fumée bleue monta des encensoirs vers la voûte; et le soleil, entrant par la fenêtre, vint iriser de ses rayons toutes ces têtes baissées. Et au-dessus de ce bruit, de cette fumée, de ces rayons, brillait le Saint-Sacrement que le prêtre élevait et abaissait; et ce vieillard aux cheveux de neige, tenant l'ostensoir, ressemblait à quelque apparition céleste à demi cachée par les rayons du soleil et par la fumée des encensoirs, et venue pour répandre dans les cœurs des fidèles des présages de bonheur et d'espérance.

Ce bonheur et cette espérance emportèrent aussi sur leurs ailes l'âme endolorie de la pauvre Marysia. « Jésus, ô Jésus caché dans le plus saint des sacrements! ô Jésus! » Et de lourdes larmes roulèrent sur ses joues, mais elles ne ressemblaient guère, ces larmes, à celles versées devant le maire; cette fois, c'étaient de bonnes larmes, grosses comme des perles, mais si douces, si apaisantes! La paysanne tomba la face contre terre devant l'Eucharistie, et oublia l'uni-

vers entier. Il lui parut alors que les anges de Dieu l'enlevaient de terre comme une pauvre feuille et l'emportaient jusqu'au ciel, dans l'éternelle félicité, là où il n'y avait ni maire, ni M. Zolzikiévicz, ni listes militaires, mais seulement une éternelle aurore et, au milieu de cette aurore, le trône de Dieu, près de ce trône une lumière si resplendissante qu'il fallait fermer les yeux dès qu'on l'apercevait, et puis toute une troupe d'anges ressemblant à des oiseaux avec des ailes blanches.

La Rzepova resta longtemps prosternée. Quand elle se releva, la messe était dite, l'église presque déserte, la fumée avait monté jusqu'à la voûte, les derniers fidèles quittaient le lieu saint, le sacristain éteignait les cierges. Elle se releva et s'en fut au presbytère demander le vicaire.

L'abbé Czyjyk venait de se mettre à table quand on l'avertit qu'une femme en larmes le demandait; il sortit aussitôt. C'était un tout jeune prêtre, au visage pâle et tranquille, au front découvert; un doux sourire errait sur ses lèvres.

— Que me voulez-vous, ma bonne femme?

demanda-t-il d'une voix faible, mais harmonieuse.

La Rzepova lui embrassa les genoux et lui conta ce qui l'amenait, entrecoupant son récit de gros sanglots; puis, lui baisant la main, elle leva timidement ses beaux yeux et ajouta :

— C'est à vous que je suis venue demander conseil, donnez-moi ce conseil, donnez-le-moi, monsieur l'abbé !

— Vous avez bien fait de vous adresser à moi, ma pauvre femme, répondit doucement le prêtre, mais je ne puis que vous conseiller une chose : offrez vos peines à Dieu ! Dieu éprouve ceux qu'il aime, il les éprouve même parfois cruellement, comme par exemple Job, qui n'avait que des chiens pour panser ses plaies, comme Tobie, qui perdit la vue. Mais Dieu sait ce qu'il fait et il récompense toujours ceux qui lui restent fidèles. Le malheur qui vient de frapper votre mari doit être envisagé par vous comme un châtiment du ciel pour son péché d'ivrognerie. Et remerciez le Seigneur qui, dans sa miséricorde, le punit maintenant afin de pouvoir lui pardonner, peut-être, dans l'autre monde !

La Rzepova fixa ses grands yeux sur le prêtre, lui embrassa de nouveau les genoux, et s'éloigna lentement sans dire mot.

Mais, pendant tout le trajet, de l'église à sa maison, elle sentit que quelque chose l'étreignait à la gorge.

Elle voulut pleurer, mais ses yeux restèrent secs.

VII

IMOGÈNE

Vers cinq heures de l'après-midi, ce même dimanche, on apercevait, sur la route s'étendant entre les deux rangées de chaumières du village, une ombre bleue, un chapeau jaune en paille de riz, à rubans bleus, et une robe crème également garnie de bleu : c'était Mlle Edvige qui faisait sa promenade quotidienne en compagnie de son cousin Victor.

Mlle Edvige était ce qu'on appelle une jolie personne. Elle avait des cheveux noirs, des yeux bleus et un teint de lys. Sa toilette, élégante et toujours de bon goût, rehaussait encore sa beauté. Sa taille charmante et souple était bien dessinée, sa démarche gracieuse. D'une main elle tenait son ombrelle, de l'autre elle relevait sa robe :

ce qui permettait d'entrevoir le bas d'un jupon blanc brodé, et deux petits pieds chaussés de hautes bottines.

M. Victor, son compagnon, était un beau garçon que ne parvenaient pas à enlaidir des cheveux trop longs et une barbe mal taillée.

Ce couple respirait la santé, la jeunesse, la gaieté et le bonheur. Tout en eux disait qu'ils menaient une vie oisive, une vie où ils pouvaient donner l'essor à leurs pensées, à leurs aspirations, et parfois même caresser des rêves joyeux et dorés.

Au milieu de ces chaumières, parmi ces enfants du village, dans cet entourage primitif, ils semblaient être des habitants de quelque autre planète. Et il était doux de penser qu'il n'existait aucun lien entre ce couple, intellectuel, beau et poétique, et la triste et prosaïque réalité à demi sauvage de la vie campagnarde. Il n'existait aucun lien moral, du moins. Ils allaient, causant poésie, littérature, comme un gentilhomme et une dame de la cour. Ces gens vêtus d'une grossière toile de chanvre, ces paysans, ces paysannes ne comprenaient même pas leurs paroles,

la langue qu'ils parlaient. N'était-ce pas agréable à penser !

Je dois ajouter que, pour s'exercer dans l'art de plaire, la charmante Mlle Edvige voulait tourner la tête à son cousin ; et, dans ce cas, c'est presque toujours de poésie qu'une jeune fille s'entretient.

— Vous avez lu le dernier ouvrage d'Ely ? demanda Victor.

— Figurez-vous que je suis folle de lui, répondit Mlle Edvige. Quand je le lis, il me semble entendre de la musique. Ah ! si je le connaissais, je l'aimerais, j'en suis sûre ! Nous nous comprendrions très certainement.

— Heureusement qu'il est marié ! repartit Victor d'un ton sec.

Mlle Edvige baissa légèrement la tête, et ébaucha un sourire, ce qui creusa des fossettes à ses joues ; puis, jetant un regard oblique à son cousin, elle dit :

— C'est bien... parlons d'autre chose. Alors vous n'aimez pas Ely?

— J'ai commencé à le détester il y a un instant.

— Quel vilain capricieux vous faites ! Soyez moins morose, s'il vous plaît, et dites moi, immédiatement, quel est votre poète préféré !

— Sowinski...., balbutia Victor d'une voix lugubre.

— J'en ai une peur bleue, moi. De l'ironie, du sang, des incendies... des rébellions sauvages...

— De telles choses ne sont pas pour m'effrayer !

Et les yeux de M. Victor prirent une expression si menaçante qu'un chien, accourant d'une chaumière voisine, baissa vite la queue et s'enfuit, saisi de terreur.

Ils arrivèrent enfin devant la maison habitée par le greffier et entrevirent, par la fenêtre, la barbiche, le nez retroussé, et la cravate vert-pâle de celui-ci ; puis ils s'arrêtèrent, non loin de là, près d'une maisonnette tapissée de vigne vierge et dont les fenêtres regardaient l'étang !

— Vous voyez cette jolie maisonnette ; c'est le seul endroit poétique de Barania-Glova !

— A qui appartient-elle ?

— Autrefois, c'était un asile, les enfants du village venaient y apprendre à lire pendant que leurs parents étaient aux champs. Papa avait fait

construire cettre maison tout spécialement pour cela.

— Et maintenant, à quoi sert-elle?

— Maintenant on y serre les tonneaux à eau-de-vie...

Elle n'eut pas le temps d'achever, car ils arrivaient devant une mare où se vautraient quelques cochons « bien nommés à cause de leur malpropreté, » et, pour tourner cette mare, on devait longer la maison de Rzepa ; ils se dirigèrent donc de ce côté.

La Rzepova était assise sur un tronc d'arbre placé devant sa chaumière, les coudes appuyés sur les genoux et le visage dans les mains. Son visage était blême et comme pétrifié, ses yeux rouges, sa vue trouble et fixée dans le lointain, inconsciente.

Elle ne les entendit même pas venir ; mais la demoiselle, dès qu'elle l'aperçut, lui dit immédiatement :

— Bonjour, la Rzepova !

Celle-ci se leva, s'approcha, baisa la robe de Mlle Edvige, la main de M. Victor, et se mit à pleurer silencieusement.

— Qu'avez-vous, la Rzepova? demanda la demoiselle.

— Ma jolie baie dorée, mon aube vermeille, c'est peut-être Dieu qui vous envoie! Intercédez pour moi, vous, notre consolatrice!

Et Maryzia raconta ce qui lui arrivait, en baisant à chaque instant la main ou plutôt le gant de la demoiselle, gant qu'elle tacha de ses larmes; Mlle Edvige rougit, un grand embarras se peignit sur son joli visage; elle ne savait vraiment que répondre.

Enfin, après une longue hésitation, elle murmura:

— Que puis-je faire, ma bonne Rzepova? Je vous plains infiniment, mais... vraiment... Que puis-je faire?... Allez trouver papa... peut-être que lui... Au revoir, Rzepova!

Et Mlle Edwige, relevant un peu plus sa robe crème et découvrant un bas blanc à raies bleues, continua sa promenade, suivie de M. Victor.

— Que Dieu vous bénisse, la plus belle des fleurs! — dit la femme, derrière elle.

Mlle Edvige perdit cependant un peu de sa belle gaieté et il parut même à M. Victor qu'une larme

avait brillé dans ses yeux ; mais, pour chasser cette tristesse, elle parla de Kraszewski et d'autres plus petits poissons littéraires ; et, grâce à cette conversation, qui s'anima insensiblement, ils oublièrent bientôt tous les deux ce « désagréable incident ».

— Aller au château? — se disait, pendant ce temps, la bûcheronne. C'est là que j'aurais dû aller tout de suite ! Quelle sotte je suis!

VIII

IMOGÈNE

Le balcon du château était entouré de vigne vierge et donnait sur la cour et sur l'avenue des peupliers. C'était là que les maîtres prenaient le café, après dîner. M. Skorabiewski était justement là avec le chanoine Oulanowski, le vicaire, et le réviseur Stabliçki. M. Skorabiewski, un homme d'un certain embonpoint et au visage coloré, orné d'épaisses moustaches, était assis dans un fauteuil et fumait sa pipe. Mme Skorabiewska servait le thé; le réviseur, grand sceptique, taquinait le vieux doyen.

— Racontez-nous donc cette célèbre bataille, monsieur le doyen ! disait le réviseur.

Et le doyen mettait sa main en cornet à son oreille et demandait :

— Quoi ?

— La bataille — répétait le réviseur d'une voix de stentor.

— Ah! la bataille, la bataille! fit le doyen qui, après avoir comme réfléchi, se murmura quelque chose à soi-même et regarda en l'air, paraissant rappeler ses souvenirs.

Le réviseur se disposait à rire, et tous attendaient le récit, récit qu'ils avaient entendu cent fois au moins : car toujours ils amenaient le vieillard à leur narrer cette bataille.

Ainsi la gaieté était générale, lorsqu'elle fut interrompue par une voix douce et craintive, venant de l'autre côté du balcon :

— Que Dieu soit loué !

M. Skorabiewski se leva immédiatement, s'avança sur les degrés du perron, et demanda :

— Qui est là ?

— C'est moi, la femme de Rzepa.

— Que voulez-vous?

La femme s'inclina aussi profondément que le permettait son enfant, qu'elle avait sur les bras, et embrassa les genoux du propriétaire.

— Je suis venue demander secours, très puissant maître, et grâce aussi!

— Laissez-moi au moins en paix le dimanche! interrompit M. Skorabiewski, d'un ton tel qu'on eût pu croire que cette femme venait l'importuner tous les jours. Vous voyez que j'ai du monde! Je ne vais pas renvoyer mes invités pour vous...

— J'attendrai.

— Attendez! Je ne puis pas me couper en deux!

Et M. Skorabiewski remonta les degrés du perron, tandis que la Rzepova se retirait vers la haie entourant la cour. Il lui fallut attendre longtemps, très longtemps. Les maîtres et leurs convives causaient gaiement, les éclats de rire parvenaient jusqu'à elle. Ensuite, M. Victor et Mlle Edvige revinrent de leur promenade et tout le monde rentra dans les appartements. Le soleil descendait lentement à l'horizon. Jean, le petit domestique, vint mettre le couvert pour le souper. Il changea la nappe, apporta des tasses, fit tinter les cuillers. La Rzepova attendait toujours. Elle se demanda s'il ne valait pas mieux retourner à la maison et revenir plus tard, puis elle craignit que ce ne fût trop tard et, s'asseyant

sur l'herbe, elle donna le sein à son enfant. L'enfant téta et s'endormit d'un sommeil fiévreux. Depuis le matin, il paraissait indisposé. Elle, aussi, fut prise de nausées, mais elle n'y fit aucune attention et attendit avec patience. La nuit vint, la lune monta au firmament. Tout était prêt pour le thé; les lampes étaient allumées sur le perron; mais les maîtres ne venaient pas et Mademoiselle jouait du piano. La Rzepova, toujours près de la haie, récita l'angelus; après quoi elle songea à ce que ferait M. Skorabiewski pour lui venir en aide. Elle ne savait trop par quel moyen, mais elle savait qu'un maître, un seigneur, qui était en relation avec le chef du district, avec le commissaire, pourrait changer son sort, dès qu'elle lui aurait conté son histoire. Et puis elle se disait que si même le maire ou M. Zolzikiévicz voulaient s'y opposer, le seigneur saurait où aller demander justice. « Monsieur a toujours été bon et charitable pour le pauvre monde, il ne m'abandonnera pas! » Ensuite elle se rappela qu'il s'était toujours montré indulgent envers Rzepa, et que sa propre mère, à elle, avait nourri de son lait Mlle Edvige; et l'espoir lui re-

vint. Les deux heures d'attente lui semblaient chose si naturelle qu'elle n'y pensa même pas.

Les maîtres étaient venus se mettre à table. A travers le feuillage de la vigne vierge, Marysia vit que la demoiselle versait du thé d'une théière d'argent. Tous prirent le thé en causant gaiement; et c'est alors, que soudain, Marysia pensa que mieux valait être maître que simple paysan; et, sans qu'elle pût définir pourquoi, de grosses larmes roulèrent sur ses joues. Mais ces larmes firent bientôt place à une autre impression : le maître d'hôtel apporta un plat tout fumant, et la pauvre femme se rappela qu'elle avait faim, n'ayant pu dîner et n'ayant pris qu'un peu de lait le matin.

— Si du moins ils me donnaient quelque petit os à ronger! pensa-t-elle. Elle savait qu'ils lui auraient donné mieux qu'un os, si elle avait osé le leur demander; mais elle craignait de les importuner en s'approchant du perron alors que des visiteurs s'y trouvaient, ce qui, certainement, aurait irrité le seigneur.

On se leva enfin de table; le réviseur partit

aussitôt et, une demi-heure après, les deux prêtres montèrent dans la briska du château. Rzepova vit le maître installer commodément le doyen; elle jugea que le moment était venu de s'approcher, et elle s'avança devant le perron.

La voiture s'ébranla. Le seigneur cria au cocher : « Aie soin de verser sur la digue, si tu veux que je te verse à mon tour ! » Puis il interrogea le ciel, comme pour essayer de deviner quel temps il ferait le lendemain, et aperçut enfin, à travers l'obscurité croissante, la chemise blanche de la Rzepova.

— Qui est là ?

— Moi, la Rzepova.

— Ah ! c'est vous ! Dites vite ce que vous voulez, car il est tard !

La femme lui répéta de nouveau ce qu'elle avait déjà dit; il l'écouta en silence, puis il répliqua, d'un air détaché :

— Mes chers amis, je vous viendrais volontiers en aide si je le pouvais, mais je me suis donné parole de ne jamais me mêler des affaires de la commune !

— Je le sais, Monsieur, fit la Rzepova d'une

voix tremblante, mais j'ai pensé que Monsieur aurait pitié de nous.

La voix lui manqua tout à coup.

— Tout cela est très bien, reprit M. Skorabiewski, mais que puis-je faire? Je ne puis manquer à ma parole pour vous, et je n'irai pas non plus trouver le chef du district à cause de vous, je ne l'ennuie déjà que trop avec mes propres affaires... Vous avez votre conseil communal; et si ce conseil ne fait rien pour vous, vous connaissez le chemin du district aussi bien que moi. Voilà tout ce que je peux vous dire, ma bonne femme. Que Dieu vous garde!

— Que Dieu vous bénisse! répondit la femme d'une voix sourde, embrassant les genoux du bon gentilhomme.

IX

IMOGÈNE

En sortant de l'étable, Rzepa ne se rendit pas immédiatement chez lui, mais il alla au cabaret. On sait qu'un paysan dans la peine ne saurait se consoler sans boire. Du cabaret il se rendit chez M. Skorabiewski dans le même but que sa femme; et, là, il fit une sottise.

Un homme ivre ne sait ce qu'il dit. Rzepa était emporté; et quand il eut entendu ce qu'on avait déjà dit à sa femme au sujet des principes de non-intervention, non seulement, étant donné son esprit obtus, il ne comprit pas cette haute diplomatie, mais avec la grossièreté particulière aux gens simples, il s'emporta et fut mis à la porte.

En rentrant chez lui, il dit à sa femme.

— Je suis allé au château !

— Et tu n'as rien obtenu?

Il asséna un coup de poing sur la table.

— Il faudrait les brûler, ces vauriens!

— Tais-toi, imbécile! Que t'a dit Monsieur?

— Il m'a envoyé chez le chef du district. Qu'il...

— Il faut y aller, alors!

— J'irai, et je lui ferai voir qu'on peut se passer de lui.

— Tu n'iras pas, mon chéri, mon pauvre malheureux... j'irai moi-même. Tu t'enivrerais de nouveau, tu ferais le brave, et tu augmenterais encore notre malheur!

Rzepa ne voulut pas se rendre à l'avis de sa femme; mais, tout de suite après avoir dîné, il se dirigea vers le cabaret. Le lendemain, il y retourna tuer le ver; sa femme, sans rien lui demander, se remit entre les mains de Dieu; et, le mercredi matin à l'aube, elle prit son enfant et s'achemina vers Osloviça.

Le cheval étant nécessaire pour les travaux des champs, elle eut à faire les trois lieues à pied. Elle pensait bien rencontrer en route quelques bonnes gens qui lui donneraient une petite place

dans leur chariot, mais elle ne rencontra personne. A neuf heures du matin, toute fatiguée déjà, elle s'assit à la lisière de la forêt, mangea un croûton de pain et deux œufs, puis continua sa route. Le soleil commençait à brûler quand elle rencontra enfin le laitier de Vrzeciondza, Herszek, qui se rendait à la ville pour y vendre des oies. Elle le pria de la prendre, avec son enfant.

— Que Dieu vous bénisse, la Rzepova, répondit le Juif; mais il y a tant de poussière que mon cheval peut à peine me traîner moi-même. Donnez-moi un florin, je vous prendrai!

Elle se rappela alors qu'elle n'avait qu'une pièce de trois copecks, enveloppée dans un coin de son mouchoir. Elle l'offrit au juif: mais celui-ci refusa :

— Trois copecks! fiou! fiou!... Qui donc les ramasserait?

Il fouetta son cheval et partit. La chaleur devenait de plus en plus insupportable, et la sueur inondait le visage de la Rzepova; elle rassembla toutes ses forces, et, une heure après, elle faisait son entrée à Oslovica.

Qui connaît la géographie comme on doit la connaître sait qu'en allant de Barania-Glova à Osloviça, il faut passer devant une église où il y avait autrefois une statue miraculeuse de la Vierge et auprès de laquelle on voit encore, de nos jours, chaque dimanche, toute une bande de mendiants gémissant d'une voix lamentable. Ce jour-là étant un mercredi, il n'y en avait qu'un seul, qui allongeait sous ses haillons un pied nu sans orteil et tenait à la main un couvercle de boîte à cirage. Il chantait à mi-voix :

Saints célestes, Reine des Anges. .

En apercevant quelqu'un, il se tut, puis, découvrant davantage encore son pied mutilé, il se mit à crier comme si on l'écorchait :

— Charitable personne, un pauvre infirme implore votre pitié! Que Dieu vous donne le bonheur en ce monde!...

A cette vue, Marysia tira ses trois copeks de son mouchoir et, s'approchant du malheureux, elle les lui tendit en disant :

— Rendez-moi deux copeks !

Elle ne voulait lui en donner qu'un, mais, à

la vue de la pièce de monnaie, le mendiant regretta de s'en séparer et se mit à la supplier.

— Si vous refusez à un pauvre l'argent du bon Dieu, Dieu vous refusera son aide. Ayez pitié d'un malheureux! implora-t-il.

La Rzepova se dit en elle-même: « Que ce soit pour la gloire de Dieu! » et elle continua sa route.

En arrivant sur la place du marché, elle eut peur. Il était facile de trouver le chemin d'Oslo-viça, mais combien plus facile encore de s'égarer dans les rues de la ville!

Une ville n'est pas un hameau. Et cependant, quand on arrive pour la première fois même dans un hameau, il faut demander des renseignements: à plus forte raison à Osloviça. « Je me perdrai aussi facilement ici que dans la forêt, » pensa Marysia. Il ne lui restait donc qu'à s'adresser à quelqu'un. Elle se fit indiquer la maison du commissaire, mais on lui dit qu'il était en voyage. Elle alla chez le chef du district, on lui répondit qu'il était à son bureau.

Elle se mit alors à la recherche de ce bureau, chercha, chercha, et vit enfin un palais si grand

qu'il en était effrayant; devant ce palais, il y avait un grand nombre de briskas, de chariots et de voitures juives. Rzepova se crut devant quelque synagogue. « Où est le bureau du chef de district? » demanda-t-elle à un passant. « Mais vous êtes devant! » Elle rassembla son courage et entra. Elle regarda et ne vit que des corridors, des portes à droite, des portes à gauche, plus loin encore des portes et des portes, et, sur chacune d'elles, des inscriptions. La femme se signa et ouvrit l'une de ces portes timidement, doucement; elle se trouva alors dans une grande pièce où il y avait des confessionnaux, comme dans une église. Derrière un de ces confessionnaux on apercevait un monsieur vêtu d'un frac à boutons d'or; devant, il y avait des messieurs et des messieurs; ils payaient, payaient, et le monsieur en frac, tout en fumant une cigarette, écrivait des reçus qu'il leur délivrait. Dès que l'un d'eux avait son reçu, il s'en allait. La Rzepova se dit alors qu'elle aussi aurait, sans doute, à payer; et elle regretta d'avoir donné ses trois copeks au mendiant. Elle s'approcha du confessionnal, très intimidée; mais nul ne parut la remarquer. Elle

resta là, debout. Une heure s'écoula; les uns entraient, les autres sortaient; la pendule faisait tic-tac; et elle, la malheureuse, attendait toujours. Il y avait de moins en moins de monde, enfin il n'y eut plus qu'elle seule. Elle s'approcha encore et se hasarda à dire :

— Que Dieu soit loué!

— Que voulez-vous?

— Monsieur le chef du district...

— Ici, c'est la caisse.

— Monsieur le chef de district...

— Ici, c'est la caisse, vous dis je.

— Et où est monsieur le chef?

L'employé lui indiqua une porte, de sa plume :

— Par là!

Marysia se retrouva dans le corridor. Par-là! oui, mais par où? Il y avait des portes sans nombre. Où aller, où? Enfin elle se trouva parmi des personnes qui entraient soit par une porte, soit par une autre. Un paysan se tenait là, un fouet à la main : elle s'approcha de lui.

— Monsieur?

— Que vous faut-il?

— Où est le chef?

— Est-ce que je le sais?

Elle le demanda encore à un homme à boutons d'or, mais qui n'était pas en frac et avait les coudes troués. Celui-ci ne voulut pas même l'écouter; — il se contenta de répondre :

— Je n'ai pas le temps.

La Rzepova poussa la première porte venue. Elle n'avait pas remarqué qu'il était écrit, sur cette porte : « Entrée formellement interdite au public. »

Dès qu'elle eut ouvert la porte, elle regarda autour d'elle. La pièce était déserte, quelqu'un dormait sur un banc placé sous la fenêtre. Par une autre porte entrebâillée, on apercevait des messieurs en frac qui allaient et venaient.

La femme s'approcha de l'homme qui dormait; il ne l'effrayait pas trop, car il avait l'air simple, et était chaussé de bottes déchirées.

Elle le toucha à l'épaule. Il se souleva, la regarda et dit d'un ton rogue :

— C'est défendu!

La femme sortit vivement. Il referma violemment la porte derrière elle.

Pour la troisième fois, elle se retrouva dans le corridor.

Elle s'assit près de la porte, et, avec la patience propre aux paysans, elle résolut d'attendre là, fût-ce jusqu'à la fin du monde. Peut-être quelqu'un lui demanderait-il enfin ce qu'elle voulait? Elle ne pleurait pas, mais ses yeux lui brûlaient, et les portes commençaient à danser devant elle.

Et que de monde autour d'elle, à droite, à gauche ! Les portes se refermaient avec fracas, les gens couraient, comme au marché, criaient à tue-tête. Enfin, Dieu eut pitié d'elle. Un vieux monsieur sortit par la porte près de laquelle elle se tenait. Dès qu'elle l'aperçut, elle se rappela l'avoir vu à l'église. Le vieux monsieur la remarqua :

— Que voulez-vous ? Que faites-vous ici, ma bonne femme?

— Je viens chez le chef du district.

— Ici, c'est l'huissier, et non le chef du district.

Et il lui indiqua une autre porte, au fond du corridor.

— Vous voyez cette porte là-bas, où il y a une plaque verte? C'est là ; mais n'y allez pas, il est

occupé. Attendez ici, il doit passer par ce corridor.

Et le vieux monsieur s'éloigna ; la paysanne le suivit des yeux comme elle aurait suivi un ange gardien.

Elle attendit longtemps encore; mais enfin la porte à plaque verte s'ouvrit bruyamment ; un militaire d'un certain âge sortit et traversa le corridor, l'air pressé. On voyait immédiatement que c'était le chef, car quelques femmes l'abordaient et Rzepova entendit : « Monsieur le chef! Un tout petit mot, monsieur le chef! Monsieur le chef, je vous en prie. » Mais il paraissait ne rien entendre et suivait son chemin. La vue de la paysanne se troubla quand il s'approcha d'elle. « Que la volonté de Dieu s'accomplisse! » se dit-elle, et elle s'avança au milieu du corridor; elle tomba à genoux, les mains levées, et lui barra le passage.

Il regarda, s'arrêta; toute la procession des quémandeurs s'arrêta ausssi devant elle.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

— Oh! le plus saint des chefs!...

Elle ne put en dire davantage, son effroi était tel que la voix lui manqua.

— Qu'y a-t-il?

— O..., ô..., c'est pour... la conscription...

— Qu'est-ce qu'il y a, enfin? On veut vous faire soldat?... Quoi?

Les quémandeurs éclatèrent de rire, afin de mettre le chef en belle humeur, mais lui, se tournant vers sa suite de courtisans, observa :

— Je vous prie d'être plus calmes!

Et, s'adressant à la Rzepova d'un ton où perçait l'impatience:

— Plus vite. Que voulez-vous? Je n'ai pas le temps...

Mais les rires des courtisans avaient fait perdre la tête à la Rzepova qui ne put que balbutier des mots sans suite: « Bourak... Rzepa... Rzepa... Bourak... (1). »

— Elle doit être ivre, observa quelqu'un.

— Elle a laissé sa langue chez elle, fit un autre.

— Que voulez-vous? demanda le chef, d'un ton plus impatient encore. Êtes-vous ivre?

— Jésus! Marie! s'exclama la femme, sentant

(1) *Rzepa*, en polonais, signifie : navet, et *Bourak*, betterave (note du traducteur).

lui échapper la dernièreplanche de salut.—Vous le plus saint des chefs...

Mais il était réellement très occupé par maintes affaires ; et comme il ne pouvait lui arracher une parole sensée, il fit un signe de tête en disant :

— L'eau-de-vie ! l'eau-de-vie ! Et elle est toute jeune, et très jolie, encore !...

Puis, s'adressant à Rzepova d'une voix qui la fit presque rentrer sous terre :

— Quand tu auras cuvé ton vin, va conter ton affaire au conseil communal, et on me fera savoir de quoi il s'agit !

Et il sortit, suivi des quémandeurs répétant : « Monsieur le chef » « Un petit mot ».

Les corridors étaient déserts, tout était silencieux, l'enfant de la Rzepova se mit à pleurer tout à coup. Elle même sembla s'éveiller de quelque pénible sommeil, se leva, prit son enfant et fredonna :

— Do... do... do...

Puis elle sortit. Le ciel se couvrait de nuages, des éclairs brillaient à l'horizon. La chaleur était étouffante.

Je ne me charge pas de décrire ce qui se passait dans l'âme de la Rzepova, quand elle se retrouva devant l'église, sur le chemin menant à Barania-Glova.

Ah! si Mlle Edvige s'était trouvée dans une telle situation, j'aurais immédiatement écrit un chapitre sensationnel, destiné à convaincre les positivistes les plus invétérés qu'il existe encore des créatures idéales, dans ce bas monde. Mais Mlle Edvige se serait rendu compte de chacune de ses sensations; les remords désespérés de sa conscience se seraient traduits par des mots et des pensées non moins dramatiques et non moins désespérés.

Tandis que la Rzepova? Le simple peuple, lorsqu'il souffre, souffre, rien de plus ; et cette malheureuse, accablée par le sort, ressemblait à un pauvre oiselet qu'un méchant enfant torture. Elle allait droit devant elle; le vent la faisait chanceler ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front; et c'était tout. De temps à autre, son enfant, décidément malade, ouvrait la bouche et respirait comme s'il allait rendre l'âme : et elle lui murmurait doucement : « Mon petit

Jean, mon bon petit Jean, mon chéri, » et pressait de ses lèvres maternelles le front brûlant de la petite créature. Elle dépassa enfin l'église et se trouva en plaine. Elle avait déjà parcouru quelques verstes, quand elle s'arrêta soudain : un paysan ivre venait à sa rencontre.

Les nuages devenaient de plus en plus noirs, l'orage menaçait, un éclair brillait de temps à autre ; mais le paysan ne sourcillait pas ; les pans de son vêtement de gros drap flottaient au vent, sa casquette était rejetée en arrière et il allait, titubant et chantant gaiement.

Quand il aperçut la paysanne, il s'arrêta, se croisa les bras, et s'écria : « Voilà une belle femme ! » Il voulut la prendre par la taille ; mais la malheureuse, effrayée autant pour son enfant que pour elle, recula ; le paysan essaya de l'atteindre ; mais, comme il était ivre, il tomba. Il se releva bientôt, mais ne la poursuivit cependant pas ; il se contenta de prendre une pierre et de la lui lancer.

La Rzepova sentit une douleur à la tête et un vertige la prit ; elle eut peur. Mais, ne pensant qu'à son enfant, elle se mit à courir. Elle s'ar-

rêta au pied d'un calvaire, et, s'étant retournée, elle vit que le paysan était déjà loin. Sentant que quelque chose de chaud lui coulait dans le cou, elle y porta la main, regarda ses doigts : — c'était du sang.

Sa vue se troubla, elle s'évanouit. Quand elle reprit connaissance, elle était appuyée à la croix. Elle aperçut de loin le cabriolet d'Oscierzyna avec le jeune seigneur et la gouvernante.

M. Oscierzynski ne connaissait pas la Rzepova ; mais elle le connaissait, l'ayant vu souvent à l'église ; elle voulut s'approcher de la voiture pour demander, au nom de la miséricorde divine, qu'ils prissent au moins son enfant, car l'orage menaçait de plus en plus ; elle se leva, mais ne put marcher.

Le cabriolet n'était plus qu'à quelques pas ; le jeune homme, voyant une inconnue debout près du calvaire, lui cria :

— Hé ! la femme, asseyez-vous.

— Que Dieu vous...

— Par terre, par terre...

Le jeune maître d'Oscierzyna était connu comme farceur dans tous les environs ; et comme il avait

l'habitude de se moquer de tous ceux qu'il rencontrait, il se moqua de la Rzepova, puis il continua sa route. Ses éclats de rire et ceux de la gouvernante parvinrent aux oreilles de la jeune femme, qui les vit s'embrasser, puis disparaître dans l'obscurité croissante.

Elle se retrouva seule sur la route. Mais ce n'est pas en vain qu'on dit : « Les femmes et les crapauds ne sauraient être tués, même à coups de haches ; » car, une heure après, elle essayait de se traîner, et quoique ses jambes pliassent sous elle, elle put cependant continuer sa route.

— Qu'est ce que ce pauvre innocent a donc fait, ce pauvre petit poisson doré ? répétait-elle en serrant son petit Jean, malade, contre sa poitrine.

La fièvre la prit elle aussi, sans doute, car elle se mit à marmotter, comme ivre :

— Dans la chaumière le berceau est vide, et mon homme s'en est allé à la guerre avec une carabine !

Le vent fit envoler son bonnet, ses magnifiques cheveux se répandirent sur ses épaules.

Soudain un éclair sillonna les nues ; et la fou-

dre tomba si près de là qu'une odeur de soufre l'enveloppa toute ; elle s'affaissa, mais le coup de tonnerre qui suivit lui fit recouvrer ses esprits. Elle regarda le ciel ; il était noir, impitoyable, furieux ; elle se mit à chanter d'une voix tremblante : « Sous votre protection... » Un reflet jaune de mauvais augure tombait des nuages sur la terre. La Rzepova entra enfin dans la forêt, mais là il faisait encore plus sombre, plus effrayant. De temps à autre un bruit soudain passait dans les arbres ; on eût dit qu'ils se murmuraient l'un à l'autre : « Que va-t-il arriver, mon Dieu ? »

Puis le calme renaissait. Parfois une voix, partant de l'épaisseur d'un taillis, se faisait entendre ; et la Rzepova frissonnait des pieds à la tête en pensant que c'était, peut-être, « le mauvais » qui riait dans les flaques d'eau. « Pourvu que j'arrive au bout de cette forêt, que j'arrive, enfin ! se disait-elle ; là-bas, à la lisière, je trouverai tout de suite le moulin et la maison de Jagodzinski le meunier ! » Rassemblant ses dernières forces, elle se mit à courir. Les nuages avaient crevé ; une pluie, mêlée de grêle, tombait

à torrents ; le vent soufflait si fort que les branches des arbres ployaient jusqu'à terre ; la forêt était toute enveloppée par le brouillard et la pluie. On distinguait à peine le chemin.

Les arbres se baissaient jusqu'au sol, gémissaient, s'inclinaient, les rameaux craquaient.

Rzepova se sentit défaillir.

— Au secours ! au secours ! appela-t-elle d'une voix faible ; mais personne ne l'entendit.

Le vent faisait rentrer sa voix dans sa gorge, étouffait sa respiration. Elle comprit qu'il lui serait impossible d'aller plus loin. Elle ôta son châle, son tablier, se déshabilla presque entièrement et enveloppa son enfant ; puis, apercevant non loin de là un bouleau, elle rampa jusqu'à lui ; et, après avoir mis son enfant à l'abri sous son épais feuillage, elle s'affaissa à côté.

— Mon Dieu, recevez mon âme ! murmura-t-elle.

Et elle ferma les yeux.

L'orage gronda quelque temps encore, puis se calma peu à peu. La nuit tomba, des étoiles scintillèrent çà et là. La silhouette de la Rzepova se dessinait toujours sous le bouleau.

— Hue donc! — fit une voix dans les ténèbres.

Un moment après on entendit les pas d'un cheval et le roulement d'une voiture.

C'était un fermier de Vrzeciondza, qui s'en revenait chez lui.

En apercevant la Rzepova, il descendit de voiture.

X

LE TRIOMPHE DU GÉNIE

Le fermier fit monter la Rzepova dans sa voiture, et il l'aurait certainement ramenée à Barania-Glova s'il n'avait rencontré Rzepa sur la route. Rzepa, voyant l'orage qui menaçait, avait attelé son cheval et était parti à la recherche de sa femme.

La bûcheronne garda le lit le lendemain ; mais, le surlendemain, il lui fallut se lever, car son enfant était malade. Les commères du village vinrent brûler des couronnes bénites ; et la vieille Cisova, la femme du forgeron, chassa la maladie, un tamis dans une main, une poule noire dans l'autre : ce qui apporta une grande amélioration dans l'état de l'enfant. Mais rien ne put améliorer l'état de Rzepa, qui buvait maintenant du matin au soir et auquel on ne pouvait plus faire

entendre raison. Quand sa femme revint à elle et demanda son enfant, au lieu de s'informer de sa santé il lui dit, d'un air sombre : « Tu iras encore te promener à la ville, et, pendant ce temps, notre enfant mourra ; je t'en aurais donné, s'il était mort ! » — Le cœur de la malheureuse déborda d'amertume à la vue d'une telle ingratitude. Elle aurait voulu le dire, mais ne put que crier : « Laurent ! » Puis elle leva sur son mari ses beaux yeux pleins de larmes. Le paysan s'arracha vivement du coffre sur lequel il était couché, et resta quelques instants silencieux ; puis il balbutia, d'une voix toute changée : « Ma Marysia, pardonne-moi mes paroles, je vois que je t'ai offensée ! » Et il vint lui baiser les pieds, tout en pleurant à chaudes larmes : elle pleura avec lui.

Rzepa sentit alors qu'il n'était pas digne de sa femme. Depuis, quand il revint à la maison, soit ivre, soit à jeun, jamais il ne lui adressa la parole ; il s'asseyait sur le coffre et restait là, des heures entières, les yeux fixés sur le sol. Sa femme vaquait à ses occupations comme auparavant, mais elle aussi se taisait. Plus tard, quand ils voulurent parler, ils ne surent que se dire ; aussi continuè-

rent-ils de garder le silence. Ils vivaient comme deux ennemis. Du reste, qu'avaient-ils à se dire? Ne savaient-ils pas que leur sort était fixé, que rien ne pouvait le changer? Au bout de quelques jours, de mauvaises pensées fermentèrent dans l'âme du malheureux bûcheron. Il alla à confesse, mais le prêtre lui refusa l'absolution en lui disant de revenir le lendemain. Rzepa, au lieu de prendre le chemin de l'église, prit celui du cabaret.

Les gens du village l'entendirent déclarer alors « que, puisque Dieu ne voulait pas lui venir en aide, il vendrait son âme au diable ». Tous le fuirent.

Une malédiction semblait suspendue sur la chaumière ; les commères lâchèrent la bride à leur langue et furent d'avis que le maire et le greffier agissaient très bien, parce qu'un tel vaurien ne pouvait qu'attirer la colère divine sur toute la commune. La Rzepova ne fut pas plus ménagée.

L'eau de puits vint à manquer chez eux, et la Rzepova alla puiser de l'eau au puits du cabaret; chemin faisant elle rencontra des garçons

qui, à sa vue, murmurèrent entre eux : « C'est la femme du soldat ! » L'un d'eux alla même jusqu'à ajouter : « Ce n'est pas la femme du soldat, mais celle du diable ! » Marysia continua son chemin sans répondre ; mais elle vit les enfants se signer sur son passage. Elle puisa de l'eau et s'en revint à la maison. En passant devant le cabaret, elle aperçut Samuel debout sur le seuil. Dès qu'il la vit, il ôta de sa bouche sa grosse pipe de porcelaine et appela : « Rzepova » ! Elle s'arrêta et lui demanda :

— Que me voulez-vous?

— Etes-vous allée au tribunal de la commune?

— Oui.

— Et vous êtes allée aussi chez le prêtre ?

— Oui.

— Et au château ?

— Oui.

— Vous êtes allée au district ?

— Oui.

— Et qu'avez-vous obtenu?

Pour toute réponse, la femme poussa un profond soupir.

Samuel reprit :

— Comme vous êtes sotte ! on n'en trouverait pas une plus sotte que vous dans tout Barania-Glova. Qu'aviez-vous à faire là ?

— Et où donc devais-je aller ? fit la femme.

— Où? repartit le Juif. Et sur quoi le contrat est-il écrit ? sur du papier ; plus de papier, plus de contrat ; déchirez le papier, et ce sera fini !

— Comme vous êtes malin ! répliqua la Rzepova ; si j'avais le papier, il y a longtemps que je l'aurais déchiré !

— Est-ce que vous ne savez pas que le contrat est chez le greffier ? Et moi, je vous dis que vous obtiendrez tout de lui ; il m'a dit à moi-même : « Que la Rzepova vienne me demander le papier, je le déchirerai, et ce sera tout ! »

La Rzepova ne répondit rien ; elle saisit l'anse de son seau et se dirigea vers la maison du greffier.

La nuit tombait. . . . .
. . . .

XI

FINIE, L'INFORTUNE

Le Chariot brillait au firmament, quand la porte de la chaumière des Rzepa tourna sur ses gonds; la femme du bûcheron entra doucement. Dès qu'elle eut passé le seuil, elle s'arrêta, comme pétrifiée. Elle espérait qu'à cette heure son mari serait au cabaret, selon la coutume : aussi sa stupéfaction fut-elle grande de l'apercevoir assis sur le coffre, les yeux baissés, la tête dans les mains.

Le feu s'éteignait dans la cheminée.

— D'où viens-tu ? — demanda Rzepa d'un ton morne.

Au lieu de répondre, sa femme se jeta à ses pieds avec des sanglots.

Au bout de quelques instants, elle lui cria :

— Laurent ! Laurent ! c'est pour toi que je me

suis déshonorée! Il m'a prise, et ensuite il m'a chassée avec des injures. Laurent, aie pitié de moi! Laurent ! mon cher cœur... Laurent...

Laurent tira une hache du coffre.

— Non, dit-il d'une voix calme, je n'aurai pas pitié! Ta dernière heure est arrivée: dis adieu à ce monde, car tu ne le verras plus. Tu ne resteras plus assise dans notre chaumière, malheureuse, tu resteras couchée dans le cimetière... tu...

Sa femme le regarda, épouvantée.

— Est-ce que tu veux me tuer?

Il répondit :

— Ne perdons pas notre temps inutilement, Marysia! Fais le signe de la croix et ce sera tout! Tu ne le sentiras même pas!

— Laurent... est-ce que vraiment ?...

— Mets ta tête sur ce coffre...

-- Laurent !...

— Mets ta tête sur le coffre, te dis-je, cria-t-il, l'écume aux lèvres.

— Mon Dieu ! au secours! au secours!...

Un coup sourd résonna; on entendit un gémissement et une tête heurta le sol : un second

coup, un gémissement plus faible ; puis un troisième, un quatrième, un cinquième, un sixième. Un ruisseau de sang coula sur le plancher, les charbons dans la cheminée s'éteignirent tout à fait. Un frisson secoua la Rzepova, de la tête aux pieds, son corps se raidit, puis resta immobile.

Bientôt après, une lueur rouge éclaira les ténèbres.

Les bâtiments du château brûlaient.

ÉPILOGUE

Et maintenant je vous dirai quelque chose à l'oreille, chers lecteurs : Rzepa n'aurait pas été soldat, un accord signé au cabaret ne suffisant pas. Mais, voyez-vous, les paysans ne se connaissent guère à ces choses-là, et les nobles, grâce à leur « non-intervention », n'en savent guère davantage...

Mais... mais M. Zolzikiévicz, lui, qui en savait un peu plus, comptait faire traîner l'affaire, et espérait que la peur jetterait la femme dans ses bras.

Et il ne s'était pas trompé, le grand homme.

Vous me demanderez : « Qu'est-il advenu de lui ? » Que devait-il en advenir ? Après avoir mis le feu au château, Rzepa se disposait à aller à sa recherche pour en tirer vengeance quand les cris « au feu! » réveillèrent tout le village : et Zolzikiévicz fut sauvé.

Jusque maintenant il est toujours greffier de Barania-Glova. Mais il espère être nommé juge avant peu. Il espère toujours, aussi, que Mlle Edvige lui serrera la main, quelque jour, sous la table.

Cette double espérance se réalisera-t-elle? L'avenir nous l'apprendra.



SUR LA COTE D'AZUR

SUR LA COTE D'AZUR

I

Le peintre avait pris place à côté de Mme Elzen dans une voiture découverte. Il avait devant lui les deux jumeaux, Rémus et Romulus. Tantôt il causait, tantôt il réfléchissait à une situation qui exigeait un prompt dénouement, tantôt il regardait la mer. Et le spectacle valait vraiment la peine d'être regardé. Ils allaient de Nice à Monte-Carlo par la vieille Corniche, c'est-à-dire par la route qui longe les rochers, très haut au-dessus de la mer. A gauche, entassés l'un sur l'autre, des rochers gris avec des reflets de rose et de perle, complètement dénudés, leur dérobaient la vue; à droite bleuissait la Méditerranée, qui semblait s'étendre très bas au-dessous d'eux, et donnait l'impression d'un précipice en même temps que de l'infini. Des hauteurs où ils se

trouvaient, les barques des pêcheurs paraissaient être de petites taches blanches; et il était parfois difficile de distinguer une voile lointaine d'une mouette planant au-dessus des vagues.

Mme Elzen appuya son épaule contre celle de Swirski, d'un mouvement de femme enivrée qui ne se rend plus bien compte de ses actes; et elle laissa ses yeux errer sur le miroir liquide.

A ce contact, un frisson de volupté parcourut Swirski de la tête aux pieds. Il se dit que, si Rémus et Romulus n'avaient pas été là, il aurait pu entourer de son bras la taille de la jeune femme et la serrer sur sa poitrine. Mais une sorte de crainte s'empara de lui à la pensée qu'alors c'en serait fait des hésitations, et que la situation aurait son dénouement. Pendant qu'il réfléchissait ainsi, Mme Elzen lui dit :

— Faites arrêter, je vous prie!

Swirski donna au cocher l'ordre d'arrêter, et, pendant quelques secondes, ils gardèrent le silence.

— Comme tout est calme ici, après le brouhaha de Monte-Carlo! fit la jeune veuve.

— J'entends de la musique, dit le peintre;

on joue sans doute à bord, à Villefranche.

Effectivement, par intervalles, on entendait les sons assourdis apportés par le même zéphir qui apportait le parfum des orangers et des héliotropes. En bas on apercevait les toits des villas, éparses sur le rivage, et cachées dans des bosquets d'eucalyptus. A côté d'elles, de larges taches blanches formées par les amandiers en fleurs, et des taches roses formées par les fleurs des pêchers. Plus bas encore s'étendait le golfe de Villefranche, tout ensoleillé et couvert de navires.

La vie débordait en bas et formait un singulier contraste avec l'absence de vie des montagnes nues et arides, au-dessus desquelles s'étendait un ciel sans nuages, si limpide qu'il en avait l'éclat du verre. Tout disparaissait et se rapetissait parmi la sérénité de ces masses ; et la voiture, avec son petit groupe de voyageurs, semblait être quelque scarabée attaché à un rocher qui aurait grimpé hardiment jusqu'à ces hauteurs.

— C'est ici que finit la vie — observa Swirski, en regardant la nudité des rochers.

Alors Mme Elzen s'appuya plus fort encore sur son bras et répliqua, d'une voix traînante et endormie :

— Et à moi, il me semble qu'elle ne fait qu'y commencer !

Après un instant de silence, Swirski reprit, non sans émotion dans la voix :

— Peut-être avez-vous raison !

Et il lui jeta un regard scrutateur. Mme Elzen leva également les yeux sur lui, mais elle abaissa bientôt ses paupières, comme troublée ; — et quoique la banquette de devant fût occupée par ses deux garçons, on eût pu la prendre en ce moment pour une jeune fille dont les prunelles ne peuvent supporter le premier éblouissement de l'amour. Puis tous les deux se turent ; les sons de la musique montaient toujours jusqu'à eux.

Bientôt, on aperçut, loin dans la mer, juste à l'entrée du golfe, un panache de fumée, et le calme solennel de l'entourage fut troublé par Rémus qui, se levant brusquement, s'écria :

— Tiens ! *le Formidable !*

Mme Elzen jeta un regard mécontent sur le petit garçon.

— Rémus — fit-elle — veux-tu te taire?

— Mais maman, c'est *le Formidable !*

— Quel insupportable garçon!

— Pourquoi ?

— C'est un sot, mais cette fois il a raison — dit subitement Romulus — nous sommes allés à Villefranche hier (il se tourna vers Swirski) — vous nous avez vus à bicyclette — et on nous a dit que toute l'escadre était en rade à l'exception du *Formidable*, qui devait arriver aujourd'hui.

Rémus répartit aussitôt, en appuyant fortement sur chaque dernière syllabe:

— Tu es toi-même un sot...

Et ils se donnèrent réciproquement des coups de coude. Mme Elzen, sachant par expérience combien leur éducation et leur façon de parler choquaient Swirski, leur imposa silence, puis elle ajouta :

— Je vous ai dit, à vous et à M. Kresowicz, de ne jamais parler autrement qu'en polonais entre vous !

Kresowicz était un étudiant phthisique que Mme Elzen avait rencontré à Nice et engagé comme

précepteur pour ses fils, un peu sur le conseil de Swirski.

Après un moment, la voiture se remit en route, grinçant sur les cailloux.

— C'est vous qui avez insisté pour les emmener — dit Mme Elzen d'une voix douce, — vous êtes trop bon pour eux ! Il faudra venir ici la nuit, par un beau clair de lune. Voulez-vous y revenir tantôt ?

— Je le veux toujours, — répondit Swirski — ; mais aujourd'hui il n'y a pas de lune et votre dîner se prolongera sans doute jusque très tard dans la soirée.

— C'est vrai — dit Mme Elzen ; — mais vous me préviendrez quand il y aura pleine lune. C'est dommage que je ne vous aie pas invité seul à ce dîner... Une nuit de pleine lune, la vue doit être charmante d'ici, quoique, sur ces hauteurs, on souffre toujours de palpitations de cœur. Si vous pouviez voir comme mon cœur bat en ce moment ! Il bat, bat... voyez mon pouls : on le voit battre à travers le gant.

Et elle tendit à Swirski sa main, une main serrée dans un long gant de Suède. Il la prit

dans les deux siennes et se mit à l'examiner :

— Non — dit-il — on ne le voit pas bien, mais on peut l'entendre.

Et, penchant la tête, il posa son oreille sur les boutons du gant, qu'il appuya fortement contre son visage; puis, l'ayant effleuré, à la dérobée, de ses lèvres, il reprit :

— Quand, dans mon enfance, il m'arrivait d'attraper un oiseau, son cœur battait de même; le vôtre bat comme celui d'un oiseau captif.

Elle sourit tristement et répéta :

— Comme celui d'un oiseau captif...

Un instant après, elle demanda :

— Et que faisiez-vous des oiseaux pris au piège ?

— Je m'y attachais beaucoup. Mais ils s'envolaient toujours...

— Vilains oiseaux !...

Le peintre continua, non sans émotion :

— Et la vie s'est ainsi arrangée que j'ai toujours cherché vainement un oiseau qui consentît à rester auprès de moi; enfin, j'ai perdu tout espoir.

— Non, ayez confiance! — dit Mme Elzen.

Et Swirzki pensa alors qu'une chose qui durait depuis tant de temps devait être définitive, et qu'il en adviendrait ce qu'il en adviendrait. Il éprouvait en ce moment la sensation d'un homme qui se bouche les yeux et les oreilles pour sauter à l'eau, mais il sentait en même temps qu'il était trop tard pour réfléchir.

— Ne serait-ce pas mieux pour vous de marcher un peu? questionna-t-il. La voiture nous suivra et nous pourrons causer plus librement.

— Bien! répondit-elle d'une voix résignée.

Swirski toucha le cocher du bout de sa canne, la voiture s'arrêta, et ils descendirent. Rémus et Romulus coururent en avant et s'arrêtèrent à quelque cinquante pas de là, afin de regarder d'en haut les maisons d'Eze et de lancer des pierres sur les oliviers, au-dessous d'eux. Swirski et Mme Elzen restèrent seuls; mais, ce jour-là, une fatalité semblait les poursuivre: car, avant même d'avoir pu profiter d'un moment, ils aperçurent, arrêté près de Rémus et de Romulus,

un cavalier venant de Monaco, suivi d'un groom habillé à l'anglaise.

— C'est de Sinten — dit Mme Elzen d'une voix impatientée.

— Oui, je le reconnais.

Un instant après, ils aperçurent devant eux une tête de cheval et au-dessus de cette tête le visage du jeune Sinten. Il hésita un moment, se demandant s'il ne valait pas mieux saluer et poursuivre sa route; mais, s'étant dit probablement que, s'ils avaient voulu rester seuls, ils n'auraient pas emmené les enfants, il mit pied à terre, et, après avoir fait un signe au groom, il vint s'incliner devant Mme Elzen.

— Bonjour! — répondit-elle d'un ton un peu sec. — Est-ce votre heure de promenade ?

— Oui, Madame. Le matin, je tire aux pigeons avec Vilkisbey, je ne puis donc pas monter, de crainte de m'exciter le pouls. J'ai déjà sept pigeons de plus que lui. Savez-vous que *le Formidable* arrive aujourd'hui à Villefranche, et qu'après-demain l'amiral donne un bal à bord?

— Nous l'avons vu entrer en rade.

— J'allais précisément à Villefranche, pour

voir un officier de mes amis ; mais il est déjà bien tard ! Me permettrez-vous, Madame, de vous accompagner jusqu'à Monte-Carlo ?

Mme Elzen fit un signe de tête affirmatif, et ils continuèrent leur route ensemble.

Sinten, qui était grand amateur de chevaux, se mit immédiatement à vanter le « hunter » sur lequel il était venu.

— Je l'ai acheté à Waxford, dit-il. Waxford avait perdu au trente-et-quarante et avait besoin d'argent. Un vrai pur-sang irlandais ; et je donnerais ma tête qu'il n'y a pas meilleur hunter sur toute la Corniche ; il est seulement difficile à monter.

— Est-il vicieux ? demanda Swirski.

— Lorsque je suis sur son dos, il est comme un enfant. Il s'est habitué à moi ; mais vous, Monsieur, par exemple, vous ne pourriez pas le monter !

Swirski qui, en fait que de sport, était d'une vanité frisant l'enfantillage, répliqua immédiatement :

— Et pourquoi ?

— Ne l'essayez pas, du moins ici, au-dessus de ce précipice ! implora Mme Elzen.

Mais Swirski avait déjà posé la main sur le cou du cheval; et, une seconde après, il était en selle sans que le cheval eût songé à lui opposer la moindre résistance. L'animal n'était peut-être pas le moins du monde vicieux, ou peut-être avait-il compris que, dans cet endroit escarpé, au-dessus du précipice, mieux valait ne pas se permettre le moindre écart.

L'écuyer et le cheval disparurent bientôt à un tournant de la route.

— Il ne monte pas mal, fit de Sinten, mais il me crèvera mon cheval!

— Votre cheval s'est montré bien tranquille, dit Mme Elzen.

— Et je m'en réjouis beaucoup, car ici un accident serait vite arrivé! J'avais même un peu peur.

Et un léger embarras se peignit sur ses traits; d'abord parce que ce qu'il avait dit de son cheval ressemblait un peu à un mensonge, et ensuite parce qu'entre Swirski et lui existait comme une secrète animosité.

De Sinten n'avait jamais eu d'intentions sérieuses relativement à Mme Elzen: mais il eût pré-

féré que nul ne vînt se mettre en travers de celles qu'il avait.

Et, pour comble, quelques semaines auparavant, il avait eu une légère altercation avec le peintre. Sinten, qui était un aristocrate endurci, avait déclaré, à dîner chez Mme Elzen, que, « selon lui », un homme n'était homme qu'à partir du titre de baron, et Swirski, dans un moment de belle humeur, lui avait alors demandé « s'il voulait dire au-dessus ou au-dessous de ce titre »? Le jeune homme, que cette réponse avait piqué au vif, était allé demander conseil à deux amis sur la conduite à tenir; mais son étonnement avait été grand d'apprendre que Swirski avait une couronne ducale dans ses armoiries. La force physique peu commune du peintre, son adresse au pistolet contribuèrent aussi beaucoup à calmer les nerfs du baron. L'incident n'eut donc pas de suites; il ne laissa qu'une certaine animosité dans les deux cœurs. Du reste, depuis le jour où Mme Elzen avait paru pencher définitivement du côté de Swirski, cette animosité était devenue toute platonique.

Le peintre la ressentait toutefois fortement.

Dans le cercle de leurs connaissances, on commençait à parler de son amour pour Mme Elzen, et il soupçonnait Sinten et ses amis de se moquer de lui. Ceux-ci, à vrai dire, ne s'étaient jamais trahis par la moindre parole, mais Swirski n'en avait pas moins la conviction qu'il en était ainsi, et cela le blessait, surtout à cause de Mme Elzen. Il était donc enchanté que, maintenant, grâce à l'humeur pacifique de son cheval, Sinten pût passer pour un homme qui, sans cause plausible, débite des mensonges; et, dès qu'il fut revenu vers eux, il dit :

— C'est un bon cheval, et d'autant meilleur qu'il est doux comme un mouton !

Puis il mit pied à terre, et ils reprirent leur marche à trois, et même à cinq, car Rémus et Romulus marchaient à quelques pas devant eux. Mme Elzen, soit pour causer quelque ennui au baron, ou même pour s'en débarrasser, mit la conversation sur la peinture et l'art en général, choses complètement étrangères au jeune sportsman. Mais lui n'en continua pas moins à conter les potins de la maison de jeu, et félicita la jeune femme de sa chance de la veille, ce qu'elle écouta

d'un air contraint, toute honteuse devant Swirski d'avoir pris part au jeu. Son embarras s'accrut encore quand Romulus dit, à son tour :

— Maman, tu nous as dit que tu ne jouais jamais ! Donne-nous un louis à chacun ! Vite !

Elle répondit, comme ne parlant à personne en particulier :

— Je cherchais le conseiller Kladzki pour l'inviter à dîner, et nous nous sommes amusés un peu.

— Donne-nous un louis à chacun ! répéta Romulus.

— Ou achète-nous une petite roulette ! ajouta Rémus.

— Ne m'ennuyez pas ! et montons en voiture ! Au revoir, monsieur de Sinten !

— A sept heures ?

— A sept heures !

Sur ce, ils se séparèrent, et un instant après Swirski était de nouveau installé à côté de la jolie veuve ; cette fois ils occupaient la banquette de devant, pour mieux jouir du coucher du soleil.

— On dit que Monte-Carlo est mieux abrité que Menton même, dit la veuve : mais, hélas ! com-

me il me fatigue parfois ! Ce brouhaha continuel, ce mouvement, ces connaissances qu'il faut faire bon gré mal gré ! Parfois j'ai envie de m'enfuir et d'aller passer le reste de l'hiver dans quelque coin tranquille où je pourrai ne voir que les gens que je veux voir. Lequel de ces endroits vous plaît le mieux, à vous ?

— J'aime beaucoup Saint-Raphaël. Les rochers y descendent jusqu'à la mer.

— Oui, mais c'est si loin de Nice ! répliqua-t-elle à voix basse, et votre atelier est à Nice !

Le silence régna pendant un instant.

Mme Elzen le rompit pour demander :

— Et Antibes ?

— C'est vrai, j'oubliais Antibes !

— Et c'est si près de Nice ! Restez un peu après le dîner, et nous choisirons l'endroit où il faut nous réfugier pour fuir le monde.

Il la regarda jusqu'au fond des yeux et demanda :

— Voudriez-vous vraiment fuir le monde ?

— Parlons franchement, répondit-elle, je sens un doute dans votre question. Vous supposez que je parle ainsi afin de me faire passer pour

meilleure ou pour moins superficielle que je ne le suis... Et vous avez le droit d'avoir cette opinion, en me voyant sans cesse entraînée par le tourbillon mondain; mais je vous répondrai à cela que, parfois, l'homme court à toutes jambes dans une direction parce qu'un jour on l'y a poussé... et il supporte alors malgré lui les conséquences d'une existence antérieure. Quant à moi, peut-être y a-t-il en cela de la faiblesse d'une femme qui, sans le secours d'autrui, ne peut acquérir aucune énergie — je l'avoue... Ce qui ne m'empêche pas toutefois de soupirer sincèrement après un cœur paisible, une vie plus calme. Qu'on dise ce qu'on veut, nous sommes comme des plantes grimpantes: dès qu'elles ne peuvent grimper, elles doivent ramper sur le sol... Et voilà pourquoi on se trompe souvent en croyant que nous rampons volontairement. Par ce rampement, j'entends une vie frivole, mondaine, sans idée élevée. Mais comment puis-je me défendre? Quelqu'un demande à m'être présenté, puis me fait une visite, une seconde, une troisième et des dizaines enfin... Que puis-je y faire? Ne pas l'inviter? Mais pourquoi? Au con-

traire je l'invite parce que, plus j'ai de monde chez moi, plus tous me sont indifférents, et moins aucun d'eux a le droit de croire qu'il occupe une place à part.

— Vous avez raison en cela, repartit Swirski.

— Vous voyez! Mais c'est ainsi que se forme le courant de la vie mondaine, courant auquel je ne peux m'arracher de mes propres forces, et qui m'ennuie et me fatigue souvent jusqu'à me faire pleurer de lassitude.

— Je vous crois, Madame.

— Et vous devez me croire ; mais croyez aussi que je suis moins frivole, meilleure que je ne le parais. Quand vos doutes se seront dissipés ou quand on médira de moi, dites-vous seulement : elle doit aussi avoir quelques bons côtés. Si vous le pensez, je me croirai la plus heureuse des femmes.

— Je vous donne ma parole que je préfère toujours ne penser que du bien de vous.

— Et il le faut, insista-t-elle d'une voix tendre, car si même tout ce qu'il y a en moi de bon était étouffé, tout renaîtrait auprès de vous... Je voudrais vous dire quelque chose... mais je crains...

— Dites!

— Vous ne m'accuserez pas d'exaltation ou de quoi ce soit de mauvais?... Non, je ne suis pas une exaltée ; je parle en femme raisonnable qui admet la réalité en s'en étonnant un peu. Près de vous, je retrouve mon âme de jadis, calme, sereine, mon âme de jeune fille... Et pourtant je suis vieille... j'ai trente-cinq ans.

Swirski leva vers elle un visage épris; il porta lentement à ses lèvres la petite main de sa compagne, et dit :

— Auprès de moi, vous êtes encore une enfant : j'ai quarante-huit ans; — et voici mon image, ajouta-t-il en désignant du doigt le soleil couchant.

Elle regarda l'astre, dont les rayons se reflétaient dans ses yeux, et elle murmura tout bas, comme pour elle-même :

— Admirable, merveilleux !...

Effectivement le coucher du soleil était admirable et merveilleux. Au-dessus, les nuages légers que le vent dispersait prenaient la forme de palmes et brillaient comme de l'or. Le rivage était dans l'ombre ; plus loin, au large, tout était

lumineux. En bas, les cyprès immobiles se découpaient distinctement sur le fond bleu de l'air.

II

Les convives de Mme Elzen se réunirent à l'Hôtel de Paris, à sept heures du soir. On leur donna une salle à part avec un salon y attenant, où le café devait être servi après le dîner. Mme Elzen avait annoncé un dîner « sans cérémonie »; — les hommes toutefois étaient venus en frac et en cravate blanche; l'hôtesse avait une robe rose-pâle décolletée; un long pli Watteau descendait du haut du corsage jusqu'au bas de la robe. Elle paraissait très jeune et très fraîche. Elle avait un visage mince et une toute petite tête, ce qui avait le plus charmé Swirski au début de leur connaissance. Ses opulentes épaules avaient, surtout aux endroits où la chair se dégageait du corsage, la transparence d'une coquille de nacre; par contre ses bras étaient légèrement rouges et comme du-

veteux, de l'épaule jusqu'au coude, ce qui faisait ressortir davantage encore leur nudité.

En général il se dégageait d'elle de la gaieté, de la belle humeur, et ce charme qu'ont les femmes quand elles se sentent heureuses.

Parmi les convives, outre Swirski et de Sinten, se trouvaient le conseiller Kladzki avec son neveu Zygmunt, jeune mais audacieux, dont les yeux brillaient un peu trop expressivement quand il les posait sur Mme Elzen, et qui ne parvenait pas à le dissimuler ; le prince Valère Porzecki, âgé d'une quarantaine d'années environ, et possesseur d'un grand visage et d'un crâne pointu d'Astèque ; M. Viadrovski, riche propriétaire de puits de pétrole en Galicie, amateur d'arts et artiste dilettante ; enfin Krésowicz, le précepteur provisoire de Rémus et de Romulus, que Mme Elzen avait invité aussi parce que Swirski aimait son visage de fanatique.

La jeune hôtesse tenait fort, surtout maintenant, à avoir un salon « intellectuel », selon son expression. Elle ne parvint pas cependant, au début, à détourner la conversation des potins et incidents de la maison de jeu, que Viadrovski

décorait du nom de « slave », assurant qu'on entendait là plus d'idiomes slaves que d'autres. Viadrovski passait le temps, à Monte-Carlo, à se moquer de ses compatriotes. C'était là le dada qu'il enfourchait le plus volontiers, le chevauchant sans reprendre haleine.

Il conta ensuite comment, deux jours auparavant, « au Cercle de la Méditerranée, » à six heures du matin, il ne se trouvait plus que sept personnes, toutes d'origine slave.

— Nous naissons avec cela, dit-il en se tournant vers la maîtresse de maison. Partout ailleurs vous voyez des gens comptant ainsi : neuf, dix, onze, etc.; mais chaque véritable Slave dira malgré lui : neuf, dix, valet, dame, roi... C'est ainsi !... La crème de notre société débarque sur la Corniche, et c'est ici qu'on en extrait le fromage.

Le prince Valère, le possesseur du crâne pointu, repartit à cela, du ton d'un homme découvrant une vérité inconnue, que chaque passion qui dépassait les bornes était fâcheuse, mais que les habitués du Cercle de la Méditerranée se composaient en grande partie d'étrangers distingués

avec lesquels il était aussi utile qu'agréable de lier connaissance. Trois jours auparavant, lui-même avait rencontré un Anglais, ami de Chamberlain, qui lui avait demandé des renseignements sur les relations sociales en Pologne, et il s'était empressé de lui inscrire, sur sa carte de visite, l'état politique et économique du pays, sa situation en général et ses aspirations sociales en particulier. Ce billet parviendrait certainement, si ce n'est entre les mains de Chamberlain qui n'était pas là, du moins entre celles de Salisbury, ce qui serait encore mieux. Il était fort probable du reste qu'ils auraient le plaisir de rencontrer Salisbury au bal que l'amiral français devait donner, et pendant lequel tout *le Formidable* devait être éclairé à giorno par l'électricité.

Krésowicz, qui était non seulement irascible comme les malades, mais encore ouvertement socialiste et qui détestait la société qu'il devait fréquenter en sa qualité de gouverneur de Rémus et Romulus, au mot « carte de visite » éclata d'un rire ironique et méchant. Mais Mme Elzen, voulant détourner l'attention, prit la parole.

— Et cependant, ici, les hommes font des pro-

diges ; j'ai ouï dire que toute la route de Nice à Marseille doit être éclairée à l'électricité !

— L'ingénieur Duclos a du moins fait ce projet : mais il est mort il y a deux mois — dit Swirski. — C'était un électricien si enthousiaste qu'il a même ordonné, paraît-il, dans son testament, d'éclairer son tombeau à l'électricité.

— Alors — fit Viadrovski — on devrait lui mettre comme épitaphe : « Que Dieu lui donne le repos éternel, et que la lumière électrique l'éclaire dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il ! »

Mais le conseiller Kladzki lui reprocha vivement de railler des choses graves qui ne prêtent nullement à rire; puis il attaqua toute la Rivière. Tout n'était qu'apparence et mensonge, à commencer par les gens et à finir par les choses. Partout on était censé ne rencontrer que des « marquis, comtes et vicomtes ». mais il fallait veiller sans cesse à ce qu'il ne vous tirent pas votre mouchoir de la poche. Quant au confort, il en était de même. Son cabinet, à Vieprzkovisk, aurait tenu cinq des trous comme celui qu'on lui avait donné pour chambre à l'hôtel. Les mé-

decins l'avaient envoyé à Nice respirer de l'air pur, et la Promenade des Anglais puait comme une cour de Cracovie : vraiment ça puait, son neveu Zygmunt pouvait l'attester.

Mais Zygmunt, qui jetait des regards enflammés sur les épaules de Mme Elzen, ne l'écoutait même pas.

— Allez à Bordighera — dit Swirski, — la saleté italienne est au moins artistique, tandis que la saleté française n'est que sale.

— Et pourtant vous habitez Nice ?

— Oui, mais je ne trouverais pas d'atelier de l'autre côté de Menton. Du reste, j'ai actuellement l'intention de transporter mes pénates ailleurs, à Antibes.

Et il regarda Mme Elzen, qui sourit du coin des lèvres et baissa les paupières.

Un instant après, désirant sans doute mettre la conversation sur un terrain artistique, elle parla de l'exposition chez Rumpelmayer et des nouveaux tableaux qu'elle y avait vus deux jours auparavant, en compagnie de M. Krauss, un journaliste parisien.

Le dîner touchait à sa fin. Un quart d'heure après, tous passèrent dans le petit salon pour y prendre le café. Mme Elzen alluma une fine cigarette et, commodément appuyée au dossier du fauteuil, elle croisa les jambes. Il lui semblait qu'une certaine tenue négligée devait plaire à Swirski, artiste, et par conséquent un peu bohème. Mais comme elle était plutôt de petite taille et assez forte de hanches, sa robe se releva un peu trop haut quand elle se fut placée ainsi ; le jeune Kladzki laissa tomber une allumette et se baissa aussitôt pour la chercher, ce qui dura si longtemps que son oncle lui donna un petit coup sur l'épaule et murmura d'un ton irrité :

— Que crois-tu donc ? Où es-tu ?

Le jeune noble se redressa et marmotta :

— Je ne sais justement pas où je suis !

Mme Elzen savait, par expérience, que les hommes, même les mieux élevés, lorsque seulement ils peuvent se permettre quoi que ce soit, deviennent bientôt grossiers, surtout envers les femmes sans protection. Elle n'avait pas remarqué le mouvement du jeune Kladzki, mais en apercevant le sourire impertinent et presque cy-

nique avec lequel il répondait à son oncle, elle comprit qu'il parlait d'elle. Et, au fond de son cœur, elle éprouva un profond mépris pour toute cette société, à l'exception de Swirski et de Krésovicz, qu'elle soupçonna d'être épris d'elle malgré sa haine sociale pour les femmes de sa classe. Ce soir-là, Viadrovski lui causa presque une crise nerveuse : car il semblait s'être juré, en échange de ce qu'il avait bu et mangé, de lui empoisonner chaque cuillerée de café, à chaque minute.

Il parlait des femmes, en général et comme en passant, sans dépasser les limites des convenances : et cependant chacune de ses paroles renfermait non seulement du cynisme, mais aussi des allusions au caractère de Mme Elzen, à sa position dans la société ; paroles purement offensantes et infiniment désagréables pour elle, surtout devant Swirski qui, lui aussi, souffrait et s'impatientait en même temps.

Aussi fut-elle délivrée d'un grand poids quand les convives eurent enfin pris congé d'elle, et qu'elle se retrouva seule avec le peintre.

— Ah ! s'écria-t-elle, j'ai un commencement de

migraine et je ne sais vraiment pas ce qui se passe en moi!

— Ils vous ont fatiguée?

— Oh oui! — ils m'ont même plus que fatiguée.

— Et pourquoi les invitez-vous?

Mais elle, comme incapable de maîtriser ses nerfs plus longtemps, se rapprocha fiévreusement de lui :

— Asseyez-vous et ne remuez pas! Je ne sais pas... peut-être vais-je me perdre à vos yeux, mais j'ai besoin de cela comme d'un remède... Oui... je veux rester un moment auprès d'un honnête homme... comme ça...

Et elle s'assit près de lui, posa sa tête sur son épaule et ferma les yeux.

— Un moment comme ça... rien qu'un moment...

Soudain ses paupières se mouillèrent, mais elle mit un doigt sur ses lèvres en signe de silence, pour que Swirski ne parlât pas et lui permît de se taire.

Le peintre se troubla, car des larmes de femme faisaient toujours de lui une cire molle. La con-

fiance qu'elle lui montrait le toucha et lui emplit le cœur d'une grande douceur. Il comprit que le moment décisif était arrivé, et, lui entourant les épaules de son bras, il murmura :

— Restez auprès de moi... toujours, et donnez-moi le droit de ne jamais vous quitter!

Mme Elzen ne répondit pas, mais de grosses larmes silencieuses roulèrent sur ses joues.

— Soyez à moi! répéta Swirski.

A son tour, alors, elle lui mit un bras autour du cou, et se pressa contre lui, comme un enfant se presse contre sa mère.

Swirski se pencha, la baisa sur le front, puis but les larmes au bord de ses cils. Le désir montait en lui ; un instant après, il la saisit dans ses bras d'athlète, la serra de toutes ses forces sur sa poitrine, et voulut prendre ses lèvres.

Mais elle s'en défendit.

— Non... non, dit-elle d'une voix entrecoupée. Tu ne ressembles pas aux autres... Plus tard. non... non... Aie pitié !...

Swirski la tenait dans ses bras, légèrement renversée en arrière ; en ce moment, il « ressemblait » fort « aux autres », mais, heureusement

pour Mme Elzen, au moment où elle prononçait ces paroles, on frappa à la porte.

Ils se séparèrent vivement.

— Qui est là ? demanda Mme Elzen, d'un ton impatienté.

Le visage morose de Krésowicz se montra dans l'embrasure de la porte.

— Pardon, dit-il d'une voix saccadée. Romulus tousse et paraît avoir la fièvre... J'ai cru de mon devoir de vous prévenir, Madame...

Swirski se leva :

— Ne faut-il pas aller chercher un médecin?

Mme Elzen avait déjà recouvré son sang-froid.

— Je vous remercie, dit-elle; s'il en faut un, je le ferai chercher par quelqu'un de l'hôtel; mais d'abord je dois voir l'enfant. Merci! Il faut que je vous quitte, donc à demain... et merci encore...

Elle lui tendit une main qu'il porta à ses lèvres.

Dès qu'il fut sorti, elle se tourna vers Krésowicz et l'examina attentivement.

— Qu'a donc Romulus?

Il pâlit encore, et répondit d'une voix rude :

— Rien !

— Que signifie cela? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Cela signifie que... chassez-moi, Madame, car... je deviendrai fou...

Il tourna sur ses talons et sortit.

Mme Elzen resta un instant debout au milieu de la pièce, un éclair de colère dans les yeux, les sourcils froncés ; mais son front se rasséréna peu à peu. Elle avait en effet trente-cinq ans ; et elle venait d'acquérir, une fois encore, la preuve que nul ne pouvait résister à son charme.

En retournant à Nice, Swirski était seul dans son wagon. A chaque instant, il approchait de son visage ses mains, qui sentaient l'héliotrope. Il était agité, mais heureux, et le sang lui montait au cerveau chaque fois qu'il aspirait le parfum favori de Mme Elzen.

III

Le lendemain, il s'éveilla la tête lourde, comme après une nuit d'orgie, et en même temps avec une grande inquiétude au cœur. Lorsque la lumière du jour tombe sur un décor de théâtre, ce qui la veille avait paru féerique semble misérable. Il en est souvent ainsi dans la vie. Swirski n'avait éprouvé aucune surprise. Il savait où il allait, et qu'il irait jusque-là : et cependant, maintenant que le sort était jeté, il éprouvait une crainte indéfinissable. Il se dit que, la veille encore, il aurait pu reculer, et un regret le saisit. En vain se répétait-il qu'il était trop tard pour raisonner. Les divers reproches qu'il adressait jadis à Mme Elzen lui revenaient à l'esprit avec plus de force encore. La voix qui lui murmurait incessamment à l'oreille : « Ne sois pas un sot ! » lui criait maintenant : « Tu es un sot ! » Et il ne pouvait la faire taire ni en se prouvant le con-

traire, ni en se répétant : « C'est fini ! » car sa raison lui soufflait qu'il venait de commettre une sottise dont il devait chercher le motif dans sa propre faiblesse.

Et la honte le prit, à cette pensée. S'il avait été plus jeune, il aurait pu accuser sa jeunesse ; s'il avait vu M[me] Elzen pour la première fois, sans en avoir entendu parler auparavant, il aurait pu se justifier par l'ignorance où il était de son caractère et de son passé ; mais il la connaissait depuis longtemps. Il l'avait vue rarement, c'est vrai, mais il en avait entendu parler maintes fois : car à Varsovie on parlait d'elle plus que d'aucune autre. Les beaux esprits de l'endroit aiguisaient même leurs saillies sur elle comme un couteau sur une pierre à aiguiser, ce qui n'empêchait pas les hommes de se presser dans son salon. Les femmes, qui lui étaient moins bienveillantes, la recevaient à cause de nombreuses alliances éloignées qui l'apparentaient avec toute la société de la ville. Quelques-unes, parmi celles qui avaient intérêt à ce que la société ne fût pas trop sévère, prenaient même la défense de la belle veuve. D'autres,

moins indulgentes, n'osaient pas lui fermer leur porte, aucune d'elles ne se décidant à le faire la première. Certain auteur dramatique, ayant entendu classer Mme Elzen parmi les demi-mondaines, avait observé qu'elle « n'était ni du demi-monde, ni du monde entier, mais des trois quarts de monde »...

Ses amies disaient d'elle : « On ne peut être exigeant avec Hélène, c'est vrai, mais elle a aussi de bonnes qualités » et elles lui reconnaissaient un plus grand droit à la liberté qu'aux autres femmes. Parfois, on faisait remarquer qu'elle avait quitté le toit conjugal avant la mort de son mari ; on disait encore qu'elle élevait Rémus et Romulus comme de petits singes ou qu'elle ne se souciait pas d'eux : mais de telles médisances n'auraient attiré l'attention que dans le cas où Mme Elzen aurait été moins belle, moins riche, ou eût reçu moins grandement. Les hommes, eux, ne se gênaient guère pour exprimer leur opinion sur son compte. Céux-là même qui en avaient été amoureux en médisaient par jalousie ; celui-là seul s'en abstenait qui était l'heureux du jour, ou tenait à passer pour plus favorisé que les autres.

En général, la méchanceté était poussée si loin qu'on allait jusqu'à dire que M[me] Hélène avait un amant pour l'hiver, en ville, et un autre pour l'été, à la campagne.

Swirski était au courant de tous ces bavardages. Il en savait même plus que d'autres, une certaine M[me] Bronisz, l'amie intime de la belle veuve, lui ayant conté un grave accident arrivé à M[me] Elzen, accident qui s'était terminé par une non moins grave maladie. « Ce que cette pauvre Hélène a souffert, Dieu le sait, et Il a permis, dans sa miséricorde, que tout finît avant le temps, pour lui épargner de trop longues souffrances morales. » Swirski supposait, à vrai dire, que cet « accident prématuré » était de pure invention ; mais il ne pouvait garder aucune illusion sur le passé de la jeune femme, pas plus qu'il ne lui était permis de croire qu'on pouvait lui confier impunément son repos.

Et cependant c'étaient toutes ces médisances qui, en excitant sa curiosité, l'avaient précisément attiré vers elle. Ayant appris qu'elle était à Monte-Carlo, il avait voulu se rapprocher d'elle, et surtout la connaître plus intimement.

Il désirait, en sa qualité d'artiste, se rendre compte du charme que cette femme, dont chacun médisait, exerçait sur les hommes.

Il fut d'abord désanchanté. Elle était belle et attirante par son esprit, mais il s'aperçut que la bonté et l'indulgence lui faisaient défaut. Un homme ne l'intéressait que lorsqu'il lui était nécessaire. En dehors de cela, il lui était aussi indifférent qu'une borne. Elle prenait de lui ce dont elle avait besoin, sans rien accorder en échange; et Swirski comprenait parfaitement qu'une telle manière d'être trahissait, au fond, une nature qui, malgré les plus flatteuses apparences, n'était qu'égoïste, vulgaire et barbare. Du reste, il connaissait de telles femmes depuis longtemps déjà. Il savait qu'elles en imposaient par une certaine force, mais que celle-ci n'était que le résultat d'un immense égoïsme.

De telles créatures on avait dit, maintes fois, devant lui : « C'est une femme froide, mais raisonnable. » Lui n'avait pour elles que des pensées méprisantes. C'étaient, selon lui, des êtres dénués de toute culture morale, et même de raison, parce qu'une raison qui attire tout à elle sans rien

accorder aux autres n'a rien de supérieur à celle des bêtes.

Dans Mme Elzen, tout aussi bien que dans Rémus et Romulus, il voyait des types où la culture commençait et finissait à fleur de peau, laissant inculte en réalité un fond rustique et plébéien.

Mais ce qui le choquait par-dessus tout, c'était son cosmopolitisme. Elle rassemblait vraiment à une monnaie si usée qu'il est difficile de dire dans quel pays elle a cours. Swirski en éprouvait un certain dégoût non seulement parce qu'il avait des idées opposées, mais surtout parce qu'il connaissait une société vraiment plus haute et savait que cette société, soit en France, soit en Angleterre, soit en Italie, ne dédaigne pas le sol où elle a grandi et regarde avec mépris cette mauvaise herbe sans racines, nicéo-cosmopolite.

Viadrovski avait raison de dire que Rémus et Romulus étaient élevés pour devenir ou des commis-voyageurs ou des portiers de grands hôtels. C'était chose connue que, si le père de Mme Elzen avait eu un titre, son grand-père avait

été simple régisseur; et Swirski, chez qui le sentiment du ridicule était très développé, trouvait archi-comique que les arrière-petits-fils d'un régisseur non seulement parlassent mal le polonais, mais encore prononçassent les « r » comme de vrais Parisiens. Cela choquait sa nature d'artiste. Les deux enfants étaient beaux, très beaux même, et cependant Swirski, avec sa compréhension de la beauté, sentait que, dans ces deux crânes et ces deux visages d'oiseaux, celle-ci n'était pas le produit de plusieurs générations, mais quelque chose d'accidentel, un simple hasard physiologique. En vain se disait-il que leur mère aussi était très belle : il lui restait quand même le sentiment intérieur que ni la mère, ni les enfants n'avaient droit à cette beauté et que, sous ce rapport comme sous celui de la fortune, ils n'étaient que des parvenus. Ce ne fut qu'après une assez longue fréquentation que cette sensation s'affaiblit.

Au contraire, Mme Elzen, dès le début de leur connaissance, le distingua et chercha à l'attirer.

Il valait mieux que le reste de ses intimes, portait un beau nom, possédait une fortune assez

considérable et une grande renommée. La jeunesse lui faisait défaut, mais Mme Elzen avait elle-même trente-cinq ans ; et puis sa carrure herculéenne pouvait tenir lieu de jeunesse. Et enfin, l'épouser c'était, pour une femme sur le compte de laquelle on s'exprimait avec un certain mépris, recouvrer son honneur, sa position sociale. Elle devinait chez lui des goûts différents des siens, une nature changeante, mais il était bon et, comme tout artiste, gardait une certaine dose de naïveté au fond de son cœur ; aussi Mme Elzen croyait-elle pouvoir parvenir à se l'attacher. Du reste, ce n'était pas le calcul seul qui la guidait car, au fur et à mesure qu'il se laissait captiver, elle-même se prenait au piège.

Enfin elle en vint à se dire qu'elle l'aimait ; elle le crut même.

Il arriva alors au peintre ce qui arrive à quant tité d'hommes intelligents : sa raison se tut, au moment où s'éveillèrent ses sens ; ou, pis encore, il se laissa guider par eux et, au lieu de chercher à les vaincre, il dut leur fournir des arguments. De cette manière, ce même Swirski, qui voyait tout,

comprenait tout, se mit à tout justifier, à tout tourner à profit, à atténuer, à expliquer. « Il est vrai, se disait-il, que ni son caractère, ni sa conduite passée ne me donnent de garanties ; mais qui me prouve qu'elle n'est pas lasse de cette vie et n'aspire pas à une autre, de toute son âme? Il y a assurément beaucoup de coquetterie dans sa manière d'agir : mais qui me dit que cette coquetterie n'est pas justement la preuve qu'elle m'aime sincèrement? Supposer qu'une créature remplie de défauts n'ait pas aussi ses bons côtés serait un véritable enfantillage. Mais quelle confusion que l'âme humaine! Il ne faudrait que des circonstances favorables pour que ces bons côtés puissent se développer et barrer la route au mal. Mme Elzen a dépassé la jeunesse, et ce serait une grande sottise de supposer qu'aucune voix, en elle, n'appelle une vie calme, digne, qu'elle-même ne désire pas le repos, la paix! Et peut-être une femme appréciera-t-elle justement pour un tel motif l'honnête homme qui lui assurera tout cela. » Cette dernière considération, surtout, lui semblait extrêmement profonde et juste. Autrefois, son jugement sain

lui disait que Mme Elzen voulait l'attraper, maintenant il lui répondait « que c'était vrai, mais seulement parce que, de chaque femme, même la plus idéale, qui voulait s'unir à l'homme aimé, on pouvait dire qu'elle voulait l'attraper ». Il se disait qu'en elle il aurait à aimer un être tout à lui ; elle, de son côté, devrait rompre avec le monde, dire adieu à cette vie frivole, car le temps lui manquerait pour s'y adonner, et, avant que ses enfants ne grandissent, sa jeunesse se serait enfuie, et la maison alors l'attirerait bien plus que le monde. Il concluait enfin qu'il « en serait ce qu'il en serait ».

Maintenant, toutefois, après les événements de la veille, il éprouvait une grande inquiétude et un certain mécontentement. Il ne pouvait repousser la pensée que, si quelqu'un lui avait dit un mois auparavant qu'il demanderait la main de Mme Elzen, il aurait traité ce quelqu'un de sot. Et puis il se disait que le charme de leur liaison, charme consistant surtout en une sorte d'incertitude, en des mots non achevés, en des aveux différés et en une attirance réciproque, était, de beaucoup, plus

grand que celui qui résulterait de la situation actuelle.

« J'avais mes ennuis, mais enfin j'étais libre comme l'oiseau et je pouvais mettre toute mon âme dans mes tableaux, — se disait-il — et maintenant le diable sait ce qu'il en sera. » Et les soucis qu'il éprouvait comme peintre, en ce moment, achevèrent de lui gâter sa belle humeur, tout en changeant le cours de ses pensées. Mme Elzen et toute l'affaire de son mariage passèrent au second plan et au premier parut son tableau *le Sommeil et la mort* auquel il travaillait depuis plusieurs mois et auquel aussi il attachait une grande importance, car il voulait en faire une protestation contre l'idée généralement reçue de la mort. Maintes fois, en causant avec d'autres peintres, ses amis, Swirski s'était élevé contre le christianisme qui avait introduit, dans l'art et dans la vie, — comme personnification de la mort — un cadavre. Swirski trouvait que c'était une grande injustice faite à la mort. Les Grecs se figuraient Thanatos comme un génie ailé, et ce n'était que juste. Que peut-il y avoir de plus hideux et surtout de plus terrifiant qu'un cadavre? Les

chrétiens, qui ne voient dans la mort qu'un passage à une autre vie, auraient dû, moins que d'autres encore, la peindre ainsi. Selon Swirski, cette conception était née du sombre esprit allemand, de ce même esprit qui a créé le gothique. Il s'étonnait toujours que la Renaissance n'eût pas réformé le symbole de la mort. Et pourtant, si la mort avait voulu se plaindre, elle aurait pu dire : « Pourquoi les hommes me représentent-ils sous la forme d'un cadavre? Un cadavre, n'est-ce pas justement ce dont je ne veux pas et ce que je quitte?» Dans le tableau de Swirski, le génie du sommeil remettait doucement, lentement, un corps de jeune fille au génie de la mort; et celui-ci, se penchant vers elle, éteignait une légère flamme qui brûlait autour de sa tête. Tout en peignant, Swirski se répétait : « Il faut qu'en regardant mon tableau chacun se dise avant tout : quelle grande paix règne ici! » Et il voulait que ce calme émanât des lignes, des figures, de l'expression, des couleurs. Il se disait aussi que, s'il parvenait à communiquer cette impression, et si son tableau s'expliquait de lui-même, il aurait produit une œuvre peu commune et nouvelle. Et

il avait encore un autre but. Suivant en cela le courant général, il admettait que la peinture devait éviter les idées littéraires; mais il comprenait qu'il y a une énorme différence entre renoncer aux idées littéraires et réfléchir aveuglément le monde extérieur comme le réfléchit un cliché photographique. Des formes, des couleurs, une tache — et rien de plus! — comme si le devoir du peintre était de tuer en lui l'être pensant! Et il se rappelait que, chaque fois qu'il lui avait été donné de voir les tableaux des peintres anglais, par exemple, chaque fois aussi il avait été frappé, avant tout, de l'intellectualité de ces artistes. On reconnaissait à leurs toiles qu'ils étaient maîtres en haute culture intellectuelle; penseurs profonds, quelquefois même savants. — Chez les peintres polonais, il voyait tout l'opposé. A part quelques-uns, la généralité se composait d'artistes habiles, mais sans idées, très peu développés et surtout sans l'ombre d'instruction. Ils vivaient des miettes des doctrines françaises, ne supposant même pas un seul instant la possibilité pour eux d'avoir des idées indépendantes et de créer un art polonais indépendant.

Lire, penser, observer — au diable un tel travail !

Mais Swirski croyait aussi que, si même un paysage n'est qu'un état d'âme, encore faut-il que cette âme soit susceptible non seulement d'états rustiques, mais aussi qu'elle soit raffinée, impressionnable, développée et propre à traiter tous les sujets. Il se querellait souvent sur ce point avec d'autres peintres, et discutait alors avec beaucoup d'animation. « Je n'exige pas de vous, criait-il, que vous peigniez aussi bien que les Français, les Anglais ou les Espagnols; mais j'exige que vous peigniez autrement et à votre manière! Qui n'apporte pas tous ses efforts à atteindre ce but doit se faire chaudronnier! » Il affirmait que, quoi qu'un tableau représentât, soit une meule de foin, soit une poule fouillant la terre, soit un champ de pommes de terre, soit un coin d'eau dormante dans un étang, ce qui devait dominer avant tout, c'était de l'âme. Lui-même en mettait autant qu'il pouvait dans ses portraits; et, toujours, « il se racontait lui-même » dans ses compositions parmi lesquelles il rêvait de mettre au premier rang *le Sommeil et la Mort*.

Les deux génies étaient presque achevés, mais la tête de la jeune fille ne venait pas. Swirski comprenait qu'elle devait non seulement être belle, mais encore posséder une grande individualité; et, jusqu'à présent, les modèles qui s'étaient présentés étaient beaux peut-être, mais pas assez personnels. Mme Lageat, chez qui Swirski avait loué un atelier et qu'il connaissait depuis longtemps, promettait toujours de lui chercher des modèles, mais n'en trouvait pas. Un nouveau modèle avait dû venir ce matin-là, mais ne s'était pas présenté, bien qu'il fût déjà onze heures passées.

Tout cela, ajouté aux aveux de la veille, faisait que non seulement Swirski doutait de jouir jamais de quelque repos, mais qu'en outre il doutait encore de sa carrière artistique en général et de son tableau en particulier. Son Sommeil lui semblait un lourdaud et sa Mort un idiot. Il se dit bientôt que, puisqu'il ne pouvait travailler, mieux vallait aller se promener sur le rivage où, du moins, la vue de l'eau et du soleil lui rassérénerait l'âme. Mais juste au moment où il se disposait à sortir, la sonnette se fit entendre

dans l'antichambre; et bientôt après deux tortons écossais, et les deux têtes d'oiseau de Rémus et de Romulus firent leur entrée dans l'atelier, suivis de Krésowicz, plus pâle et plus sombre encore que de coutume.

— Bonjour, monsieur! — Bonjour, monsieur! — firent les deux garçons. — Maman vous envoie ces roses et vous invite à déjeuner!

Ils débitèrent cela tout en agitant un bouquet de roses-thé et de roses mousseuses qu'ils remirent à Swirski; puis ils firent en courant le tour de l'atelier, examinant tout ce qui s'y trouvait. Ce qui les étonnait et les retenait le plus, c'étaient des esquisses de corps nus : ils s'arrêtaient devant elles, et, se poussant du coude:

— Tiens!

— Regarde!

Swirski, que cela exaspérait, regarda sa montre et dit :

— Si nous voulons arriver à temps pour le déjeuner, il faut partir tout de suite!

Il prit son chapeau, et ils partirent. Comme il y n'avait pas de fiacre aux environs, ils durent gagner la gare à pied. Chemin faisant, le pein-

tre, qui marchait à côté de Krézowicz, lui demanda :

— Que font vos élèves ?

L'étudiant tourna vers lui son visage haineux et railleur, et répondit :

— Mes élèves? Rien. Ils se portent comme des poissons dans l'eau et le costume écossais leur sied à merveille. Ils feront la consolation de quelqu'un, mais pas la mienne!

— Pourquoi pas?

— Parce que je les quitte demain.

— Comment ? fit Swirski étonné ; je n'en savais rien, on ne m'en a pas parlé. C'est grand dommage !

— Pour eux, le dommage n'est pas grand ! répondit Krésowicz.

— Peut-être, parce qu'ils ne sont pas encore en état de le comprendre...

— Ni aujourd'hui, ni jamais... jamais...

— J'espère que vous vous trompez, repartit sèchement Swirski ; mais, dans tous les cas, je suis bien fâché.

L'étudiant continua, comme se parlant à lui-même :

— Qu'ont-ils à faire de moi, et moi d'eux? Mieux vaut même qu'ils soient comme ils seront. Qui veut semer du seigle doit, avant tout, extirper l'herbe... On pourrait s'étendre longuement sur ce sujet, mais ça n'en vaut guère la peine, surtout ça n'en vaut pas la peine pour moi. Les microbes ne m'en rongeront pas moins.

— La phtisie n'a jamais été dangereuse chez vous. Mme Elzen, avant de vous engager, a consulté un médecin — cela ne doit pas vous étonner, car il s'agissait de ses enfants — et celui-ci lui a assuré que votre maladie n'était pas grave.

— Certainement elle n'est pas mortelle. Du reste j'ai trouvé un remède infaillible contre les microbes.

— Quel remède ?

— Je le publierai dans les journaux. De telles découvertes ne se gardent pas sous le boisseau.

Swirski regarda Krésowicz, comme pour se convaincre qu'il n'avait pas la fièvre; mais ils arrivaient en ce moment à la gare, qui fourmillait de voyageurs.

Les hôtes de Nice partaient, comme chaque

matin, pour Monte-Carlo. Viadrovski aperçut Swirski au moment où il prenait son billet et s'approcha de lui :

— Bonjour, dit-il. Vous allez à Monte?

— Oui, j'y vais. Vous avez déjà votre billet ?

— J'ai un billet d'abonnement. Nous serons serrés, en wagon.

— Nous devrons rester dans le corridor.

— C'est un véritable exode! Chacun va porter son denier à la veuve. Bonjour, monsieur Krésowicz! Que dites-vous de la vie d'ici? Faites-nous donc quelques remarques, au point de vue de votre parti !

Krésowicz cligna des yeux, comme s'il ne comprenait pas ce qu'on voulait de lui, puis il répondit :

— Mon parti est celui des silencieux.

— Je le sais, je le sais... C'est un parti très puissant. Ou bien il se tait, ou bien il éclate...

Et il se mit à rire.

On sonnait pour le départ ; il fallut se hâter. Les appels « en voiture! en voiture! » arrivaient du perron; un instant après, Swirski, Kréso-

wicz, Viadrovski et les deux garçons se trouvaient dans le corridor du wagon.

— C'est très agréable pour ma sciatique, dit Viadrovski. Voyez un peu ce qui se passe ici ; il ne faut pas même songer à avoir la plus petite place. C'est un exode des peuples !

Non seulement les compartiments, mais encore les corridors étaient encombrés de voyageurs de toutes les nationalités. Il y avait là des Polonais, des Russes, des Anglais, des Français, des Allemands, tous marchant à la conquête de la banque qui, chaque jour, résistait et brisait ces foules comme un rocher, avancé dans la mer, brise les vagues.

Les femmes, parfumées à l'iris et à l'héliotrope, se pressaient aux fenêtres. Le soleil éclairait les fleurs artificielles des chapeaux, les velours, les dentelles, les bijoux vrais ou faux des oreilles, le jais, brillant comme une cuirasse sur de proéminentes gorges en caoutchouc, les sourcils peints, les visages couverts de poudre ou de rouge, animés par l'espoir du jeu ou du plaisir. L'œil le plus exercé n'aurait su distinguer les courtisanes, contrefaisant les femmes du

monde, des femmes du monde voulant passer pour des courtisanes. Les hommes, un bouquet de violettes à la boutonnière, jetaient des regards scrutateurs et hardis sur cette foule de femmes, examinaient les robes, les visages, les épaules et les hanches avec autant de soin que des objets exposés pour la vente. Il y avait là, dans cette foule, comme un désordre de marché; on y sentait une hâte fébrile. Tantôt le train s'engageait sous un tunnel sombre, tantôt le soleil, le ciel, la mer, les bosquets de palmiers, les oliviers, les villas, les bois d'amandiers brillaient aux vitres, et puis on retombait dans la nuit. Les gares se succédaient, de nouveaux groupes de voyageurs élégants, parés comme pour se rendre à quelque grande et joyeuse fête, s'entassaient dans les wagons.

— Quelle fidèle image de la vie! observa Viadrovski.

— Où voyez-vous cette fidèle image?

— Ce train! Je pourrais philosopher là-dessus jusqu'au déjeuner, mais comme je préfère toujours philosopher après manger, je vous invite à déjeuner avec moi.

— Merci, dit Swirski, mais je vous prie de m'excuser : je suis invité par Mme Elzen.

— Dans ce cas, je retire mon invitation.

Et il sourit. Pas un instant il ne supposa que Swirski eût l'idée d'épouser Mme Elzen.

Il était au contraire très certain que le peintre n'avait d'autres intentions que celles de beaucoup d'entre eux; mais, étant admirateur des artistes en général, et de Swirski en particulier, il éprouva une sorte de satisfaction à penser que Swirski l'emporterait sur ses rivaux.

— Je représente la fortune, pensait-il. Porzecki le titre, le jeune Kladzki, la jeunesse, et Sinten le monde des idiots modernes. Tout cela, ici surtout, possède une certaine valeur : et cependant c'est lui qu'elle a choisi ! C'est vraiment une femme de goût !

Ils arrivèrent enfin. Mme Elzen, fraîche, rose et jolie, les attendait à la gare.

Elle venait d'arriver probablement, car sa respiration était pressée, et son visage si coloré qu'on eût pu prendre cette rougeur pour de l'émotion. Aussi, quand elle tendit ses deux mains à Swirski, Viadrovski pensa :

— C'est ça! — Il nous a battus de sept longueurs. Elle paraît vraiment éprise!

Et il lui jeta un regard bienveillant. Vêtue d'une robe en flanelle blanche avec un col marin, les yeux brillants, elle paraissait, malgré les légères traces de poudre sur son visage, plus jeune et plus jolie que jamais. Pendant un instant il regretta de n'être point l'heureux qu'elle était venue accueillir; et il se dit que la méthode adoptée par lui pour gagner ses faveurs — méthode consistant à ne lui laisser entendre que des choses désagréables — n'était peut-être pas la meilleure. Mais il se consola en pensant comment il se moquerait de Sinten et des autres « distancés ».

Après l'avoir saluée, Swirski remercia la jeune femme pour ses roses; elle l'écouta, non sans une légère nuance d'embarras, tout en jetant des regards fugitifs sur Viadrovski, et comme honteuse de le voir témoin de ces remerciements. Lui, de son côté, comprit qu'il valait mieux les laisser; et cependant ils prirent place ensemble dans l'ascenseur, pour monter sur la hauteur où s'élève la maison de jeu avec ses jardins. En

chemin, Mme Elzen recouvra toute son aisance.

— Allons déjeuner, allons-y tout de suite, cria-t-elle gaiment ; — j'ai un appétit de baleine!

Viadrovski grommela à mi-voix qu'il aurait bien voulu être Jonas, mais il n'osa le dire tout haut, pensant que, si Swirski le prenait au collet et le jetait en bas de l'ascenseur — ce qu'il aurait bien mérité — il tomberait d'un peu haut.

Arrivé dans le jardin, il prit congé d'eux immédiatement et s'éloigna, mais, en se retournant, il vit que Mme Elzen, appuyée au bras de Swirski, lui murmurait quelque chose à l'oreille.

— Ils s'entendent pour le dessert après déjeuner! pensa-t-il.

Mais il se trompait, car, tournant son charmant visage vers le peintre, elle n'avait fait que lui demander :

— Est-ce que Viadrovski le sait?

— Non, — répondit Swirski — je ne l'ai rencontré qu'en wagon.

Après cette réponse, il éprouva une certaine irritation à la pensée que Mme Elzen parlait déjà

de leurs fiançailles comme d'un fait accompli et que, maintenant, il lui faudrait les annoncer à tout le monde; mais en même temps le contact de la jolie femme, sa beauté, son charme agirent sur lui avec tant d'efficacité qu'il se rasséréna peu à peu et reprit courage.

Ils déjeunèrent avec Rémus, Romulus et Krésowicz, qui se tut tout le temps. Immédiatement après le déjeuner, M[me] Elzen permit à ses enfants d'aller, accompagnés du précepteur, du côté de Roquebrune, puis elle demanda à Swirski :

— Préférez-vous marcher ou aller en voiture?

Il aurait de beaucoup préféré rester chez elle, y faire « au moins la moitié du chemin jusqu'au paradis » ; mais il pensa que, si elle ne le désirait pas elle-même, c'était une preuve qu'elle envisageait sérieusement et noblement leurs relations; et il lui en fut sincèrement reconnaissant au fond de son cœur.

— Je préférerais marcher, si toutefois vous n'êtes pas fatiguée, répondit-il.

—Non, je ne le suis pas du tout. Mais où ironsnous? Voulez-vous aller voir tirer les pigeons?

— Avec plaisir, mais nous ne serons pas seuls, là ; Sinten et le jeune Kladzki s'exercent certainement après le déjeuner.

— C'est vrai, mais ils ne nous gêneront guère. Lorsqu'il s'agit de pigeons, ils deviennent sourds et aveugles pour tout ce qui les entoure... Du reste, je voudrais qu'ils me voient avec mon grand homme...

Et, penchant la tête, elle le regarda dans les yeux, toute souriante.

— A moins que mon grand homme ne le désire pas...

— Au contraire, qu'il nous voient! repartit Swirski en portant la main de la jolie femme à ses lèvres.

— Alors, descendons! — J'aime assez à regarder cela.

— Descendons!

Un instant après, ils étaient en haut du grand escalier conduisant au tir.

— Comme il fait clair ici, comme on est bien et comme je suis heureuse! fit Mme Elzen.

Puis, quoiqu'ils fussent seuls, elle lui demanda tout bas :

— Et vous ?

— Ma lumière est près de moi, répondit-il en serrant son bras contre sa poitrine.

Ils descendirent. Le ciel était vraiment plus pur encore que de coutume, l'air bleu et doré.

— Arrêtons-nous d'abord ici! dit Mme Elzen. On voit très bien les cages, de ce banc!

Sous leurs pieds s'étendait un demi-cercle recouvert de gazon et s'avançant jusque très loin dans la mer. Les cages à pigeons y étaient rangées, en forme d'arc, sur le sol. A chaque instant une de ces cages s'entr'ouvrait subitement et un oiseau effarouché prenait son essor; un coup de feu retentissait — et le pigeon retombait sur place ou bien dans la mer, où des barques, conduites par des pêcheurs en quête de butin, se balançaient sur les flots.

Parfois le coup manquait : alors le pigeon s'envolait vers la mer, puis, après avoir tracé un cercle, il revenait chercher asile sur les corniches de la maison de jeu.

— D'ici nous ne voyons pas les tireurs et nous ne savons pas qui tire, dit Mme Elzen, toute joyeuse ; alors devinons l'avenir : si le premier

pigeon tombe, nous resterons à Monte-Carlo; s'il s'envole, nous irons en Italie.

— Très bien, regardons. Voici...

Effectivement la cage s'ouvrit en ce moment, mais le pigeon, comme étourdi, ne remua pas.

On le fit envoler en faisant rouler vers lui, sur le gazon une boule de bois; puis une détonation se fit entendre. Mais l'oiseau ne tomba pas immédiatement : il s'éleva très haut d'abord, se dirigea rapidement vers la mer, en baissant peu à peu son vol comme s'il eût été atteint, et enfin il disparut dans les rayons du soleil.

— Peut-être est-il tombé, peut-être n'est-il pas tombé. L'avenir est incertain! dit Swirski en riant.

Mme Elzen fit une moue d'enfant fâché.

— C'est cet insupportable Sinten! dit-elle. Je parie que c'est lui! Descendons!

Ils approchaient de plus en plus du tir, parmi les cactus et les valérianes tapissant les murs. Mme Elzen s'arrêtait à chaque détonation, et ainsi, vêtue de blanc, elle se détachait sur ces escaliers et sur ce fond de verdure comme une statue.

— Aucun tissu ne retombe en aussi gracieux plis que la flanelle, remarqua Swirski.

— Ah! ces artistes! fit la jeune femme.

Et dans sa voix il y avait une imperceptible nuance d'ironie : car elle se sentait légèrement offensée de ce qu'en ce moment Swirski pensât non à elle, mais aux plis de sa robe.

— Allons!

Quelques minutes après, ils arrivèrent au tir. De toutes leurs connaissances, il n'y avait là que Sinten, tirant avec certain comte hongrois, tous les deux vêtus de costumes anglais roussâtres, coiffés de casquettes pareilles, et ayant aux pieds des bas à carreaux : tous les deux excessivement distingués, tous les deux l'air niais. Mais, selon les prévisions de Mme Elzen, Sinten était si occupé à tirer qu'il ne les remarqua pas immédiatement; et il ne vint les saluer qu'après quelques instants.

— Comment cela va-t-il? demanda Mme Elzen.

— Je me défends. Je suis presque certain de gagner la grande poule.

Il se tourna vers Swirski.

— Et vous, vous ne tirez pas?

— Quelquefois, mais pas aujourd'hui.

— Et moi, fit Sinten en jetant un regard significatif à Mme Elzen, je suis aujourd'hui très heureux au jeu !

On l'appela pour tirer.

— Il a sans doute voulu dire qu'il est malheureux en amour, observa Swirski.

— Imbécile ! pourrait-il en être autrement !

Mais, malgré ces paroles de blâme, on voyait sur son visage que la jolie femme n'était nullement fâchée qu'on lui eût témoigné, devant Swirski, combien elle était charmante et désirée de tous.

— Je voulais vous demander quelque chose, dit Swirski après quelques instants de silence ; mais je n'ai pu le faire pendant le déjeuner à cause des enfants et de Krésowicz. Krésowicz m'a dit, en chemin, qu'il vous quitte. Est-ce vrai, et pourquoi ?

— C'est vrai, répondit Mme Elzen. Tout d'abord je ne suis pas rassurée sur sa santé ; et, il y a quelques jours, je l'ai même forcé d'aller chez un médecin. A vrai dire, le docteur m'a répété de nouveau que sa phtisie ne s'aggrave pas,

—autrement je ne l'aurais même pas gardé une heure,—mais, malgré tout, il a chaque jour plus mauvaise mine; il devient de plus en plus capricieux, énervé, souvent même insupportable.. C'est là la première cause. Secondement : vous connaissez ses convictions?.... Romulus et Rémus n'y font guère attention — c'est vrai. Mes garçons sont élevés de manière à ce que de pareils principes ne les touchent pas; mais je ne désire pas qu'ils sachent, dès leur enfance, que de telles choses existent, qu'ils voient une telle exaltation, et en même temps une telle haine de la classe à laquelle ils appartiennent.... Vous avez désiré qu'ils aient quelqu'un pour parler leur langue maternelle : cela a été un ordre pour moi. Et moi-même, d'ailleurs, je comprends très bien qu'ils doivent connaître au moins un peu leur propre langue... On y regarde beaucoup, maintenant, et ce n'est que juste. Mais Krésowicz est vraiment trop exalté, même en cela...

— Je le plains. Il a une certaine ride au coin des yeux qui indique le fanatisme. Avec cela, un visage intéressant, et, au fond, un homme curieux.

— De nouveau le peintre parle en vous, fit Mme Elzen en riant.

Mais elle reprit son sérieux et son visage se nuança même d'embarras.

— J'ai encore un autre motif, dit-elle. Il est difficile à avouer, mais je l'avouerai quand même, car avec qui serais-je franche si ce n'est avec mon... grand homme... si aimé, si bon, qui comprend tout ?... Je me suis aperçue que Krésowicz a perdu la tête et s'est follement épris de moi ; dans ces conditions il ne saurait rester près de moi...

— Comment ? lui aussi ! s'écria Swirski.

— C'est ainsi, répartit-elle, les paupières baissées.

Et elle s'efforça de montrer que cet amour lui était désagréable; et pourtant, comme après les paroles de Sinten, un sourire d'amour-propre satisfait et de vanité féminine effleura ses lèvres. Swirski le remarqua — et un sentiment pénible lui serra le cœur.

— J'ai donc succombé à une épidémie ! dit-il.

Elle le regarda un instant, puis demanda à voix basse :

— Est-ce le jaloux ou l'ingrat qui vient de parler ?

Mais le peintre répondit évasivement :

— Vous avez raison, Madame.... S'il en est ainsi, Krésowicz doit vous quitter...

— Je le paierai, et tout sera fini.

Ils se turent; le silence ne fut troublé que par les coups de feu de Sinten et du Hongrois.

Swirski, cependant, ne pouvait pardonner à Hélène ce sourire surpris par hasard.

Il se disait que Mme Elzen avait agi comme elle le devait avec Krésowicz, et qu'il n'y avait pas de quoi se torturer : — et cependant il sentait au fond de son cœur une irritation de plus en plus grande. Naguère, au début de ses relations avec Mme Elzen, il l'avait rencontrée un jour à bicyclette; elle allait en avant; le jeune Kladzki, Porzecki, Wilkisbey et Woxford la suivaient à une légère distance. Ce groupe fit une fort mauvaise impression sur Swirski, il se figura des mâles poursuivant une femelle; et, à cet instant, ce tableau lui revint à l'esprit, et son impressionnable nature artistique en souffrit cruellement. « De fait, se disait-il, il est certain

que tous courent après elle; et si quelque obstacle me faisait faire la culbute, un autre la rejoindrait !... »

Mme Elzen l'arracha à ses réflexions; elle avait froid, à l'ombre, et manifesta le désir d'aller se chauffer un peu au soleil.

— Rentrons chez vous ! dit Swirski en se levant.

Ils remontèrent sur la terrasse, mais elle l'arrêta à mi-chemin.

— Vous êtes mécontent de moi, dit-elle. Qu'ai-je fait et en quoi n'ai-je pas agi comme je le devais ?

Swirski, qui s'était un peu calmé, et que l'inquiétude de sa compagne toucha, lui répondit :

— Pardonnez à un vieux maniaque, je vous présente toutes mes excuses.

Mme Elzen aurait bien voulu savoir ce qui l'avait rendu morose, mais elle ne put parvenir à lui arracher une réponse. Alors, à demi sérieuse à demi attristée, elle se plaignit des artistes. Quelle gent bizarre et insupportable ! pour peu que quelque chose les choque ou les blesse, ils se renferment en eux-mêmes. Aujourd'hui, par exemple, et à trois reprises, le peintre avait pris

le dessus... C'est très mal... Aussi pour punition, devait-il rester avec elle jusqu'au soir.

Swirski assura qu'il lui fallait retourner à Nice; puis il lui confia ses soucis artistiques, la difficulté de trouver un modèle pour *le Sommeil et la Mort*, et enfin les espérances qu'il avait conçues de ce tableau.

— Je vois par tout cela, dit en souriant la jeune veuve, que j'aurai toujours une dangereuse rivale : l'art.

— Ce n'est pas une rivale, repartit Swirski, mais une divinité que vous adorerez avec moi.

Les sourcils réguliers de la belle dame se froncèrent un peu, pour une seconde. On arrivait enfin à l'hôtel. Ce jour-là, Swirski fit « les deux tiers du chemin du paradis » ; et puis il retourna à Nice avec un frisson de volupté dans les moelles, mais, en même temps, avec la conviction que le mariage seul lui ouvrirait les portes du ciel.

Et, tout apaisé, une fois en wagon, il se sentit plein de reconnaissance pour Mme Elzen.

IV

Avant de s'habiller pour le dîner, Mme Elzen fit appeler Krésowicz pour lui payer ses leçons; elle le fit appeler avec une certaine curiosité, en se demandant quels seraient leurs adieux. Elle avait rencontré dans sa vie tant de personnes taillées comme sur un seul modèle, par un seul tailleur, que ce jeune fantasque l'intéressait depuis quelque temps déjà; il l'intéressait d'autant plus, en ce moment, qu'il allait la quitter, le cœur brisé. Elle était sûre que sa passion se trahirait de quelque manière: elle avait même une secrète envie qu'elle se trahît, se promettant, pas très sincèrement peut-être, de la contenir d'un mot, d'un regard, si elle dépassait certaine limite.

Krésowicz entra, le visage plutôt sinistre qu'amoureux. Après un rapide regard jeté sur lui, Mme Elzen se dit que Swirski devait nécessairement, comme artiste, aimer cette figure dont se dégageait quelque chose d'extraordinaire.

C'étaient des traits comme de fer, des traits où la volonté l'emportait sur l'intelligence. Depuis longtemps Swirski avait deviné en lui un de ceux qui, lorsqu'ils poursuivent une idée, ne se laissent pas ébranler dans leur croyance par le moindre souffle de scepticisme, pas plus que le doute ne peut les empêcher d'en venir aux actes, précisément parce que leur caractère, fort et opiniâtre, va de pair avec une certaine étroitesse d'esprit. Le fanatisme croît aisément sur un tel terrain. Mais Mme Elzen, malgré tout son esprit mondain, était trop superficielle pour le reconnaître. Krésowicz aurait attiré son attention s'il eût été beau garçon : comme il ne l'était pas, elle l'avait toujours regardé avec indifférence, jusqu'à ce que Swirski le lui eût fait remarquer.

Elle le reçut aimablement; et, après l'avoir payé, elle lui dit, du ton froid et indifférent qui lui était habituel, mais en termes très aimables, qu'elle regrettait infiniment que son prochain départ de Monte-Carlo la privât du plaisir de continuer leurs relations.

Krésovicz prit l'argent, le serra machinalement dans sa poche, et répondit :

— Je vous ai prévenue moi-même hier, Madame, que je ne pourrais plus rester près de Rémus et Romulus.

— C'est précisément ce qui me console, répliqua-t-elle, la tête haute.

Elle voulait visiblement, du moins au début de l'entretien, ne pas se départir d'un certain ton cérémonieux et l'imposer aussi à Krésowicz. Mais il suffisait de regarder celui-ci pour voir qu'il avait l'inflexible volonté de dire ce qu'il avait à dire.

— Vous m'avez payé en vrai argent, dit-il; — maintenant donnez-m'en de faux pour le voyage!

— Que voulez-vous dire par là?

— Je veux dire, répondit-il en scandant ses paroles, que vous ne vous séparez pas de moi à cause de votre départ, pas plus que je ne demande mon congé pour cette cause. Le motif est tout autre, et, ce motif, vous le connaissez aussi bien que moi...

— Si je le connais, il se peut que je ne désire ni y penser ni en parler — repartit Mme Elzen avec hauteur.

Il fit un pas vers elle, croisa ses mains derrière le dos, et avança une tête presque menaçante.

— Il le faut pourtant, dit-il, en appuyant sur ces mots : — d'abord parce que, dans un moment, je serai hors d'ici, et ensuite pour d'autres causes, que vous saurez demain.

Mme Elzen se leva, fronça les sourcils, et prit une pose un peu théâtrale de reine offensée.

— Qu'est-ce que cela signifie?

Il se rapprocha de telle sorte que son visage ne se trouvait qu'à quelques centimètres de celui de Mme Elzen, et il dit, en mettant toute son énergie dans ses paroles :

— Cela signifie que je devrais vous haïr, comme tous ceux de votre classe, et cependant je vous aime. Cela signifie que je me suis avili à mes propres yeux et que je vais m'en punir. Aussi est-ce pourquoi je n'ai plus rien à perdre, et vous devez me dédommager pour le préjudice que je me suis causé !

Mme Elzen, qui ne craignait guère les hommes, ne s'effraya pas non plus cette fois. Il n'y avait de réel que son étonnement ; sa colère et sa peur étaient feintes. Elle se dit soudain, et

non sans surprise : « Mais c'est un vrai oiseau de proie, qui est prêt à me déchirer ... » Pour cette nature foncièrement corrompue et aventureuse, chaque aventure, surtout de celles qui flattaient son amour-propre féminin, avait un attrait irrésistible. En outre, son sens moral ne s'étonnait de rien. Si Krésowicz était venu l'implorer de lui donner une minute de bonheur, de lui permettre de baiser le bas de sa robe, s'il l'avait suppliée humblement, à genoux, les larmes aux yeux, elle aurait ordonné de le jeter à la porte ; mais cet homme menaçant, presque furieux, ce représentant d'une secte sur l'énergie de laquelle on racontait, dans sa classe à elle, des choses fabuleuses, lui paraissait un être démoniaque, et si complètement différent des hommes de sa connaissance que l'enthousiasme s'empara d'elle. Ses nerfs étaient avides de nouveauté. Elle se dit que, dans le cas où elle résisterait, l'aventure pourrait prendre des proportions imprévues et se changer en scandale, car ce forcené avait l'air prêt à tout.

Krésowicz continua, en lui soufflant son haleine chaude au visage :

— Je vous aime et je n'ai plus rien à perdre. J'ai ruiné ma santé, j'ai brisé mon avenir, et je me suis avili... Non je n'ai plus rien à perdre... vous me comprenez ?... Tout m'est égal... Qu'à votre appel dix hommes ou cent se présentent, peu m'importe... Mais, pour vous, ce n'est pas égal... Après, je disparaîtrai, et le secret sera gardé — je vous le jure !

Mme Elzen ne tenait qu'à sauver les apparences — que l'hypocrisie féminine s'efforce toujours de garder — et à se leurrer elle-même. Fixant des yeux remplis d'une épouvante jouée sur ce visage vraiment pareil à un visage de fou, elle lui demanda :

— Voulez-vous donc me tuer ?

— Je veux mon salaire, mais non pas en argent ! répondit-il d'une voix étouffée.

Il blêmit encore, la saisit, l'entoura de ses bras ; elle essaya de se défendre ; mais c'était déjà en femme défaillante, à qui la peur a enlevé sa force et sa présence d'esprit.

V

Arrivé à Villefranche, Swirski descendit de wagon et se dirigea vers le port, l'idée lui étant venue de retourner à Nice en bateau. Il trouva immédiatement, dans les parages du port, un pêcheur qui, tout réjoui de voir un client généreux, s'offrit avec une jactance toute ligurienne à le transporter « même en Corse, et si même le siroco bouleversait la mer de fond en comble ».

Mais il ne s'agissait que d'une courte excursion, excursion d'autant plus facile qu'il n'y avait pas le moindre vent. Swirski s'assit au gouvernail, et ils glissèrent bientôt sur la surface unie des flots. Un instant après, ils avaient dépassé les luxueux yachts privés et s'approchaient des cuirassés, dont les masses calmes et noires se découpaient distinctement au soleil de l'après-midi. Le pont du *Formidable* était entouré de guir-

landes de lampes multicolores à l'occasion du bal du lendemain, bal auquel Swirski était invité. A bords, on apercevait des marins qui, vu d'en bas, paraissaient des pygmées.

Les flancs blindés du vaisseau, les cheminées, les mâts, les vergues se reflétaient dans l'eau limpide comme dans un miroir. De temps à autre, entre les cuirassés, filait une chaloupe militaire, ressemblant de loin à un scarabée noir qui remue régulièrement ses rangées de pattes. Au delà des vaisseaux commençait un espace vide où les eaux, comme toujours à l'entrée des ports, malgré l'absence de vent, se soulevaient et retombaient, tantôt élevant, tantôt abaissant, d'un mouvement doux et large, la barque dans laquelle Swirski avait pris place. Ils approchaient maintenant des hauts rochers, entassés à droite du port, et le long desquels courait un chemin gris et poussiéreux; plus bas encore, on voyait la Place d'Armes, où les soldats s'exerçaient à sonner du clairon; ils dépassèrent enfin le promontoire où venaient déferler les vagues du golfe, et bientôt ils se trouvèrent en pleine mer.

Il y a toujours un peu de vent au delà du port;

aussi le pêcheur déploya-t-il sa voile. Swirski, au lieu de tourner vers Nice, dirigea le gouvernail vers le large. Ils allaient droit devant eux, bercés par la vague. Le soleil descendait à l'horizon. Les rochers suspendus et la mer avaient revêtu une teinte rougeâtre. Aux alentours, tout était calme, paisible, et si vaste que, malgré lui, Swirski pensa combien la vie était petite et mesquine, en face des immensités qui l'entouraient en ce moment. Il éprouva l'impression qu'il avait enfin échappé à ses propres affaires et à celles de Mme Elzen. Rémus, Romulus, toutes ses connaissances, et toute cette cohue de la plage, fiévreuse, agitée, mue par de mesquines ambitions et de mesquines passions, tout disparut à ses yeux. Et, en homme habitué à s'analyser, il s'effraya de cette impression, songea que, s'il eût aimé sincèrement Mme Elzen, son image ne se serait jamais ni troublée, ni obscurcie, ni atténuée, ni évanouie. Il en était ainsi autrefois. Swirski se souvint comment jadis, après le mariage d'une femme aimée, il avait entrepris un long voyage. Il avait vu pour la première fois l'Italie, Rome, la Sicile, la mer, les côtes d'A-

frique, et aucune vision n'était parvenue à effacer dans son esprit le souvenir de la femme adorée. Dans les galeries de Rome et de Florence, en mer, dans le désert, elle le suivait partout, il sentait tout par elle. La différence entre les années lointaines et le temps présent l'emplit de tristesse.

Mais la sérénité du soir et le calme de la mer n'en produisirent pas moins un effet salutaire sur lui.

Ils étaient déjà si loin en mer qu'ils distinguaient à peine le rivage. Le soleil se coucha, une étoile scintilla sur le firmament, puis une seconde. Les dauphins qui, au crépuscule, glissaient le long de la barque avec d'onduleux mouvements et fendaient la crête des vagues, avaient disparu dans les profondeurs de l'abîme, et le silence le plus profond régnait sur les flots.

La surface de l'eau était si unie que, par intervalles, la voile retombait. Enfin la lune parut derrière les montagnes, répandit sur la mer une lumière verdâtre, et éclaira les alentours jusqu'aux confins de l'horizon.

C'était une nuit méridionale, une de ces nuits

aussi sereines que calmes. Swirski s'enveloppa dans un manteau prêté par le pêcheur, et se mit à songer.

« Tout ce qui m'entoure — se dit-il — n'est pas seulement beau, mais, aussi, vrai. La vie humaine, pour être normale, doit être greffée sur le tronc de la nature, croître avec lui, comme une branche croît avec l'arbre, et exister en vertu des mêmes lois. Alors seulement elle sera vraie et par conséquent morale; la morale n'est, au fond, que l'accord entre la vie et toutes les lois de la nature. La simplicité et le calme m'entourent; je les comprends, j'en jouis en artiste, mais je ne les porte pas en moi comme homme, car ma vie à moi, et celle des personnes parmi lesquelles je vis, s'est éloignée de la nature, a cessé de se gouverner par ses lois, d'en être la conséquence. Tout ce qui est en nous est artificiel. Nous avons perdu le sentiment de nos droits naturels. Nos relations reposent sur la fausseté; nos esprits sont dévoyés, nos âmes, malades. Nous nous trompons l'un l'autre et nous nous trompons aussi nous-mêmes, et finalement nul n'est certain de vouloir en réalité ce à quoi

tendent ses efforts, ni de pouvoir atteindre à ce qu'il veut. »

Ce sentiment du profond mensonge des relations humaines l'envahit tout entier. Un mensonge, son amour pour Mme Elzen, un mensonge leurs rapports, un mensonge ses rapports avec les enfants, avec les autres hommes, avec le monde, un mensonge la vie sur cette côte d'azur, un mensonge le présent, un mensonge son propre avenir.

« Ce mensonge m'enlace comme un filet, pensa-t-il, et je ne sais comment m'en dégager. »

Et effectivement c'était ainsi. Si la vie est un mensonge, quel remède y apporter? Revenir à la nature? Recommencer une vie à moitié sauvage, à moitié rustique ? Rompre tout commerce avec les hommes et se faire réformateur ? Swirski se sentait trop vieux et trop sceptique pour une telle œuvre. Il fallait, pour la tenter, avoir en soi le dogmatisme de Krésowicz, sentir le mal comme un aiguillon encourageant à combattre et à réformer, non comme une sensation que le lendemain devait affaiblir. Tout à coup, une autre pensée vint à l'esprit de Swirski. Qui ne se sen

pas assez de force pour réformer le monde,peut au moins le fuir pendant un certain temps. Le lendemain, il pouvait être à Marseille; dans quelques jours, là-bas, en pleine mer, à des centaines de lieues de Nice, de sa vie malsaine, de ses mensonges, de ses duperies. De cette manière, tout serait dénoué, ou plutôt tranché comme par un couteau.

Et, en une seconde, une telle envie le prit de mettre cette idée à exécution qu'il donna l'ordre de rentrer à Nice.

« L'animal pris au piège essaie tout d'abord de se dégager, pensait-il. — C'est son premier droit, et c'est en accord avec la nature — donc c'est moral. — Mon filet n'est pas seulement Mme Elzen, c'est elle et tout le reste pris ensemble. Je sens très bien qu'en l'épousant j'épouserais une vie de mensonge—et on peut toujours fuir une telle vie. »

Et il se mit à se représenter, en imagination, les spectacles qu'il admirerait pendant sa fuite, les immenses déserts liquides et sablonneux, les pays inconnus et leurs habitants, la franchise et la vérité de leur vie primitive, enfin toute la dif-

férence des jours à venir avec les jours présents.

— Je l'ai bien gagné depuis longtemps ! se dit-il.

Puis il lui vint à l'esprit une pensée qui ne pouvait éclore que dans le cerveau d'un artiste : — il se dit que, quand on plante là une fiancée pour s'en aller à Paris, par exemple, un tel acte appartient à la « mauvaise littérature », mais que quand on fuit loin, bien loin, du côté de l'Equateur, alors la faute s'atténue ; — avec l'énorme distance, la chose cause une autre impression, paraît plus originale, et est, par cela même, de « meilleur style ».

— Et moi, pensa-t-il, je m'en irai diantrement loin !

Bientôt Nice apparut, avec son cordon de lumières. Au fur et à mesure que la barque, poussée maintenant par un vent assez fort, s'approchait davantage, chacune de ces lumières se transformait en poteau lumineux, tremblotant sur le fond mouvant du rivage. Leur vue rappela Swirski à la réalité.

— La ville — et la vie ! pensa-t-il.

Et toutes ses réflexions précédentes s'évanouirent comme des fantômes nés de la nuit et du

désert. Ce qui, un instant auparavant, lui paraissait juste, facile à exécuter, et nécessaire, lui semblait maintenant une fantaisie dépourvue de sens, et, de plus, malhonnête.

« Il faut cependant compter avec la vie, quelle qu'elle soit! Qui a vécu sous ses lois autant d'années que j'y ai vécu, celui là doit se sentir res ponsable devant elle. C'est facile de dire : j'en ai profité tant que je m'en suis trouvé bien, mais dès que je m'en m'en trouve mal — je reviens à la nature. »

Et puis il pensa, d'une manière plus précise encore, non plus à des théories générales, mais à Mme Elzen.

— De quel droit l'abandonnerais-je? Si sa vie est fausse et mensongère, si son passé est douteux, je devais, le sachant, ne pas demander sa main. Actuellement je n'aurais le droit de rompre que dans le cas où je découvrirais quelque mal caché, ou qu'elle se rendît coupable de quoi que ce soit envers moi. Mais elle ne m'a rien fait. Elle a été honnête et sincère avec moi. Il y a sûrement en elle quelque chose qui m'attire : sans cela, je n'aurais pas demandé sa main. Par-

fois même je sens que je l'aime; et si des doutes naissent en moi de temps à autre, doit-elle en souffrir? Ma fuite lui causerait un grave préjudice, et, qui sait? peut-être serait-ce pour elle une vraie douleur? »

Et il comprit que rêver à une fuite et l'exécuter étaient deux choses différentes pour un honnête homme. Il ne pouvait qu'y rêver, lui. Il aurait plutôt été capable de se présenter chez Mme Elzen pour lui demander de lui rendre sa parole : mais fuir devant le danger, c'était chose complètement opposée à sa nature. Et, à la pensée qu'il pouvait causer du tort à une femme, son cœur s'émut; et Mme Elzen lui devint plus chère, plus proche.

Ils entraient dans le port, et un instant après la barque abordait. Swirski paya, prit une voiture, et donna l'adresse de son atelier. Dans les rues, parmi le bruit, les lumières, la cohue et le mouvement, il fut repris de la nostalgie du calme, du roulement infini des vagues, de la paix et de la grande vérité de Dieu dont il venait de se séparer. Non loin de son atelier, il fit la remarque suivante :

— Chose bizarre : moi qui craignais tant les femmes et ne leur accordais aucune confiance, j'ai choisi finalement la femme la plus propre à éveiller les craintes !

Il y avait là une sorte de fatalisme; et Swirski y aurait sans aucun doute trouvé matière à philosopher toute la soirée, si son domestique ne lui avait pas remis deux lettres dès qu'il eut franchi le seuil de son atelier.

L'une était l'invitation au bal donné le lendemain à bord du *Formidable;* l'autre venait de Mme Legeat, la propriétaire de la maison. Son hôtesse lui annonçait son départ pour Marseille, où elle allait passer quelques jours, et lui disait en même temps qu'elle avait enfin trouvé un modèle capable de satisfaire le goût le plus raffiné, et qui devait se présenter le lendemain matin.

VI

La merveille annoncée se présenta en effet, le lendemain, à neuf heures. Swirski, tout habillé déjà, l'attendait avec autant d'impatience que d'anxiété ; heureusement ses craintes furent vaines : le premier coup d'œil le satisfit entièrement. La jeune fille était grande, svelte, gracieuse ; elle avait une petite tête, un visage menu, un joli front bien bombé, de longs cils et un teint d'une grande fraîcheur. Swirski fut enchanté surtout de voir que ce visage avait « quelque chose à soi » et une expression « de jeune fille ». « Ses mouvements sont nobles, pensa-t-il, *eureka*, et si elle est faite comme elle le paraît, alors je l'engage pour un temps plus long, et l'emmène avec moi ! »

La timidité et le regard effaré du modèle le frappèrent aussi. Il savait que, souvent, les mo-

dèles jouaient la timidité, mais il devinait que celle-ci ne feignait pas.

— Comment t'appelles-tu, mon enfant? demanda-t-il.

— Maria Cervi.

— Tu es de Nice?

— Je suis de Nice.

— As-tu jamais posé ?

— Non, Monsieur.

Les modèles exercés savent ce qu'on exige d'eux, mais avec les novices on a toujours de l'embarras.

— Tu n'as jamais, jamais posé?

— Non, Monsieur.

— D'où t'es venue l'envie de poser?

Le modèle hésita à répondre, et rougit légèrement.

— Mme Legeat m'a dit que je pourrais gagner quelque chose...

— Oui, mais tu parais avoir peur. De quoi as-tu peur? Je ne te mangerai pas. Combien veux-tu par séance?

— Mme Legeat m'a dit que vous payiez cinq francs...

— Mme Legeat s'est trompée : je paie dix francs.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la jeune fille ; ses joues se colorèrent davantage encore.

— Quand dois-je commencer ? demanda-t-elle d'une voix légèrement tremblante.

— Aujourd'hui, tout de suite, dit Swirski, en lui indiquant le tableau commencé. Voici un paravent, passe derrière, et déshabille-toi ! Jusqu'à la ceinture seulement. Tu me poseras la tête, la poitrine, et une partie du ventre.

Elle tourna vers lui un visage étonné, et ses bras retombèrent le long de sa robe.

— Comment, Monsieur ? demanda-t-elle craintivement, en fixant sur lui des yeux effrayés.

Il répondit, un peu impatienté :

— Mon enfant, je comprends que la première fois c'est assez difficile, mais ou on est modèle, ou on ne l'est pas. J'ai besoin de la tête, de la poitrine, d'une partie du ventre, j'en ai absolument besoin, tu comprends. Et puis, crois bien qu'il n'y a là rien de mal ; et réfléchis tout de suite et vite encore, car si tu ne consens pas, je chercherai un autre modèle !

Il lui parlait d'un ton légèrement irrité, car, au fond du cœur, il voulait surtout qu'elle restât, et ne pas devoir en chercher une autre. Un silence se fit. Le modèle pâlit visiblement, mais cependant, au bout de quelques instants, elle se dirigea doucement vers le paravent.

Swirski approcha son chevalet de la fenêtre, le disposa, tout en pensant :

— Elle s'accoutumera, et avant huit jours elle sera la première à rire de ses scrupules !

Il arrangea le sofa où le modèle devait se coucher, prit ses pinceaux, et commença à s'impatienter.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? es-tu prête ?

Silence.

— Décide-toi enfin ! Qu'est-ce que cette plaisanterie ?

Une voix tremblante supplia de derrière le paravent :

— Monsieur, je pensais que... Nous sommes dans la misère, mais comme ça... je... ne peux pas... Et si vous vouliez avoir la bonté... seulement pour la tête... ne serait-ce que pour trois francs... même pour deux... si vous aviez la bonté...

Ses paroles furent étouffées par des sanglots. Swirski se tourna vers le paravent, lâcha son pinceau, et resta interdit. Il était au comble de l'étonnement, car le modèle venait de lui parler dans sa langue maternelle.

— Vous êtes Polonaise, Mademoiselle? dit-il enfin, oubliant qu'il venait de la tutoyer un instant auparavant.

— Oui, Monsieur... c'est-à-dire... mon père était Italien... mon grand-père Polonais...

Un nouveau silence régna. Swirski revint de son étonnement et lui dit :

— Habillez-vous, Mademoiselle... Vous ne me poserez que la tête!

Elle n'avait sans doute pas même commencé à se déshabiller, car elle sortit immédiatement de derrière le paravent, le visage confus, toute troublée, toute épeurée encore, et des traces de larmes sur ses joues.

— Merci, Monsieur, dit-elle. Vous êtes... Je vous demande pardon, mais...

— Calmez-vous, Mademoiselle, interrompit Swirski. Voici une chaise, calmez-vous! Vous ne poserez que la tête... Que diantre! je ne voulais

pas vous offenser. Vous voyez ce tableau, j'ai besoin d'un modèle pour cette figure... mais puisque cela vous coûte tant, c'est autre chose, surtout si vous êtes Polonaise.

Les larmes inondèrent de nouveau son visage, et elle leva sur lui de beaux yeux bleus pleins de reconnaissance ; il alla chercher une bouteille de vin, en versa un demi-verre, et le lui présenta en disant :

— Prenez, j'ai des biscuits quelque part, mais le diable sait où. Je vous prie de vous rassurer!

Et il attacha sur elle un regard compatissant. Après un instant il murmura :

— Pauvre enfant!...

Puis il alla remettre le chevalet à sa place, tout en disant :

— Nous ne ferons rien. Vous êtes trop émue. Demain, nous nous mettrons à l'ouvrage dès le matin ; aujourd'hui, causons un peu. Qui aurait pu penser que Maria Cervi fût Polonaise? Ainsi, c'est votre grand-père qui est Polonais? Vit-il encore?

— Il vit encore, mais il ne peut plus marcher, depuis deux ans.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Orysiéwicz, répondit-elle avec une léger accent étranger.

— Je connais ce nom. A-t-il quitté le pays depuis longtemps?

— Il y a soixante ans que grand-père n'est plus allé en Pologne. D'abord il a servi dans l'armée italienne, puis dans une banque, à Nice.

— Quel âge a-t-il ?

— Il a près de quatre-vingt-dix ans.

— Votre père se nommait Cervi?

— Oui, Monsieur. Mon père était de Nice, mais servait aussi dans l'armée italienne.

— Y a-t-il longtemps qu'il est mort ?

— Il y a cinq ans.

— Et votre mère, vit-elle encore?

— Ma mère vit. Nous habitons ensemble le vieux Nice.

— C'est bien. Une question encore, maintenant. Votre mère sait-elle que vous voulez être modèle ?

La jeune fille répondit d'une voix mal assurée :

— Non, maman ne le sait pas. Mme Legeat m'a dit qu'on pouvait gagner ainsi environ cinq

francs par jour; et comme nous sommes très pauvres... très pauvres... je n'avais pas à choisir.

Swirski embrassa d'un regard tout l'ensemble de la jeune fille, et il comprit qu'elle disait la vérité. Tout en elle annonçait la pauvreté, depuis son chapeau et sa robe, si râpée ou plutôt si usée qu'on distinguait chaque fil, jusqu'à ses gants roussis et reprisés.

— Rentrez chez vous maintenant et dites à votre mère que le peintre Swirski désire que vous lui posiez la tête pour un tableau, et ajoutez que ce peintre viendra lui-même, sur la recommandation de Mme Legeat, la prier de vous permettre de poser dans son atelier. J'offre pour cela dix francs par séance.

Mlle Cervi se mit à remercier, sans pouvoir trouver de mots, riant et pleurant des larmes de joie. Voyant ce qui se passait en elle, Swirski lui dit :

— Bien, bien! Dans une heure je serai chez vous. Vous paraissez être une très honnête jeune fille. Ayez un peu de confiance en moi! Je suis un ours, mais cependant je sais comprendre bien des choses. Nous remédierons à tout. A propos, une

chose! Je ne veux pas vous donner d'argent immédiatement, afin que vous n'ayez pas à fournir des explications, mais dans une heure j'apporterai ce qu'il faut. Moi aussi j'ai eu des hauts et des bas, donc je sais ce que fait un secours donné à temps. Ne me remerciez pas, ça n'en vaut pas la peine. Au revoir, mon enfant! A bientôt! Dans une heure!

Et, après avoir noté son adresse, il l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier. Une heure après, il appela une voiture et se fit conduire chez les Cervi. Tout ce qui venait de lui arriver lui paraissait si singulier qu'il ne pouvait en détourner ses pensées. Il éprouvait en même temps la joie qu'éprouve un honnête homme quand il a agi comme il le devait, et a pu être la providence de quelqu'un.

— Si elle n'est pas une bonne et brave fille, se dit-il, je suis la mule la plus bête de toute la Ligurie!

Mais il était persuadé, certain même, d'être tombé sur une honnête âme féminine et heureux en même temps que cette âme fût renfermée dans un si beau corps.

La voiture s'arrêta enfin devant une vieille maison toute déplâtrée, située non loin du port. D'un ton passablement méprisant, le concierge indiqua à Swirski l'appartement des Cervi.

— C'est vraiment la misère, pensa-t-il, en montant les degrés d'un escalier raide et obscur.

Un instant après, il frappait à une porte.

— Entrez! fit une voix, de l'intérieur.

Swirski entra. Il fut accueilli par une femme d'une quarantaine d'années environ, vêtue de noir, pâle, triste, maigre, et visiblement brisée par la vie, mais n'ayant rien de vulgaire. Sa fille se tenait auprès d'elle.

— Je sais tout, Monsieur, et je vous remercie sincèrement, du fond du cœur, dit Mme Cervi. Que Dieu vous récompense et vous bénisse!

Et, disant cela, elle prit sa main et baissa la tête comme si elle voulait la baiser. Il la retira vivement; mais désirant chasser au plus vite le ton solennel et briser la glace de la première rencontre, il se tourna vers Mlle Maria et, la menaçant du doigt, lui dit, du ton d'une vieille connaissance :

— Ah! c'est cette petite personne qui a bavardé...

La jeune fille répondit par un sourire un peu triste, un peu embarrassé. Elle lui parut encore plus charmante, plus belle que dans l'atelier. Il remarqua aussi qu'elle s'était noué au cou un ruban lilas qu'elle n'avait pas auparavant. Cela le toucha ,car il y vit une preuve qu'on ne le prenait pas encore pour un vieillard, puisqu'on se parait en son honneur.

Mme Cervi dit :

— Oui, c'est Maria qui m'a tout conté. Dieu a veillé sur elle et sur nous, puisque nous vous avons rencontré, Monsieur!

—Mlle Maria m'a dit elle-même les pénibles conditions dans lesquelles vous viviez : mais croyez, Madame, que, même dans ces conditions, avoir une fille comme la vôtre est un bonheur!

— C'est vrai, répondit Mme Cervi.

— En attendant, je vous dois beaucoup de reconnaissance, car je cherche en vain un modèle depuis longtemps et voilà enfin que, tout à coup, il me tombe du ciel! Me voici maintenant complètement rassuré sur le sort de mon tableau;

et il ne me reste qu'à m'assurer mon modèle.

Et il sortit de sa poche trois billets de cent francs, força Mme Cervi de les accepter, assurant qu'il faisait encore une bonne affaire, parce qu'on lui payerait son tableau très cher, grâce à Mlle Maria ; puis il manifesta le désir de faire la connaissance du « grand-papa », car il avait toujours eu un faible pour les vieux soldats.

Mlle Maria courut dans la chambre voisine; et, un instant après, on entendit le bruit d'une chaise à roues; et le grand papa, qu'on avait revêtu, — sans doute pour recevoir l'hôte, — de son uniforme d'officier italien, fit son apparition dans la chambre.

Swirski vit devant lui un vieillard au visage amaigri, ridé, aux moustaches et aux cheveux d'un blanc de neige, aux yeux bleus, bien fendus, et regardant un peu comme regardent les yeux des enfants.

— Grand-papa, dit Maria en se penchant de manière que le vieillard pût voir ses lèvres et en parlant lentement, distinctement — c'est M. Swirski, notre compatriote, un artiste !

Le vieillard leva ses yeux bleus sur le peintre

et le regarda fixement, tout en clignotant comme pour reprendre connaissance.

— Un compatriote ? répéta-t-il — Oui... un compatriote...

Puis il sourit, regarda sa fille, sa petite-fille et de nouveau Swirski ; pendant un certain temps il sembla chercher des mots ; enfin il demanda, d'une voix vieillotte et tremblante :

— Et pour le printemps... quoi ?...

Il ne lui était sans doute resté qu'une seule pensée, pensée effaçant toutes les autres, mais qu'il ne pouvait plus exprimer. Un instant après il appuya sa tête branlante au dossier du fauteuil et regarda par la fenêtre, souriant toujours à cette pensée, et répétant :

— Oui, oui, ce sera ainsi.

— Grand papa est toujours comme ça, fit Mlle Maria.

Swirski le regarda pendant quelques instants, très ému, puis Mme Cervi se mit à lui parler de son mari et de son père. Tous les deux avaient combattu dans les rangs italiens lors de la guerre de l'indépendance. Pendant un certain temps ils avaient habité Florence, et étaient en-

fin venus demeurer à Nice après l'occupation de Rome. Cervi était originaire de Nice. Là, Orysiéwicz avait marié sa fille à son jeune compagnon d'armes, et ensuite tous les deux avaient, grâce à des amis, trouvé un emploi dans une banque. Tout marchait assez bien ; mais, quelques années auparavant, Cervi avait péri dans une catastrophe de chemin de fer, et Orysiéwicz, étant jugé trop vieux, avait perdu sa place.

La misère était alors venue, car leurs seuls revenus était une pension de six cents lires payée par le gouvernement italien, et qui devait faire vivre trois personnes. C'était trop pour mourir, pas assez pour vivre. Les deux femmes gagnaient quelque argent à coudre ou à donner des leçons ; mais l'été, alors que Nice est abandonnée, et qu'on ne peut trouver le moindre ouvrage à faire, l'été engloutissait leurs petites économies. Depuis deux ans, le vieux soldat avait perdu complètement l'usage de ses jambes, était souvent malade, et la vie leur devenait de plus en plus pénible.

Tout en écoutant ce récit, Swirski fit deux remarques : d'abord que Mme Cervi parlait

polonais plus mal que sa fille. Il se dit que, pendant ses expéditions, le vieillard n'avait pu se consacrer à l'éducation de sa fille comme il s'était consacré plus tard à celle de sa petite-fille. Mais la seconde remarque était plus importante encore pour Swirski. Il se dit que cette charmante fille aurait pu, surtout à Nice, sur cette côte où chaque année coulent à flots les millions des désœuvrés, jeter l'or à pleines mains, avoir voiture, chevaux, domestiques et un boudoir tendu de satin. Et pourtant elle allait vêtue d'une robe râpée, et pour toute parure elle possédait un ruban lilas fané. Il devait donc y avoir une force quelconque qui la gardait. « Pour cela, se dit Swirski, il faut deux choses : une nature chaste et d'honnêtes traditions. »

Et il se sentit très heureux parmi ces braves gens. Il remarqua que la misère n'avait pas effacé chez les deux femmes les traces d'une bonne éducation et d'une certaine élégance innée. La mère et la fille l'avaient accueilli comme un hôte providentiel; et cependant, d'après leurs paroles, d'après leur tenue, on les devinait plutôt heureuses d'avoir fait la connaissance d'un honnête homme

que joyeuses du secours qu'il leur apportait. Peut-être ces trois cents francs laissés à la mère leur éviteraient-ils bien des soucis, bien des humiliations ; et cependant il sentait que cette mère et cette fille lui étaient plus reconnaissantes d'avoir agi, dans son atelier, en homme de cœur, en homme compatissant, comprenant la douleur de la jeune fille, sa honte et son sacrifice. Mais ce qui lui faisait le plus de plaisir, c'était de voir, dans la timidité de Mlle Cervi, dans ses regards reconnaissants, un certain embarras tel que le doit éprouver une jeune fille en présence d'un homme envers lequel elle a contracté une obligation et qui, selon l'expression de Swirski, « n'est pas hors de cours ». Il avait quarante-cinq ans et, malgré un cœur toujours jeune, il doutait de soi-même par instants; aussi le ruban lilas et ces regards lui causèrent-ils une vraie joie.

Il s'entretint avec les deux dames sur un ton respectueux et attentif, comme avec des femmes du meilleur monde ; et, voyant qu'il gagnait ainsi de plus en plus leurs bonnes grâces, il se sentit complètement satisfait. En les quittant, il leur serra la main à toutes deux ; il sortit, un peu

étourdi, et la tête si pleine de son charmant modèle que le cocher de sa voiture dut lui demander à deux reprises où il devait le conduire.

Chemin faisant, il fit la réflexion qu'il ne convenait pas de peindre la tête de Mlle Cervi sur un corps demi-nu et il se dit que le tableau n'en serait même que meilleur si on jetait quelque vaporeuse draperie sur la poitrine de la jeune fille.

— Dès que je serai rentré, je ferai venir le premier modèle venu, je la draperai et la peindrai immédiatement, afin d'être prêt pour demain, se dit-il.

Puis il lui vint à l'esprit qu'on ne pouvait engager pour un certain temps un modèle comme Mlle Maria, ni l'emmener avec soi, et il en éprouva un vif regret.

La voiture s'arrêta enfin devant l'atelier. Swirski régla le cocher et descendit.

— Il y a une dépêche pour Monsieur, lui dit le concierge.

Le peintre sembla s'arracher à quelque rêve.

— Ah ! c'est bien ! fit-il ; donnez !

Il prit la dépêche des mains du portier et l'ou-

vrit vivement. Dès qu'il l'eut parcourue des yeux, l'effroi et la surprise se reflétèrent sur son visage. Le télégramme disait :

« Krésowicz vient de se tuer il y a une heure. Arrivez. — Hélène. »

VII

Mme Elzen vint au devant de Swirski, le visage défait et irrité, les yeux secs, mais comme rougis par la fièvre et tout pleins d'impatience.

— N'avez-vous pas reçu une lettre ? demanda-t-elle vivement.

— Non, je n'ai reçu que votre dépêche. Quel malheur !

— Je croyais que peut-être il vous avait écrit.

— Non, il ne m'a pas écrit. Quand cela est-il arrivé ?

— Ce matin. On a entendu un coup de feu dans sa chambre ; et, quand on est accouru, il était déjà mort.

— Ici, dans l'hôtel ?

— Non, heureusement. Hier il est allé s'installer à la Condamine...

— Et pour quel motif ?

— Le sais-je ? répondit-elle, impatientée.

— Autant que je puis le savoir, il ne jouait pas.

— Non, on a trouvé son argent sur lui.

— C'est hier que vous lui avez donné son congé?

— Oui, mais c'est lui-même qui a manifesté le désir de nous quitter.

— N'aurait-il pas pris la chose trop à cœur?

— Est-ce que je sais? répéta-t-elle fiévreusement. S'il avait l'intention de se suicider, il aurait pu partir avant. C'était un fou — tout s'explique par là. — Pourquoi n'est-il pas parti plus tôt?

Swirski la regarda fixement.

— Calmez-vous! dit-il.

Mais, attribuant une autre signification à ces paroles, elle répliqua:

— Combien il y a de désagréments en perspective pour moi dans cette affaire, et combien il peut y avoir d'ennuis! Qui sait si je ne devrai pas faire des dépositions, fournir des explications?... Quelle désagréable histoire!... Et finalement on bavardera encore... Viadrovski le premier... Je voulais vous prier de dire à nos connaissances que ce malheureux a joué et a tout

perdu, même de l'argent à moi, — que c'est là le motif de son suicide. Si du moins il s'en était allé à Menton ou à Nice! Et Dieu sait si, pour se venger de moi, il n'a pas écrit quelque lettre avant de se suicider !... Qu'une telle lettre parvienne entre les mains des journalistes!... On peut tout attendre de gens comme cet étudiant. Je voulais déjà quitter Monte Carlo : maintenant j'y suis forcée...

Swirski scrutait son visage, ses lèvres serrées. Après un instant il s'écria :

— C'est incroyable !

— C'est vraiment incroyable! répliqua Mme Elzen. Les mauvaises langues n'iront-elles pas leur train si nous partons d'ici demain ?

— Je ne le suppose pas, — répondit Swirski.

Il demanda dans quel hôtel Krésowicz s'était suicidé, et annonça qu'il allait s'y rendre afin d'avoir des renseignements plus complets et de s'occuper des obsèques du malheureux.

Mme Elzen mit tant d'insistance à vouloir l'en empêcher que Swirski lui dit :

— Mais, Madame, ce n'est pas un chien, c'est un homme; il faut au moins l'enterrer !

— On l'enterrera bien sans vous, répartit-elle.

Swirski n'en prit pas moins congé d'elle. Arrivé sur l'escalier de l'hôtel, il passa sa main sur son front, mit son chapeau et répéta :

— C'est incroyable !...

Il savait par expérience jusqu'où peut aller l'égoïsme humain, il savait également que les femmes dépassent en égoïsme, comme en abnégation, la mesure habituelle des hommes ; il se rappela avoir rencontré dans sa vie des créatures cachant, sous un vernis extérieur, un amour-propre grossier et bestial, des êtres chez lesquels tout sentiment moral finissait là où commençait leur propre intérêt ; et cependant Mme Elzen était encore parvenue à l'étonner.

— Ce malheureux, se dit-il, était le précepteur de ses enfants, demeurait sous le même toit qu'elle, l'aimait... Et elle ?... Si du moins elle avait accordé à son souvenir une seule parole de pitié, de compassion !... Rien et rien... Elle est irritée contre lui pour les ennuis qu'il va peut-être lui causer, parce qu'il n'est pas allé se suicider plus loin, lui a gâté sa saison, l'a exposée à devoir comparaître devant le tribunal et à servir de

sujet aux bavardages du monde; mais il ne lui est même pas venu à la pensée de se demander ce qui se passait dans cet homme, pourquoi il s'est suicidé et si ce n'est pas pour elle? Dans son irritation, elle en oublie même qu'elle se trahit devant moi; elle devrait être tout autre, si ce n'est par sentiment, du moins par raison. Quelle barbarie morale! Des apparences et des apparences, et, sous un corset et un accent parisien, un manque de cœur complet, une vraie nature primitive de sauvage, une civilisation appliquée sur la peau comme de la poudre de riz... Et c'est cette femme qui m'ordonne de répandre le bruit qu'il s'est suicidé après avoir pris son argent à elle!... Pouah!... Le diable soit de tout cela !

Tout en réfléchissant et en maugréant ainsi, il arriva à La Condamine, et trouva bientôt l'hôtel où l'accident s'était produit. Il se fit indiquer la chambre de Krésowicz et fut reçu par un médecin et un magistrat, enchantés de son arrivée, car ils espéraient obtenir de lui quelque renseignement concernant le défunt.

— Le suicidé, dit le magistrat, a laissé un

billet dans lequel il demande à être enterré dans la fosse commune ; tout son argent doit être envoyé à Zurich, à une adresse indiquée. Il a brûlé tous ses papiers, des traces de feu dans la cheminée l'attestent.

Swirski regarda Krésowicz, qui était étendu sur le lit, les yeux grands ouverts et pleins d'un mortel effroi, les lèvres serrées comme pour siffler.

— Le défunt se croyait mortellement atteint, dit-il ; lui-même me l'a dit. C'est sans doute ce motif qui l'a poussé au suicide. Il n'a jamais franchi le seuil de la maison de jeu.

Puis il raconta tout ce qu'il savait de Krésowicz ; ensuite il laissa autant d'argent qu'il était nécessaire pour l'achat d'un terrain au cimetière, et sortit.

En revenant à Nice, il se rappela ce que Krésowicz lui avait dit des microbes, sa réponse à Viadrovski «qu'il appartenait au parti des silencieux» et il en vint à acquérir la conviction que, depuis longtemps, le jeune homme avait l'intention d'en finir avec la vie. Le principal motif de ce suicide était sa certitude d'être condamné à mourir jeune.

Swirski comprenait, toutefois, qu'il devait

encore y avoir d'autres causes à son suicide, et, entre autres, son amour malheureux pour Mme Elzen et l'obligation où il s'était trouvé de se séparer d'elle. Ces pensées l'attristèrent profondément. Il ne parvenait pas à chasser de son esprit le souvenir du cadavre de Krésowicz, les lèvres prêtes à siffler, l'angoisse de la mort dans les yeux. Il songea que nul cependant ne s'enfonce sans effroi dans cette affreuse nuit, que la vie, en présence de la nécessité de la mort, est une énorme et tragique absurdité; et il revint chez Mme Elzen, accablé de douleur.

Elle respira profondément en apprenant que Krésowicz n'avait laissé aucun papier, et annonça aussitôt qu'elle voulait envoyer l'argent nécessaire pour les obsèques; alors seulement elle parla de lui avec une certaine compassion. Elle essaya vainement cependant de retenir Swirski. Le peintre lui répondit qu'il était trop troublé, et devait absolument, du reste, rentrer chez lui.

— Nous nous verrons ce soir, n'est-ce pas? dit-elle en lui donnant la main. J'avais même l'intention de vous prendre en passant, nous irions ensemble alors...

— Où donc? interrompit Swirski tout étonné.

— Comment vous l'avez oublié ? Mais sur *le Formidable*...

— Ah c'est vrai ! Vous allez à ce bal ?

— Si vous saviez combien cela m'est pénible, surtout après ce désagréable accident, vous pleureriez sur moi... Je plains tant ce pauvre garçon !... Mais il le faut.... il le faut, ne serait-ce que pour empêcher les suppositions...

— Oui, c'est vrai, au revoir ! dit Swirski.

VIII

Il avait le cœur plus gai, le lendemain, en accueillant Mme Cervi et Mlle Maria. La joie l'envahit même à la vue du charmant et frais visage de la jeune fille.

Dans l'atelier tout était prêt; le chevalet était disposé à l'endroit voulu, le sofa rapproché et couvert comme il convenait. Le concierge avait reçu l'ordre le plus formel de ne laisser entrer personne, pas même « la reine Victoria » si elle venait à se présenter.

Swirski ouvrait et fermait le rideau descendant du plafond; mais, tout en tirant les cordons, il ne détachait pas ses yeux de son charmant modèle.

Mme Cervi et sa fille ôtèrent leur chapeau : puis Mlle Maria demanda :

— Que dois-je faire, maintenant?

— Avant tout, il vous faut dénouer vos cheveux, répondit Swirski.

Il s'approcha de la jeune fille, qui avait déjà levé ses deux bras. On voyait que cela l'embarrassait et lui semblait étrange, en même temps qu'agréable. Swirski regardait son visage confus, ses paupières baissées, son buste légèrement renversé en arrière, la ligne élégante des hanches, et il se disait qu'il avait découvert, dans ce caravansérail de Nice, une véritable double perle.

Un instant après, les cheveux roulèrent sur les épaules. Mlle Cervi secoua la tête et ils la couvrirent toute.

— Corpo Dio ! s'écria Swirski.

Puis vint le tour de quelque chose de plus difficile encore, c'est-à-dire : de placer le modèle. Swirski voyait que le cœur de la jeune fille battait plus fort, que sa poitrine se soulevait plus rapidement, et que ses joues étaient brillantes; il devinait aussi qu'elle devait lutter pour vaincre un instinct de résistance dont elle-même ne se rendait pas compte, mais qu'en même temps elle s'abandonnait avec un certaine inquiétude semblable à une inconsciente volupté.

Il se disait en lui-même : « Non ce n'est pas un modèle ordinaire, elle est toute différente des autres et je ne puis la regarder en peintre seulement. » Lui aussi était embarrassé, et ses doigts tremblaient légèrement quand il disposa la tête sur le coussin. Voulant toutefois sortir d'embarras et en tirer aussi la jeune fille, il dit, sur un ton moitié plaisant, moitié grondeur:

— Restez tranquille ! Comme ça ! Il faut bien faire quelque chose pour l'art ! C'est à merveille, maintenant ! Comme ce profil se dessine admirablement sur ce fond rouge ! Si vous pouviez le voir ! Il faut rester tranquille, ne pas sourire... Il faut dormir... Ne remuez plus... Je commence tout de suite.

Et il se mit à peindre, tout en bavardant selon son habitude. Il interrogea Mme Cervi sur le temps passé, raconta lui-même ses souvenirs ; et il apprit ainsi que « Marylka » avait occupé, l'année précédente, la place lucrative de lectrice chez la comtesse Dziadzikiévicz, née Atrament, la fille d'Atrament, le grand industriel de Lodz. Elle avait occupé cette place jusqu'au jour où la comtesse avait appris que son grand-

père et son père avaient servi dans l'armée italienne.

Leur chagrin fut grand alors, car le rêve de la mère et de la fille avait toujours été que Marylka pût se placer comme lectrice chez quelque dame habitant Nice toute l'année, afin de n'être point forcées de se séparer.

Le peintre s'était réveillé en Swirski. Il fronçait les sourcils, regardait en fermant un œil, et peignait sans relâche. De temps à autre, il déposait sa palette et son bâton de peintre, s'approchait du modèle et, lui prenant légèrement les tempes entre les doigts, il changeait la position de la tête. Cela faisant, il se penchait sur elle un peu plus peut-être que ne l'exigeait l'intérêt de l'art, et, lorsqu'il sentait la chaleur de son jeune cœur, lorsqu'il voyait ses longs cils, et sa bouche légèrement entr'ouverte, un frisson lui passait dans les moëlles, ses doigts tremblaient nerveusement, et il se disait, dans son for intérieur: « Tiens-toi, vieux, que diantre! tiens-toi! »

Elle lui plaisait infiniment. Il était au comble du bonheur en voyant sa confusion, sa rougeur,

ses regards timides, quoique non dépourvus d'une certaine coquetterie féminine. Tout cela lui prouvait qu'elle ne le considérait pas encore comme un vieillard. Il sentait qu'il lui plaisait aussi. Son grand-père avait dû lui raconter jadis des choses fabuleuses sur ses compatriotes, et peut-être même lui avait-il troublé le cerveau; et voici qu'elle en trouvait un sur son chemin — et pas le premier venu encore, mais un homme honnête et célèbre, et qui, pour comble, était apparu comme dans les contes, au moment où il était le plus nécessaire, pour leur porter secours dans la nécessité. Comment ne pas éprouver de sympathie pour lui? Comment ne pas le regarder avec reconnaissance?

Tout cela fit qu'on atteignit midi sans que Swirski le remarquât. Mais, à midi, Marylka déclara la première qu'il leur fallait rentrer, car le grand-père était seul et il était temps de songer au déjeuner. Swirski les pria de revenir après le déjeuner, leur disant que, dans le cas où elles ne voudraient pas laisser le vieillard seul, elles trouveraient peut-être quelqu'un de connaissance pour consentir à rester près de lui pendant deux

heures, l'après-midi... Peut-être la concierge de leur maison, peut-être le mari de celle-ci, ou même quelqu'un de leur famille? Il s'agissait ici du tableau. Ces deux séances étaient indispensables ; si la surveillance du grand-père entraînait quelque dépense, lui, Swirski, serait très heureux de supporter ces frais, car, avant tout, il s'agissait du tableau.

Les deux séances étaient trop avantageuses à Mme Cervi pour que, étant donnée leur pauvreté, elle pût ne pas y consentir. Il fut donc décidé qu'elles reviendraient à deux heures; et l'heureux Swirski voulut les accompagner jusque chez elles.

Sous la porte cochère, ils rencontrèrent le concierge qui présenta au peintre un bouquet de roses mousseuses apporté, disait-il, par deux gentils garçonnets, suivis d'un domestique étrangement accoutré. Ils avaient insisté pour entrer chez Swirski, mais le concierge, fidèle aux ordres reçus, avait refusé de les laisser monter.

Swirski lui répondit qu'il avait bien fait, prit les roses, et les offrit à Mlle Cervi. Quelques instants après, ils étaient sur la Promenade des

Anglais. Nice parut à Swirski plus gaie et plus agitée que jamais. La bigarrure et le bruit de la Promenade, qui l'irritaient jadis, l'amusaient à présent. Il rencontra Viadrovski et de Sinten, qui s'arrêtèrent en l'apercevant. Swirski salua et passa, mais, en passant, il vit que Sinten avait mis son monocle pour regarder Mlle Marylka, et il entendit son exclamation de surprise: « Prrristi ! » Devant la Jetée-Promenade, Swirski prit une voiture et reconduisit les deux dames chez elles.

Chemin faisant, l'envie lui vint d'inviter la famille à déjeuner; mais il se dit bientôt que le grand-père serait embarrassant et que, vu leur récente connaissance, Mme Cervi pourrait s'étonner d'une telle invitation. Il se promit d'arranger un déjeuner dans son atelier quand le grand-papa aurait une surveillance assurée, et soi-disant pour économiser du temps. En attendant, après avoir pris congé de la mère et de la fille devant leur porte, il entra dans le premier restaurant venu, se fit servir à déjeuner, mangea de tous les plats sans même se rendre compte de ce qu'il mangeait. Mme Elzen, Rémus et Romulus, la gerbe

de roses mousseuses lui passèrent plusieurs fois par l'esprit, mais sous la forme de fantômes, pour ainsi dire. Quelques jours auparavant, la belle veuve, ses relations avec elle étaient chose de première valeur et qui lui avaient causé bien des soucis. Il se rappela la lutte intérieure qu'il avait eue à subir lors de son retour en barque de Villefranche. Maintenant il se disait : « Tout cela a cessé d'exister pour moi, et je n'y penserai plus. » Et il n'éprouva pas la moindre inquiétude, ne ressentit pas le plus petit remords. Au contraire, il se sentit le cœur plus léger, moins oppressé. Toutes ses pensées s'envolèrent vers Mlle Cervi. Il l'avait sans cesse devant les yeux ; il se la représentait en imagination, les cheveux dénoués, les paupières baissées ; à la pensée que, dans une heure, il pourrait de nouveau lui prendre les tempes entre ses doigts, se pencher sur elle, sentir la chaleur que dégageait ce jeune corps, il était comme ivre, et, pour la seconde fois, il se demanda :

— Hé là ! vieux, que se passe-t-il en toi ?

En rentrant chez lui il trouva une dépêche de Mme Elzen. « Je vous attends à dîner ce soir, à

six heures. » Swirski froissa la dépêche et la mit dans sa poche. Quand Mme Cervi revint avec sa fille, il oublia si complètement l'invitation que, à cinq heures, sa tâche achevée, il se demanda où aller dîner, et fut mécontent de ne savoir que faire de sa soirée.

IX

Le jour suivant, en apportant à l'atelier un déjeuner pour trois personnes, Mme Legeat annonça qu'une heure auparavant les deux jolis garçonnets étaient revenus, non plus avec un domestique, mais avec une jeune et jolie dame.

— La jolie dame voulait absolument vous voir, mais je lui ai dit que vous étiez à Antibes...

— A Toulon, à Toulon ! reprit gaiement le peintre.

Le lendemain, Mme Legeat n'eut pas à donner cette réponse, car il ne vint qu'une lettre. Swirski ne la lut même pas. Mais, par contre, il arriva que, ce jour-là, voulant arranger la pose de Mlle Marylka, il passa ses mains sous les épaules de la jeune fille et la souleva de manière que leurs poitrines se frôlèrent presque, et que le souffle du modèle effleura le visage du

peintre. Elle pâlit d'émotion ; et lui, il se dit que, pour voir durer plus longtemps un tel moment, il valait la peine de donner sa vie.

Le même soir, il monologuait comme suit :

— Les sens parlent en toi, mais ils ne parlent pas comme jadis. Cette fois, ton cœur s'élance à leur suite ; et il s'élance parce que c'est une jeune fille restée pure comme du cristal dans ce « pudridero » niçois. Où donc en trouver une autre lui ressemblant ? Cette fois je ne me leurre pas, je n'essaie pas de m'en faire accroire, mais je dis ce qui est.

Il lui sembla qu'un doux sommeil s'emparait de lui. Malheureusement, après le sommeil vient le réveil ; et il arriva, pour Swirski, le surlendemain, sous la forme d'une dépêche qui, jetée par une ouverture pratiquée dans la porte pour les lettres et les journaux, vint tomber sur le plancher, devant les deux femmes.

Mlle Cervi, qui se disposait à dénouer ses cheveux, l'aperçut la première, la releva et la donna au peintre.

Celui-ci l'ouvrit d'un air mécontent, la parcourut du regard ; et son visage se troubla :

— Je vous demande pardon, Mesdames, dit-il après un instant, mais la nouvelle que je reçois me force de partir à l'instant même.

— N'est-ce pas, au moins, une mauvaise nouvelle ? demanda anxieusement Mlle Cervi.

— Non, non, mais il se peut que je ne revienne pas pour la séance de cet après-dîner. Dans tous les cas, cette affaire sera terminée aujourd'hui, et demain nous ne serons plus dérangés.

Cela dit, il prit congé d'elles un peu fiévreusement, mais d'une façon un peu trop chaleureuse aussi ; et, un instant après, il montait en voiture et donnait au cocher l'ordre de le conduire à Monte-Carlo.

Quand il eut dépassé la Jetée-Promenade, il tira la dépêche de sa poche et la relut. Elle contenait ce qui suit :

« Je vous attends cet après-midi. Si vous ne venez pas par le train de quatre heures, je sais ce qu'il me faut penser et ce qui me reste à faire.

« MORPHINE. »

La signature effraya d'autant plus Swirski qu'il était encore tout sous l'impression causée

par le suicide de Krésowicz.« Qui sait, se disait-il, ce que peut faire une femme quand, si ce n'est son amour sincère, c'est du moins son amour-propre qui est blessé? Je n'aurais pas dû agir envers elle comme j'ai agi. J'aurais dû répondre à sa première lettre, et rompre. On ne doit se jouer de personne, qu'on soit bon ou mauvais. Je vais rompre définitivement aujourd'hui, mais il me faut la voir immédiatement, sans attendre le train de quatre heures. »

Il donna l'ordre de presser les chevaux. Par moments il se berçait à l'espoir que jamais Mme Elzen n'attenterait à ses jours. Cela lui semblait chose inadmissible.

Mais bientôt il en vint à se demander si son monstrueux égoïsme ne la pousserait pas à quelque acte de folie.

Il se rappelait qu'il y avait dans son caractère une certaine opiniâtreté, une certaine décision, et beaucoup de courage. Ses enfants devraient la retenir, mais la retiendraient-ils? Se souciait-elle d'eux? Et, à la pensée de ce qui pouvait arriver, ses cheveux se dressaient sur sa tête. Sa conscience s'inquiétait; et une grande lutte inté-

rieure le tortura de nouveau. Il avait beau se répéter qu'il allait rompre et romprait, il n'en ressentait pas moins, au fond de son âme, une vive anxiété. Qu'arriverait-il si cette femme, méchante, frivole et opiniâtre, en venait à lui poser cette alternative: « Toi ou la morphine. » Et en même temps, à côté de ces angoisses et de ces incertitudes, une sorte de dégoût montait en lui, car il se disait qu'une fausse héroïne, appartenant à la « mauvaise littérature », pouvait seule poser ainsi la question.

Et pourtant, qu'arriverait-il si elle posait cette alternative? Dans le monde, surtout dans le monde niçois, il y a beaucoup de femmes appartenant à la « mauvaise littérature ».

Tout en réfléchissant à cette question, il arriva enfin à Monte-Carlo, au milieu d'un tourbillon de poussière grise, et donna l'ordre au cocher de s'arrêter devant l'Hôtel de Paris. Avant même de descendre de voiture, il aperçut sur la pelouse Rémus et Romulus, la raquette à la main, occupés à se lancer des balles sous la surveillance du cosaque que son portier disait « singulièrement accoutré ».

En l'apercevant, ils accoururent vers lui.

— Bonjour, Monsieur...

— Bonjour, Monsieur.

— Bonjour. Maman est-elle chez-elle?

— Non, maman est allée à bicyclette avec M. de Sinten.

Un silence se fit.

— Ah! maman est allée à bicyclette avec M. de Sinten! répéta Swirski. C'est bien!

Et après un instant il ajouta :

— C'est vrai, elle ne m'attendait qu'à quatre heures.

Et il éclata de rire.

— Le drame finit en farce... mais ne sommes-nous pas sur la Rivière! Quel âne je fais!

— Attendrez-vous maman, Monsieur? demanda Romulus.

— Non. Écoutez, mes enfants! Dites à votre mère que je suis venu prendre congé d'elle, et que je regrette beaucoup de ne pas l'avoir trouvée, car je quitte Nice aujourd'hui.

Après quoi il remonta en voiture et retourna à Nice.

Le soir même, il reçut une nouvelle dépêche; elle ne contenait qu'un mot : « Lâche! »

Et l'ayant lue, il fut rasséréné : car elle n'était pas signée : « Morphine. »

X

Quinze jours après, le tableau *le Sommeil et la Mort* était achevé. Swirski en avait commencé un autre, qu'il se proposait de nommer *Euterpe*. La besogne n'allait pas. Il disait que la lumière était trop crue, et, pendant toute la séance, au lieu de peindre, il restait en contemplation devant l'adorable visage de Mlle Marylka, comme s'il y cherchait l'expression convenant à Euterpe.

Il la regardait si fixement que Mlle Cervi rougissait sous son regard; lui aussi se sentait l'âme tout angoissée.

Enfin, un beau matin, il dit subitement, d'une voix étrange et toute changée:

—Je vois une chose, Mesdames, c'est que vous aimez beaucoup l'Italie...

— Et grand-père aussi, répondit Mlle Cervi.

— Et moi aussi! Je passe la moitié de ma vie à Florence et à Rome. Là-bas, la lumière est

moins éclatante et on peut y peindre toute la journée. Qui donc n'aime pas l'Italie? Et savez-vous, Mesdames, ce que je pense parfois ?

Mlle Marylka baissa la tête, et, les lèvres légèrement entr'ouvertes, elle le regarda attentivement, comme elle le regardait toujours quand il parlait.

— Je pense que chaque homme a deux patries : la sienne et l'Italie. Car, à bien réfléchir, toute la civilisation, tout l'art, toute la science, tout est venu de là... Prenons, par exemple, la Renaissance... N'est-ce pas vrai?... Tous sont, si ce n'est les enfants, tout au moins les petits-enfants de l'Italie...

— C'est vrai, répondit Mlle Cervi.

Il reprit :

— Je ne sais si je vous ai dit avoir un atelier à Rome, via Margutta? Depuis que la lumière est devenue si crue ici, je soupire après lui... Si nous partions tous pour Rome, ce serait si bien... Puis nous irions à Varsovie...

— Hélas! ce n'est pas possible! répondit Mlle Marylka, avec un sourire triste.

Il s'approcha d'elle, prit ses mains entre les

siennes et lui dit, en la regardant très tendrement :

— Il y a un moyen, chère mademoiselle, il y a un moyen, ne le devinez-vous pas?...

Et il la vit pâlir de bonheur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

POITIERS

IMPRIMERIE BLAIS ET ROY

7, RUE VICTOR-HUGO, 7